

D
188288

Emile DOUMERGUE

Doyen de la faculté Protestante libre de Montauban

L'ARMÉNIE,
LES MASSACRES
ET
LA QUESTION D'ORIENT

CONFÉRENCE, ÉTUDES
ET DOCUMENTS

Ro. H. c.

Editions de « Foi et Vie »
48 Rue de Lille Paris

AVANT-PROPOS

La Conférence que l'on va lire a été prononcée, sous les auspices de *Foi et Vie*, dans la grande salle de la Société de l'Horticulture, à Paris, le 16 janvier 1916.

Ce qui a donné un intérêt tout particulier à la séance, ce sont les vues, (monuments, paysages, portraits, scènes d'Arménie), qui ont été projetées et accompagnées d'explications courtes, précises, par M. Fr. Macler, professeur d'Arménien à l'*Ecole Nationale des Langues Orientales vivantes*; et, habilement entremêlés aux projections, les chants arméniens, (un *Misere*, une berceuse, une idylle, une chanson patriotique), exécutés par Mlle Marguerite Babaïan, professeur de musique, et Mlle Kavanoz, accompagnées par un chœur. Ces dames, artistes consommées, ont chanté avec un art, une douceur et une émotion qui ont produit la plus vive impression. Dans sa très courte allocution, M. le professeur Macler a parlé de ces mélodies arméniennes « toutes de douceur et de mélancolie, toutes de rusticité montagnarde ou de mâle énergie »; et il a cité les lignes suivantes d'un spécialiste, M. Louis Laloy, (*Le Mercure Musical*, 15 décembre 1906, p. 22) : « Aucun de nous, je crois, sauf de très

rare initiés, ne pouvait soupçonner les beautés de cet art, qui n'est en réalité ni européen, ni oriental, mais possède un caractère unique au monde de douceur gracieuse, d'émotion pénétrante et de tendresse noble. Des mélodies aux inflexions délicates et cependant précises, des rythmes souples et vivants, une musique qui vient toute du cœur et coule comme une eau fraîche, transparente et lumineuse. Il y a du soleil en ces chants, mais non pas le soleil dévorateur des déserts de l'Arabie et de la Perse ; une clarté dorée, toute céleste, dont l'ardeur est une caresse à la blancheur des cimes, au vert des forêts et aux reflets des ruisseaux murmurants. Peut-être n'ont-ils pas tort ceux qui placent en Arménie, au pied du mont Ararat, le Paradis Terrestre ». Pour savoir ce qu'est une âme, surtout l'âme d'un peuple, le meilleur moyen n'est-il pas de lui demander ce qu'elle chante, et comment elle chante ?

J'aurais aimé remercier ceux qui m'ont aidé dans mes études ; ceux qui, avec une patience inlassable, ont répondu à mes innombrables questions, quelquefois par de véritables Mémoires ; cela m'est interdit. Je ne puis nommer que M. le professeur Macler qui, avec la plus grande amabilité, m'a introduit dans la littérature spéciale du sujet. Si mon travail se rapproche plus ou moins du but que je me suis proposé : écrire *un petit manuel à l'usage des Amis de l'Arménie*, c'est à ces concours précieux et amicaux que je le dois.

E. D.

L'ARMÉNIE

Les massacres et la question d'Orient.

Mesdames et Messieurs, l'Arménie est une partie de l'Orient. Or, qu'est la guerre actuelle? Une guerre, dont l'Orient a été la cause, dont l'Orient est de plus en plus le théâtre et, probablement faut-il dire, l'enjeu (I, 1, 2, 3) (1). De telle sorte que l'Arménie n'est pas seulement la petite nation dont les horribles souffrances doivent émouvoir nos cœurs, elle est, en résumé, en raccourci, cet Orient même où se jouent les destinées de toute l'Europe et de toute la civilisation.

I

1. La question d'Orient date de 1453, de la prise de Constantinople par les Turcs. Pendant des siècles, l'Europe eut *l'effroi de la Force Turque*. Puis, la Turquie ayant vieilli, l'Europe eut *l'effroi de la Faiblesse Turque* (2). Elle

(1) Les chiffres romains et les chiffres arabes entre parenthèse, indiquent l'*Etude* et les *paragraphes* de l'*Etude*, qui contiennent les preuves et documents à l'appui.

(2) Voir Conférence de Fr. de Pressensé, déc. 1913, publiée par *Foi et Vie*, 1^{er} août 1915.

ne parla plus que de « l'homme malade » (1) et, comme aucun État ne voulait qu'un autre fût son héritier, tous se mirent à le soigner pour que, si possible, son agonie fut interminable.

On commença par vouloir maintenir son indépendance et son intégrité. Mais on s'aperçut que le remède aggravait le mal. Alors — nouveau revirement — on s'efforça de supprimer son indépendance pour mieux garantir son intégrité. Ce fut l'ère des *Contrôles*. — Seulement, les contrôleurs, au lieu de contrôler... la Turquie, ne songeaient qu'à se contrôler l'un l'autre. Et le contrôle réciproque aboutit à l'impuissance générale. La Turquie en profita pour se livrer à ses plus abominables folies, et l'un des contrôleurs en profita pour se transformer en protecteur, et mettre la main sur l'héritage, avant la mort du malade.

En 1886, en 1896, en 1899, les publications pangermanistes — autorisées et sensationnelles — se multiplient, qui attisent les convoitises de l'Allemagne. En 1886, le pangermaniste hébraïsant, Sprenger, écrit un livre pour avertir l'Allemagne que « la Babylonie est le plus riche pays », le « champ le plus fécond de colonisation » et que, si elle « saisit ce domaine, elle aura, dans le partage de la terre, conquis la meilleure part ». — En 1896, le pangermaniste, qui signe « Ami de sa patrie », écrit un livre pour conseiller à l'Allemagne « de saisir de sa

(1) Le mot est, paraît-il, du tzar Nicolas 1^{er} (Paul Haury, *Exposé simple et clair de la question d'Orient*, 1913, p. 44).

main puissante l'Asie Mineure » au risque de déchaîner la guerre mondiale. « A la grâce de Dieu, écrit-il, Dieu n'abandonne jamais un bon Allemand » (1). Et en 1898, le pangermaniste plus célèbre et plus autorisé encore, Fr. Naumann, sur le vaisseau même qui à la suite de l'Empereur le porte à Constantinople, écrit : « On mettra en œuvre une sorte de *dictature amicale* qui souvent parlera à la Turquie comme on parle à l'oiseau du proverbe : Mange ou crève ». Car si la guerre mondiale éclate, « l'homme malade se redressera une dernière fois sur sa couche et jettera... cet appel : guerre à l'Angleterre ! Il n'est pas indifférent de savoir qui le soutiendra sur son lit, quand il voudra pousser ce cri ». (2)

Ennemis et amis étaient donc bien prévenus. Mais comme Bismark le disait : pour un diplomate, le meilleur moyen de tromper, c'est de dire la vérité. Ennemis et amis ont donc été trompés : et le monde est allé avec une logique admirable à la guerre actuelle, dont les massacres d'Arménie sont un épisode terrible, et peut-être l'épisode central.

2. Voilà « l'environnement » général de la question arménienne. Voici les deux personnages : le Turc et l'Arménien.

Les Turcs (II, 1-8) sont des hordes, qui ont surgi des steppes infinies de l'Asie Centrale, du

(1) Documents cités par Ch. Andler, *Le Pangermanisme*, ses plans d'expansion allemande dans le monde, 1915, p. 37-42.

(2) *Asia*, 1899.

nord de la Chine, Mongols, Huns, Turcs, descendants des Huns (1). — Habiles à manier les chevaux, l'épée et la lance, ils traversèrent, comme un ouragan, l'Iran, l'Arménie, s'emparèrent de Constantinople, et poussèrent jusqu'aux portes de Vienne, après avoir occupé les Balkans, où ils laissèrent les Bulgares. Ceux-ci, au lieu de slaviser, ont turquifié les Slaves qu'ils se sont agrégés, de telle sorte que l'alliance actuelle des Bulgares et des Osmanlis serait, en définitive, après quelques horribles massacres fraternels, l'alliance de deux peuples turcs (2) (II, 7).

Pendant cette conquête, un fait immense s'était accompli : Osman ou Othman, à la tête de sa horde turque, campée en Phrygie, s'était proclamé sultan (1299), et avait donné à ses peuples deux noms : Osmanlis et Ottomans, et une religion : *l'islamisme*. Il avait ainsi créé plus qu'un Empire : il avait créé un monde, le monde du militarisme asiatique, avec ses deux caractères : ultra-militariste et anti-organisateur.

Consommant et ne produisant pas, ce militarisme, que l'on a défini une « entreprise de mangerie », a besoin d'être nourri (3) (II, 3, 4).

(1) Voir Varandian, *Les Origines du Mouvement Arménien*, analysé par M. Fr. Macler. *Foi et Vie*. Cahier B. 16 déc. 1915.

(2) Une caricature illustre ce fait. Un Turc, nouvel allié des Bulgares, récemment arrivé, s'approche d'un Bulgare lui tendant les deux mains. « Tu ne me reconnais pas », lui demande-t-il ? « Si, c'est toi qui as tué ma femme et violé ma fille ».

(3) « Le type par excellence du parasite » dit Varandian, *o. c.*, p. 250.

C'est le rôle assigné aux provinces conquises. Le Gouvernement — ici comme ailleurs, et peut-être encore plus qu'ailleurs, il faut distinguer entre le Gouvernement et une partie du peuple (II, 1) ; le gouvernement est le pire de tous les gouvernements ; le peuple, une partie, tout particulièrement le vieux paysan turc, est peut-être le meilleur des peuples non chrétiens : c'est la crème des gens, me disait un Arménien — le Gouvernement, dis-je, entretient ses populations non-turques comme des vaches à lait, destinées à être traitées à perpétuité, à moins qu'elles ne soient envoyées à l'abattoir. C'est la fameuse tolérance turque à l'égard des chrétiens (II, 5).

3. Et nous voici arrivés aux Arméniens (III, 1-11), le peuple chrétien qui a été l'objet spécial de toutes les persécutions, sous toutes leurs formes, dans tous les temps.

L'Arménie turque (III, 1-3), — entre la Russie, la Perse, la Mésopotamie et le désert d'Anatolie (1), — est un plateau d'une hauteur moyenne de 1.500 à 2.000 mètres ; avec un

(1) Un chant arménien célèbre cette *géographie* de l'Arménie en ces termes : « La terre de l'Eden est bénie, Adam et Eve y sont nés. — Vous autres qu'avez-vous ? le paradis est chez nous, la terre est bénie, gardée par Dieu.

« L'arche de Noé a été construite là, les clous et les fers ont été forgés là. — Vous autres qu'avez-vous ? là se trouve l'arche qui fait la gloire de nous tous.

« Là est la coupe du vin rouge que Dieu a béni et donné à Noé. — Vous autres qu'avez-vous ? à nous la vigne, plantée par Noé dans notre village d'Agori ». (*Contes et chants arméniens*, publiés par Paul Passy, 1899, n° 3). — La statuaire représente volontiers l'Arménie sous le Symbole de « la douce colombe du Massis, Ararat celle qui, depuis l'arche de

labyrinthe de vallées profondes, riches en produits naturels, (là, dit-on, naquirent la vigne, et le poirier). On l'a appelée « l'île montagne ». Elle dresse à plus de 5.000 mètres la cime de l'Ararat, où s'arrêta l'Arche, borne gigantesque séparant la Russie, la Perse et la Turquie, unissant les trois Arménie, car il y en a trois, comme il y a trois Pologne. L'Arménie turque est divisée en six vilayets, et celui de Van, avec son lac, occupe le cœur de la vieille Arménie. Mais les Kurdes — ennemis terribles des Arméniens — étant venus s'établir par place sur ce plateau, celui-ci s'est trouvé trop étroit. Beaucoup d'Arméniens ont été obligés de descendre dans les villes et les villages de la plaine, mais surtout dans le vilayet d'Adana, appelé petite Arménie ou Cilicie (III, 2).

Quant à la race, le Turc et l'Arménien forment le plus parfait contraste. Le Turc est touranien, militariste, brutal, réfractaire aux sciences, aux arts, au commerce. L'Arménien est aryen, comme nous, pacifique (1), point révo-

Noë, vit de préférence dans la région du Mont Ararat, et conserve, à travers les siècles, le souvenir du rameau d'Olivier qu'elle découvrit après le terrible fléau du déluge » (voir R. Macler, « L'Arménie vers la délivrance » dans la *Revue hebdomadaire*, 24 avril 1915, p. 554).

(1) Un chant arménien, la *Prière du paysan*, complète admirablement ce portrait. Le paysan demande à Dieu de bénir sa récolte qui doit être divisée en quatre parts : « afin de pouvoir donner d'abord au gouvernement le juste impôt de la dime ; et de payer ensuite au créancier les lourds, très lourds intérêts ; et puis ensuite, à l'église du village, faisons aussi une part aux pauvres ». — Que reste-t-il ? pas beaucoup sans doute. Le paysan dit ce qu'il en fera : « Ce qui reste formera (le pain de ma famille) et la nourriture des

lutionnaire, passionné d'instruction, avec des qualités extraordinaires pour le commerce. Les savants anglais et allemands (1) l'ont loué à l'envi, et presque dans les mêmes termes. « Ce qui le caractérise, dit l'un, c'est l'incroyable énergie et la persévérance dans ce qu'il entreprend ». « C'est un peuple, dit l'autre, merveilleusement adapté à servir d'intermédiaire à la civilisation ». « Le cerveau d'un pays » (III, 4, 5, 6, 7, 8).

Et enfin, quant à la religion, si le Turc était prédestiné à l'Islam, (qui vint fortifier tous ses défauts), l'Arménien était prédestiné au christianisme (qui vint cultiver toutes ses qualités), (III, 9, 10, 11). L'église arménienne ou grégorienne, (dont les origines remontent à son premier catholicos, ou patriarche, Grégoire l'Illuminateur, en 300), fut de toutes les vieilles églises grecques ou latines, la plus *laïque*, la plus démocratique. Et l'église fait la nation, dont elle est restée l'âme indomptable, encore plus christianisée et européenisée à partir de 1819, par la grande mission américaine. L'Amérique, a-t-on dit, a découvert l'Arménie et l'a introduite dans le monde occidental.

4. Alors — c'est notre dernière question préa-

étrangers de passage qui viennent manger sans rien payer. C'est la loi de notre pays, de tout temps, depuis nos aïeux. La porte du paysan est ouverte, le pain et la table toujours disposés » (*Contes et chants arméniens, o. c., n° 1*).

(1) Bien avant les Anglais et les Allemands, du temps de Tournefort, de Chardin, de Tavernier, les Français savants et voyageurs avaient déjà parlé des Arméniens en termes excellents.

lable — après l'environnement et les personnages du drame, — qui a déchainé le drame lui-même ? Le fameux traité de Berlin, en 1878 (IV, 1-3).

Le 7 mai 1876, les Consuls de France et d'Allemagne avaient été assassinés en plein jour, à Salonique, par la population musulmane. Le sultan avait lâché 10.000 bachibouzouks, et dans une seule ville, 6.000 habitants sur 7.000, avaient été égorgés avec des raffinements de barbarie. 79 villages en flammes, 15.000 cadavres, 80.000 malheureux sans asile : ce furent les « atrocités bulgares », il y a 39 ans. La Russie courut aux armes et, au prix de son sang, délivra les Balkans, en particulier constitua la Bulgarie, comme l'atteste la statue de Sofia : au Tzar libérateur ! Ce fut le traité de San Stefano (3 mars 1878) : très profitable à la Russie, mais un traité de justice et de délivrance ; il fermait la question d'Orient. Malheureusement, tout de suite, le traité de Berlin, (juillet 1878), injuste et odieux, la rouvrit. Profitant des plus dangereuses rivalités, Bismark, « l'honnête-courtier », fit frustrer la Russie du prix de ses sacrifices. fit donner les bénéfices de la guerre à deux Puissances, qui n'y avaient pas pris part, tout particulièrement à l'Autriche. Celle-ci occupa la Bosnie et l'Herzégovine : c'était la « poussée vers l'Orient », qui se manifestait. Ce ne fut pas tout. Après avoir amassé les matières inflammables, Berlin prépara l'allumette, le fameux *contrôle international*, d'après l'article 61, celui des « Réformes nécessaires, sous la surveillance » périodique

des Puissances. Seulement lorsque, le traité ayant enlevé toutes les garanties prises par la Russie, Gortschakof demanda des mesures pour le cas où la Turquie ne l'exécuterait pas Bismark fit repousser la demande de Gortschakof.

La Turquie était sauvée ! Non seulement les Puissances allaient être complètement paralysées, mais déjà entre elles un nouveau groupement s'était opéré, favorable à la Turquie. Le contrôle, cessant d'être une garantie, restait une humiliation ; il n'était plus qu'une provocation ; et le traité de Berlin était plus qu'une faute, il était un crime.

Entre les lignes du traité de Berlin, un démoir avait tracé en lettres à peine visibles tout le programme de 1878 à 1916. Et les lettres allaient peu à peu apparaître rouges comme le sang des massacres, comme le feu des incendies. Le sort de l'Arménie et du monde en était jeté.

II

Après la tempête bulgare, il y eut une accalmie et la situation dite « normale », c'est-à-dire la persécution habituelle, reprit en Arménie (V, 1).

Abdul-Hamid réfléchissait sur les événements accomplis, sur l'intervention des Puissances et sur le traité de Berlin. Il arriva à cette conclusion : pour supprimer le contrôle, humiliations et menaces futures, le plus sûr est de supprimer la question arménienne. Comment ? En suppri-

mant les Arméniens (1). Ce fut l'ère nouvelle (V, 2).

Abdul-Hamid fit son favori de l'inventeur du panislamisme, Seyyed qui devait mourir à ses côtés en 1896 (V, 3); et, s'écartant de plus en plus des puissances qui avaient eu jusque-là le plus d'influence à Constantinople, mais qui dominaient sur des pays musulmans, la France et l'Angleterre, il se rapprocha de plus en plus de la seule puissance qui n'avait pas de musulmans sous sa domination, et qui lui paraissait se désintéresser des choses d'Orient, l'Allemagne. Enfin, en 1890, il eut une idée géniale (V, 4) : il transforma les bandes kurdes en « cavalerie hamidienne », avec uniformes et fusils modernes. En baptisant ainsi gendarmes ces pillards cruels, il leur donnait toute force et toute licence, et il enlevait à leurs victimes tout droit à la résistance, même à la réclamation... Magnifique coup double. Et quand arriva l'été de 1894, tout était prêt.

Pour se faire la main, Abdul-Hamid ordonna le massacre de Sassoun, un massacre préalable, un petit massacre, qui dura seulement trois semaines, dans la ville et ses environs.

Ici, trois à quatre cents femmes; là deux cents,

(1) « Le sultan Abdul-Hamid a un jour formulé cette maxime : « Le moyen de se débarrasser de la question arménienne, c'est de se débarrasser des Arméniens », (Lord Bryce, *Armenian atrocities*, p. 13). Le mot a fait fortune : « J'ai entendu plus d'un jeune Turc des plus en vue, approuver de tout cœur « le bon mot », alors en circulation : « Le seul moyen de se débarrasser de la question arménienne, c'est de se débarrasser des Arméniens ». (H. A. Gibbons, *Les derniers massacres d'Arménie*, 1916, p. 38).

après avoir été livrées à la soldatesque, sont exterminées à coups d'épées ou de baïonnettes.

Ailleurs, une soixantaine de femmes et de jeunes filles sont enfermées pendant plusieurs jours dans une petite église, livrées aux soldats, et finalement égorgées : un torrent de sang s'échappe de la porte de l'église. — Ailleurs, sur une montagne, quelques milliers de réfugiés résistent pendant une dizaine de jours ; c'est en vain. Une femme s'avance sur un rocher et crie : « Mes sœurs, il faut choisir. Ou bien tomber aux mains de ces Turcs, oublier nos maris, nos maisons, notre religion, ou bien me suivre ». Et, tenant dans ses bras son enfant d'un an, elle se précipita dans l'abîme. Ses compagnes la suivirent. Le Sultan décora l'officier commandant et envoya une bannière d'argent aux chefs.

L'Europe faillit s'émouvoir. Pendant des mois les diplomates conversèrent, et ils arrivèrent au fameux Memorandum, un projet de réformes pour les *six vilayets* de la vieille Arménie. Le Sultan donna ses approbations, (18 septembre et 22 octobre 1895), car il en donna plusieurs ; et même il envoya à Lord Salisbury... sa parole d'honneur ! (V, 5).

Mais cette dernière intervention de l'Europe allait être seulement le signal de la mise à exécution du projet d'Abdul-Hamid. Une fois de plus, au lieu de protéger les Arméniens, l'Europe humiliait le Sultan ; au lieu de dompter la bête féroce, l'Europe l'agaçait ; la bête féroce bondit sur sa victime. Et à Trébizonde commença la série des massacres qui, en trois mois,

allaient ensanglanter et dévaster les six vilayets, désignés pour les réformes. La réponse aux Puissances était claire (V, 8).

J'emprunte les détails aux récits du pasteur allemand Lepsius, le témoin le plus autorisé. Commencés au signal de la trompette, terminés par une procession, accompagnés de la prière des Mollahs, qui appelaient du haut des minarets la protection d'Allah sur le carnage, les massacres se déroulaient dans un ordre admirable, d'après le programme préalablement arrêté... Les femmes turques encourageaient leurs braves coréligionnaires par le son guttural et perçant de leur cri de guerre, et étouffaient les plaintes des victimes sous le hurlement de leurs chants de noces... Un officier criait : « Mort aux Arméniens, c'est la volonté du Sultan... » Un Vali exhortait : « Soyez actifs, ne cessez pas de tuer, de piller et de prier pour le Sultan... » Puis, le simple meurtre devenant ennuyeux, on alluma des feux pour y faire rôtir les blessés. On en pendit quelques-uns à des poteaux, la tête en bas, on en cloua d'autres... ! Puis on eut recours au pétrole et à l'essence. On imprégnait les barbes de pétrole, et on y mettait le feu. Quand des chrétiens, la tête en bas, arrosés d'essence, flambaient, on en jetait d'autres dans la fumée, qui les asphyxiait... Une femme avait de beaux cheveux, on y jetait de la poudre et on allumait : cela faisait une jolie explosion. On empalait, on tuait les Arméniens comme des moutons, on les pendait aux crochets des boucheries, et on criait : « qui achète

un bras, une jambe, un pied, une tête, c'est au rabais ! » (1).

Plus que trois ou quatre détails. On coupe à un Arménien vivant un morceau de sa chair ; on la met en vente : « Bonne viande fraîche ! c'est pour rien ! » tandis qu'on jette du vinaigre sur la plaie. — A un autre Arménien, on coupe une main et on le soufflette avec son poignet sanglant. Puis, on coupe l'autre main et on l'invite à faire le signe de la croix. Puis on lui arrache les oreilles, et on les lui met dans la bouche pour qu'il les mange ; puis quelqu'un lui coupe la langue ; puis, avec un poignard, on lui fait sauter un œil. Ici, le massacre dure 18 heures : il y a 3.700 maisons pillées et 4.000 personnes tuées. Là, 14 femmes sont brûlées avec leurs nourrissons. Ailleurs, 100 femmes sont mises en morceaux...

Total : 100.000 Arméniens tués, dit Lepsius ; 500.000 affamés, 100.000 islamisés de force ; des milliers de villages détruits : « Mais, dit une lettre adressée au Comité anglais de l'Alliance Evangélique, le 18 janvier 1896, le monde ne saura jamais la millième partie des brutalités commises ; et les dernières publications portent à 200.000 le nombre total des victimes d'Abdul-Hamid de 1894 à 1896 » (2).

Dans l'horreur, n'oublions pas la splendeur. Si Abdul-Hamid, c'était Tibère ou Néron, il y eut des Arméniens, qui furent saint Ignace et sainte Blandine.

(1) *Les massacres en Arménie*, documents publiés par le prof. Thoumaïan, p. 62.

(2) *Quelques documents*. Genève, p. 6.

Un infortuné souffre toutes les tortures imaginables. On le frappe, on lui arrache la barbe ; avec des pinces ardentes on fait grésiller sa chair ; il refuse de mentir : « Je ne puis me souiller d'un sang innocent, je suis chrétien ! 170 ecclésiastiques grégoriens, 21 pasteurs protestants, scellent leur foi avec leur sang. Un soldat offre la vie à une jeune fille : elle refuse. « Je crois en Jésus... je ne puis faire ce que tu me demandes, même pour sauver ma vie ». Et elle tombe percée de douze coups de sabre. Deux jeunes garçons refusent d'embrasser l'islamisme, et leur mère est là, qui leur crie : « Mourez, mais ne reniez pas le Seigneur Jésus ! »

L'Europe regarda et se croisa les bras ! Quelques nobles voix s'élevèrent prophétiques, comme celle de Francis de Pressensé : « Ne nous y trompons pas ; c'est l'ouverture d'une ère suprêmement critique et périlleuse pour l'Europe et l'humanité entière, et en particulier pour la France » (1).

Il avait encore plus raison qu'il ne croyait. Mais « *Voix* de celui qui crie dans le désert », tandis que, grâce à l'accalmie fatale, se glissait, peu à peu, dans la coulisse, le *Deus ex machina* du cinquième acte, l'Allemagne (V, 11).

(1) Fr. de Pressensé (Conf. de 1913) ; *Foi et Vie*, 4^{er} août 1915.

III

Rendons-nous compte : c'est facile, car la lumière que, hier, personne ne voulait apercevoir, aujourd'hui nous aveugle d'un éclat effrayant.

D'un côté, l'impuissance des Puissances avait réveillé les passions de la Turquie. Elle avait pillé et massacré un demi-million de chrétiens, et personne en Europe n'avait osé « lever le petit doigt », dit Lepsius, qui, témoin oculaire et auriculaire, ajoute : « L'orgueil musulman ne connaît plus de bornes », et l'on répète dans les rues : « Quand donc le Sultan expulsera-t-il les Anglais d'Egypte ? » (1).

De l'autre côté, l'Allemagne avait senti dans la paralysie des uns et dans la fièvre des autres une double force pour elle : il lui suffisait de l'exploiter. L'Empereur, qui avait discrètement visité le Sultan avant les massacres, en 1882, le visita pompeusement après les massacres, en 1898. Les conséquences du traité de Berlin, conséquence lui-même du traité de Francfort, se précipitaient vers la conclusion suprême.

En 1871, « un des Turcs les plus intelligents », en même temps que les plus cruels et les plus perfides, Ali-Pacha, au moment de mourir, le 6 septembre, (donc quatre mois après le traité de Francfort) (2), dit à l'Ambassadeur d'Autriche : « La Prusse s'efforcera de

(1) Lepsius. *L'Arménie et l'Europe*, p. 116.

(2) Le traité de Francfort fut signé le 20 mai 1871.

faire de l'Autriche une alliée, et voilà pour la Porte la protection qui lui a manqué ». Et, en 1898, Frédéric Naumann, citant ce propos, ajoutait : « En fait, la parole du Turc mourant a été le résumé de notre politique en Orient. Nous devons protéger l'Empire ottoman (1), parce que nous avons vaincu à Sedan ».

: Ici, Mesdames et Messieurs, deux Allemands se dressent devant nous, incarnant deux esprits : celui de la vieille Allemagne, celui de la *Kultur* actuelle. Sachons être justes, pour avoir le droit d'être sévères. — Le premier est le pasteur Lepsius, certainement le plus dévoué et le plus persévérant défenseur des Arméniens : une figure qui attire l'attention. Il osa écrire le livre intitulé : *l'Arménie et l'Europe*, admirable plaidoyer pour l'Arménie, terrible accusation contre la *Kultur*. Il dit : « Les nouvelles publiées depuis neuf mois par la presse allemande, ne sont pas seulement entachées de partialité, elles révèlent le but de tromper l'Europe par les falsifications les plus inouïes ». Enfin, il s'écria : « Comment les hommes qui sont à la tête des églises protestantes d'Allemagne, ont-ils eu le cœur de rester témoins des souffrances horribles de la chrétienté d'Orient, sans qu'un mot de pitié soit venu sur leurs lèvres ? La haute politique leur impose-t-elle silence à eux aussi ? Ignorent-ils la politique plus haute encore du royaume de Dieu ? » (2). Des fidèles s'émurent, donnèrent de l'argent,

(1) « L'Empire veut conserver l'amitié du Sultan, et lui éviter tout ennui ». Le Prince de Bulow.

(2) Lepsius, *o. c.*, p. 111, 112.

fondèrent des orphelinats. Mais, en butte aux tracasseries gouvernementales, le pasteur donna sa démission.

Le second Allemand est Frédéric Naumann (I, 1), qui a cessé d'être pasteur pour devenir député, militariste, ultra-nationaliste, et l'un des représentants les plus autorisés de la *Kultur* gouvernementale. En 1898, il accompagna l'Empereur à Constantinople, et consigna ses impressions dans un récit intitulé *Asia*. Lepsius et Naumann : l'esprit du vieux bien qui prononce les paroles du devoir chrétien et humain ; et l'esprit du mal nouveau, qui murmure les paroles de la séduction perfide et horrible (1).

Après avoir rapporté la seule opinion qu'il ait, dit-il, entendu exprimer par les Allemands d'Orient : « L'Arménien est le pire gredin du monde... Le Turc agit en nécessité de défense », (axiome connu), Naumann déclare qu'il ne nie aucun massacre ; mais, (je cite) : « Le Turc répond : moi aussi, je combats pour la vie, et nous croyons qu'il a raison ; nous croyons à la

(1) Le pasteur Lepsius est, paraît-il, un homme très désintéressé, doué d'une éloquence populaire et entraînant, avec beaucoup d'imagination, très allemand, cela va sans dire, avec une certaine naïveté politique, dont quelques-uns se serviraient. Quelqu'un de bien renseigné me disait : « Sa position vis-à-vis du gouvernement ? c'est celle d'un homme à la fois candide, et courageux. On se sert de lui, quand il y a à lancer quelque ballon d'essai ». Ainsi peut-être s'explique le fait, que les deux noms : *Lepsius* et *Naumann* se trouvent au bas d'un même appel pour créer la Revue *Mesrop*, destinée à faire connaître et estimer les Arméniens ?

nécessité défensive des Turcs », (même axiome) (V, 9, 10).

Il est vrai que la Turquie avait consenti des promesses. « Mais, (je cite) ces promesses durent, comme le dit Bismark, tant que dure la situation, dans laquelle on les a faites », (autre axiome non moins connu) ; et il est naturel que la Turquie « au moment favorable (je cite toujours), secouant ses engagements forcés, ait décimé si bien les Arméniens que, pour quelque temps, ils ne comptent plus politiquement ».

Quant au chrétien, (je cite) : « il doit hésiter pour savoir comment il doit juger cet acte de politique », quelque horrible qu'il lui paraisse. Et surtout il doit laisser les choses « suivre leur propre cours », car, (je cite), « nous faisons partie du groupe des protecteurs de la Turquie : voilà le fait avec lequel il faut compter ».

Et c'est logique. « Comme chrétiens, (je cite), nous désirons tous les progrès possibles *de la foi qui nous rend bienheureux* : mais notre politique n'a pas pour but de faire de la Mission ». D'un côté, la politique, de l'autre côté, la religion : entre les deux, une cloison étanche. — Il y a même mieux : « Il faut examiner de quel côté est le plus important *devoir moral* ». Or le plus grand devoir moral, « c'est l'Allemagne indépendante, plus grande » (Je cite toujours). « Guillaume II a choisi, il est l'ami du padichah... Ici est la profonde raison *morale* ; [nous disons, nous, *immorale* ; il dit, lui : *morale*] pour laquelle nous devons être *politiquement indifférents* vis-à-vis des souffrances

des peuples chrétiens dans l'Empire turc, quelque pénible que ce soit pour nos sentiments : *c'est notre devoir* [nous disons, nous, crime : il dit, lui, devoir], que nous *devons confesser devant Dieu et devant les hommes.* »

Certes, Messieurs et Mesdames, je n'aime pas employer les gros mots : ils rapetissent, me semble-t-il, les grandes indignations. Et je me garderai de juger l'homme privé qu'est l'ex-pasteur Naumann : je ne le connais pas. Je le laisse à ce Dieu qu'il invoque. Mais, je suis obligé de le déclarer : le mysticisme et le cynisme de cette parole publique, me font éprouver une sensation que je n'ai pas éprouvée même devant la parole d'un Lasson ou d'un Ostvald ; et cette sensation est moins le frisson de la colère, que le sursaut du dégoût !

Je n'ajouterai que ceci : Naumann signe son livre : « Un Allemand, un patriote allemand socialiste, et un chrétien profondément convaincu ». Et, dans ce livre, il y a cette phrase : « Le lecteur se tromperait beaucoup s'il croyait que le premier mot, en arrivant à Jérusalem, est un mot de joie. Le premier mot est : de la bière ! » Un cri du cœur, certainement ; mais le cri de cette Kultur, dont le cœur est avant tout un estomac.

Donc, tels étaient les sentiments du cortège de fidèles, de thuriféraires, qui accompagnaient l'Empereur à Constantinople. Et c'est dans ces sentiments que baignait son esprit, plus profondément encore que son vaisseau ne baignait dans les eaux du Bosphore. L'Empereur fut l'hôte du Sultan dans ce repaire d'Yildiz-Kiosk,

où le grand assassin cachait sa peur derrière trois murailles. Et le 18 octobre 1898, sur le seuil du palais, le Sultan et l'Empereur, selon le protocole, s'embrassèrent comme deux frères. Abdul-Hamid baisa Guillaume II; Guillaume II baisa Abdul-Hamid (V, 7).

Et dans ce baiser, Guillaume II avait mis tout son rêve de la « poussée vers l'Orient ». *Der Drang nach Osten!* un baiser digne de ce rêve, et un rêve digne de ce baiser! (I, 4).

Salonique à l'Autriche! à l'Allemagne, Bagdad, la ville d'Aroun Al-Raschid, le Sultan des mille et une nuits! Sur la route d'Alexandre-le-Grand! Sur le trône de Nabuchodonosor! L'empire tentaculaire, par ses lignes de fer, enserme une proie colossale. Une tentacule s'étend tout le long de la mer. Elle atteint Jérusalem; elle atteint Beerseba, où Agar erra dans le désert, et Isaac creusa un puits; elle atteint le Sinaï. Une autre tentacule traverse l'Euphrate, longe le Tigre, atteint le Golfe Persique. De Hambourg et de Berlin jusqu'à Bassora, la ville des dattes, la Venise Orientale, et Koweït!

L'imagination s'égare et trébuche dans tous ces bords fantastiques! Le flot humain qui, pendant des milliers d'années, a coulé du berceau de l'humanité jusqu'à la mer du Nord, reflue vers sa source, — le flot allemand, — et le rêve devient cauchemar. Le canon Krupp tonne dans les champs de tir de Jérusalem, ébranlant les assises du Golgotha; on se bat près d'Ur, en Chaldée, d'où sortit Abraham, en Mésopotamie, devant le jardin d'Eden. Et à l'endroit même où elle retentit il y a 8 ou 10 mille ans, c'est la

même parole que, entre deux batailles, dans le silence de la nuit, murmurent les vents venus de la plaine et des fleuves, la parole à Cain : « La voix du sang de ton frère crie jusqu'à moi. Et maintenant tu seras maudit de la terre qui a ouvert la bouche pour recevoir de ta main le sang de ton frère ». — Et ce n'est pas un rêve, c'est la réalité : les nouveaux massacres d'Arménie.

IV

Une révolution s'était opérée en Turquie (24 juillet 1908). Abdul-Hamid avait été détrôné (25 avril 1909), en attendant qu'un coup de revolver rendit Enver-Pacha maître du pouvoir (1913) : les Jeunes Turcs ! (VI, 1-7). Dix ans avant, à Paris, leur premier diner révolutionnaire avait été présidé par le vénérable chef du positivisme français, Pierre Laffite. Ils répétaient : « la Turquie sera sauvée par le positivisme, ou elle périra ». Et c'est la parole pacifiste d'Aug. Comte mourant à Pierre Laffite, qu'ils avaient prise pour devise : « *Union et Progrès* ».

Quand ils rentrèrent à Constantinople, les Comités révolutionnaires rapportaient des doctrines socialistes, de la libre-pensée, et même, a-t-on dit, la Marseillaise. Mais la comédie dura juste ce qu'il fallait pour ravir d'une admiration suffisamment attendrie... quelques diplomates. Peu de temps. Le pan-islamisme, indifférent à des politiciens se piquant d'irréligion, fut remplacé par le pan-turquisme (VI, 3),

c'est-à-dire par le nationalisme le plus féroce que le monde puisse jamais imaginer. « Plus de chrétiens en Turquie » (1), a déclaré Enver-Pacha (VI, 4). Et un Arménien m'a dit : « Abdul-Hamid avait été Cartouche, les Jeunes-Turcs furent Bonnot ». C'est l'opinion de Lord Bryce qui, à la Chambre des Lords, a parlé de la bande d'aventuriers sans scrupules, des bandits qui composent ce qu'on appelle « le Gouvernement de la Turquie » (2).

Parmi les amis de la première heure, les plus ardents et les plus fidèles avaient été les Arméniens (VI, 2). Or, au moment précis où les Jeunes-Turcs déposaient Abdul-Hamid, éclata le massacre d'Adana, en Cilicie (3) : des villes entières anéanties ; 25.000 Arméniens assassinés. Était-ce l'adieu du régime qui s'en allait ? Non, c'était le salut du régime qui venait !

A partir de ce moment, le plan d'extermination totale de la race arménienne fut préparé dans un secret complet ; et le massacre fut organisé avec un soin, avec un calcul, avec une méthode, capables de ravir d'aise un Ostwald lui-même, le chantre hiératique de l'organisation allemande (VI, 5-7).

Dans la nuit du 28 au 29 avril 1915, tous les chefs Arméniens à Constantinople — et bientôt ailleurs — écrivains, médecins, professeurs, furent arrêtés. On procéda au désarmement de la population arménienne et à l'armement de la population musulmane. 30.000

(1) *Quelques documents*. Genève, p. 18.

(2) Bryce, *o. c.*, p. 42.

(3) *Quelques documents*. Genève, p. 17.

criminels furent libérés des prisons. Les *Capitulations*, dernière barrière légale, qui avait quelquefois protégé les populations chrétiennes, furent abolies (II, 6). On prévint même, et très minutieusement, le remplacement des populations chrétiennes, qui allaient être exterminées, par certaines populations turques, qui furent réparties proportionnellement à l'importance des places marquées pour elles. Enfin, Enver-Pacha envoya Djevet bey, son beau-frère, opérer au cœur de la vieille Arménie ; et déjà en mars et avril, plus de 500 villages étaient pillés, plus de 25.000 Arméniens étaient massacrés dans les vilayets de Van et d'Erzeroum.

Alors, le 20 mai, parut l'ordre du Comité Jeune-Turc et d'Enver-Pacha, relatif à la déportation générale. Et la déportation, c'était l'extermination en trois actes successifs : le *massacre*, la *caravane* et le *désert*.

Pour les massacres, au lieu de citer les innombrables documents, tous concordants, publiés par des nations neutres, comme la Suisse et l'Amérique, je me borne à résumer le récit fait par deux infirmières danoises au service de la Croix-Rouge allemande (1). Res-

(1) Le récit a été publié par la Revue allemande *Allgemeine missions Zeitschrift*, éditée par le professeur J. Richter et B.-J. Warneck, n° de novembre, p. 305 et ss., dit *Le Temps* du 14 mars 1916, qui n'indique pas l'année de la Revue. Il cite quelques lignes et dit : « Les faits effroyables ont été vus par des yeux allemands. C'est une main allemande qui a écrit ce rapport ». De même les *Quelques documents*, de Genève, 1915, qui ont reproduit ce rapport presque en entier, ont parlé de « deux infirmières allemandes ». Mais un ami de l'Arménie, bien placé pour être exactement informé, nous prévient que les deux infirmières sont de nationalité danoise.

tées à Erzeroum d'octobre 1914 à août 1915, puis obligées de partir, elles se sont rendues d'Erzeroum à Constantinople, et ont raconté ce qu'elles ont vu dans leur voyage.

Le 11 juin. « Les soldats nous ont raconté comment ces malheureux sans armes avaient été tous massacrés. Il avait fallu quatre heures. Les femmes se traînaient à genoux. Elles avaient jeté leurs enfants dans l'Euphrate. Il y avait des chariots à bœufs tout prêts pour transporter les cadavres à la rivière, et pour effacer les traces des massacres. Depuis ce moment arrivaient constamment des caravanes d'expulsés, tous emmenés pour être tués. Plus tard, notre cocher grec nous dit qu'on attachait les mains des victimes et qu'on les précipitait du haut des rochers dans le fleuve. On a usé de ce moyen, quand les masses étaient trop grandes pour les tuer autrement ».

Le 17 juin. « Nous rencontrons un gendarme qui nous raconte comment, dans un grand convoi arrêté dix minutes plus loin, les hommes avaient été peu à peu massacrés et jetés au fond de la gorge au cri de : « Tuez, tuez, poussez-les » ; comment, à chaque village, les femmes avaient été violées ; comment lui-même avait voulu s'emparer d'une jeune fille, mais un autre l'avait prise avant lui ; comment on avait brisé la tête des enfants, quand ils criaient ou retardaient la marche ».

Les jours suivants : « Près d'un village grec, un homme à figure sauvage était sur la route. Il nous dit qu'il était posé là pour tuer les Arméniens qui passaient, qu'il en avait déjà tué 250.

Il dit aux gendarmes qu'il avait reçu l'ordre téléphonique de tuer nos deux compagnons de voyage ». Un autre jour : « Le gendarme qui était avec nous nous raconta qu'il avait accompagné un convoi de 3.000 femmes et enfants. « Tous loin, dit-il, tous morts ». Un autre jour : « Nous rencontrâmes une grande quantité de travailleurs : « On va tous les abattre », nous dit notre compagnon... Du haut d'une colline, notre cocher nous indiqua, avec son fouet, environ 400 travailleurs qu'on faisait mettre en ligne au bord d'une pente de terrain. Nous savons ce qui est arrivé ensuite... Dans un autre endroit, tandis que des gendarmes fusillaient, des ouvriers turcs achevaient les victimes avec des couteaux et des pierres » (1).

Ces travailleurs étaient des hommes valides que le Gouvernement avait d'abord mobilisés, pour les mettre en lieu sûr. Maintenant, il s'en débarrassait.

Par ces procédés, à Trébizonde, de 13.000 Arméniens, il n'en reste plus un, plus un seul; car l'unique femme qui reste était en couches à l'hôpital, et dès que l'enfant fut né, on la força à abjurer et à se fiancer avec un musulman.

On comprend presque qu'une de ces deux infirmières, ayant été réveillée, la nuit, par des bruits de détonation, et s'étant rendu compte qu'on fusillait à côté d'elle, ait pu écrire : « J'eus vraiment une impression de soulagement en pensant que ces malheureux étaient à

(1) Voir *Quelques documents*, Genève.

l'abri de la cruauté des hommes ». Cette phrase prodigieuse est vraie : « heureux les massacrés » !

En effet, après le massacre, c'était la caravane. L'ordre de déportation du 20 mai avait signifié à toute la population arménienne de quitter ses foyers, de partir pour un lieu qu'on lui désignerait, et des caravanes sont formées un peu partout, de 2.000, 3.000 personnes...

Les plus fortunés louent des voitures à un prix énorme ; mais dix minutes après la ville, on les fait descendre et ils doivent marcher, porter ce qu'ils possèdent sur leur dos. Interdiction aux Musulmans de rien vendre aux Arméniens. De temps en temps il y avait les massacres, — fusillades, noyades, — qui supprimaient peu à peu tous les hommes au-dessus de 15 ans. Il restait les vieillards, les enfants, les femmes. Or, pensons que beaucoup de ces femmes étaient aussi civilisées, aussi délicates que nos mères, nos femmes ou nos filles, avec la même éducation, habituées au même confort et aux mêmes égards. Et il fallait partir à la hâte, quelquefois à peine vêtu, et marcher, marcher pendant des semaines, à travers les montagnes, portant les petits enfants, trainant les autres.

Presque toutes les femmes ont été violées. Quand on arrivait à la ville, au village, on les faisait ranger devant l'édifice gouvernemental, et les Turcs venaient prendre celles qui leur plaisaient, ou envoyaient leurs médecins pour inspections sanitaires, afin de peupler leurs harems.

Tel Turc, avec ses amis, se constituait une maison publique. Les officiers enlevaient les femmes et les passaient ensuite aux soldats. Dans les campements de la caravane, le soir, on lâchait les soldats, les habitants des villages voisins ; ou on leur louait les femmes pour la nuit.

Les enfants, les jeunes filles étaient enlevés, vendus : deux jeunes filles, à 4 francs pièce. A Constantinople, la marchandise afflue. Sur le marché, on offre les jeunes filles, à quelques francs l'une (1).

Et la caravane, décimée, marche toujours.

(1) Un Suisse habitant depuis longtemps la Turquie, avec sa famille, et qui connaît très bien le pays, où il a beaucoup circulé en qualité d'ingénieur, décrit, le 28 octobre 1915, les événements qui se sont déroulés depuis le mois de mai ; et il dit, entre autres choses : « Nombre de ces jeunes filles (ce qui restait après la destruction des orphelinats, la pendaison des sœurs, etc.) furent emmenées à Constantinople, pour être réduites en esclavage par les Turcs riches (pachas, beys, etc.). A cet effet, elles furent parquées soit à Bis bazar, soit au Han (hôtellerie) des persans, à Stamboul. Un reste de pudeur (si je puis oser ce mot en parlant des Turcs) fit qu'elles ne furent pas soumises en public à des examens honteux, ni à des vexations excessives. Toutefois les enfants orphelins (et ils l'étaient tous) de 10 à 12 ans furent donnés pour 2 medjidiés, à savoir huit francs de notre monnaie ; les jeunes plus filles âgées furent vendues plus cher, bien entendu. Il arriva même qu'un gros pacha fort riche, pour faire plaisir à un ami, en achetait, puis faisait cadeau de l'achat à son ami. Ceci me fut raconté par un Belge, témoin de la chose. La vente d'esclaves à Constantinople ne se fit toutefois pas sur la même échelle, qu'à Adana, par exemple. Là, m'a-t-on assuré, des milliers d'orphelines furent vendues pour un morceau de pain... Les Allemands ont fermé les yeux, sauf peut-être Waugenheim, l'ambassadeur qui vient de mourir ». — Un de mes amis Suisse, qui me transmet cette lettre, me garantit l'authenticité de la lettre et la parfaite honorabilité de celui qui l'a écrite ; mais on ne peut citer son nom : il est en Turquie.

Parfois les cris des femmes et des enfants remplissent l'air. Les forces manquent; c'est la faim hideuse, qui s'est bientôt mise de la bande. Les malheureux dévorent, quand ils peuvent, du foin, de l'herbe. « Je les regardais, dit un témoin; des animaux sauvages ne seraient pas pires; ils se précipitaient sur les gardes portant de la nourriture, et les gardes les frappaient avec des bâtons, assez fort pour les tuer quelquefois. Il était difficile de croire que c'était des êtres humains » (1).

Tandis que la caravane se traîne sur une route, jalonnée par les cadavres de la caravane précédente, quelquefois dans un air empesté, la populace, sentant qu'il y a là une proie à sa discrétion, suit, comme une meute de loups, mordant, déchirant. Elle tue et vole.

Alors, mères et enfants n'en peuvent plus. Les enfants sont abandonnés sur le bord de la route. Mourront-ils de froid, ou de faim? Seront-ils dévorés par les bêtes? Les parents n'en savent rien.

Quand on passe près du fleuve, les mères jettent leurs enfants et s'y jettent elles-mêmes; ou bien les gendarmes y précipitent tous les enfants au-dessous de douze ans; et ceux qui savent nager, ils les abattent à coups de fusil.

Il y a des femmes qui accouchent en route. Elles jettent leurs enfants sous un buisson. Le fouet du gendarme ne les laisse pas s'arrêter, elles tombent mortes.

Des femmes s'empoisonnent, des femmes

(1) *Armenian atrocities*, p. 52.

deviennent folles, ou crient : « Sauvez-nous, nous nous ferons musulmanes, ou allemandes, ou tout ce que vous voudrez. Sauvez-nous ! »

Tout à coup, faisons silence, quel est ce murmure ? Un témoin oculaire raconte : « C'est cependant extraordinaire de voir comment la plupart de ces femmes se comportent. Ces femmes, qui avaient dû tout abandonner dans un délai si court qu'elles n'avaient même pas mis leurs souliers, qui devaient parcourir le chemin rocailleux de la montagne, avec un enfant dans les bras et deux ou trois enfants pendus à leurs jupes, on les entendait murmurer en passant dans la rue : « au nom de Jésus ! au nom de Jésus ! »

Et c'était bien le chemin de leur Jésus, le chemin du Calvaire, celui qui mène au « lieu du Crâne », le Désert. Et si nous avons dit : malheur à ceux qui avaient échappé au massacre, disons : trois fois malheur à ceux qui ont échappé à la caravane !

Ici il existait un précédent. Lorsque les Jeunes-Turcs avaient voulu débarrasser Constantinople des bandes de chiens, qui peuplaient les rues, ils les avaient rassemblés, mis sur des bateaux et portés dans une île déserte, où ils avaient dû mourir de faim. Les Jeunes-Turcs traitaient les Arméniens, comme ils avaient traité les chiens. Ils les déportaient soit dans le désert d'Anatolie, soit surtout dans le désert d'Arabie, entre Alep et l'Euphrate.

Le quart des caravanes seulement arrivait à destination, passant du climat froid au climat torride. Et tous les récits sont d'accord sur ce

point : impossible de se faire une idée de l'horreur de ces déserts.

Une première partie du désert Arabe est formée de marécages, où règne la malaria, au point que les indigènes l'ont abandonnée. Et les Arméniens auraient bien voulu rester dans ces marais mortellement malsains. Mais cette grâce leur était refusée ; ils devaient avancer encore ; et alors, voici le dernier soupir qu'une femme, voix suprême de sa race, pousse : « Pourquoi ne nous a-t-on pas tués du premier coup ? Le jour, nous n'avons pas d'eau pour boire, et nos enfants crient : mère, de l'eau ! La nuit, les Arabes du désert nous pillent, prennent ce que nous avons pu nous procurer, enlèvent nos jeunes filles et nous outragent ». Jusqu'à ce que dans le désert sec et brûlant, peu à peu, la plainte s'éteigne ; le silence se fasse ; et, penchant la tête, l'Arménie expire.

Plus un Arménien en Arménie ! 8 à 900.000, peut-être un million de morts et environ 300.000 réfugiés mourant de détresse et de misère en Égypte, surtout en Russie. *Consummatum est*. Tout est accompli.

En vérité, Mesdames et Messieurs, lorsque l'Arménien, que j'ai cité, comparait les Jeunes-Turcs à un Bonnot, il se rendait coupable d'une calomnie... vis-à-vis de Bonnot. « Si l'on savait tout ce que je sais, tout ce que j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles — a dit le Consul général d'Italie à Trébizonde — la chrétienté entière se demanderait si tous les canibales et toutes les bêtes féroces du monde

ne se sont pas réfugiés à Stamboul ». Faire mourir peu à peu par le fusil, par le sabre, par l'eau, par le feu, par la faim, par l'infamie, tout un peuple, c'est une abomination qui a beau être vraie, vraie, vraie, elle reste invraisemblable, impossible, même pour l'imagination du plus déséquilibré.

La pensée demeure stupide ! Et quand je reprends conscience de la réalité — en face des représentants de l'Arménie, qui m'écoutent — la première parole qui sort, balbutiée, de mes lèvres, c'est : Frères arméniens, pardon !

Aujourd'hui aucune nation neutre n'a rompu ses relations avec le gouvernement Jeune-Turc, et toutes ont échangé avec lui, le 1^{er} janvier, leurs vœux de bonne année. A Constantinople, à la table d'Enver-Pacha, l'esclave de l'État-major allemand, l'âme damnée de la germanisation de la Turquie, le général von der Goltz, a porté un toast, où il a promis au gouvernement Jeune-Turc, au nom de Dieu, la Victoire. Et, quelques jours plus tard, le Chancelier a fait déclarer à la tribune du *Reichstag* qu'il s'appropriait pleinement la thèse Jeune-Turque. Les massacres d'Arménie ?.... il s'agit d'une « évacuation... rendue nécessaire par les menées ennemies ». On s'est borné à fixer « *de nouveaux lieux de résidence* ». Oui : les cimetières, au désert. — Et nous nous demandons avec effroi comment on peut arriver « à désapprendre à ce point toute sensibilité » (VII, 1-4, et VIII, 1-3).

Mais, nous, qu'avons-nous fait, lorsque Abdul-

Hamid a ouvert la voie de sang où marchent les Jeunes-Turcs ? — Des horribles massacres du passé, et, par conséquent, des horribles massacres du présent, toutes les nations de l'Europe sont responsables, toutes. — Les responsabilités sont loin d'être égales, mais la part la plus petite est encore beaucoup trop grande ! Frères arméniens, pardon !

Et voici que le malheur nous ouvre les yeux. Nous commençons à comprendre, et à sentir ce qu'il en coûte pour ne pas avoir maintenu votre droit, pour avoir jeté un voile sur la face de la Justice, pour avoir répété la parole de Caïn — cet homme qui devient l'homme du jour — « Suis-je le gardien de mon frère, moi » ? Oui, tous les peuples sont gardiens de tous les peuples, leurs frères. Nous ne vous avons pas gardés, nous avons péché contre l'humanité et contre nous.

Mais notre souffrance même fait notre espérance ! — Si tous nous souffrons pour avoir méconnu le Droit et la Justice, c'est donc que le Droit n'est pas un vain mot, et que la Justice existe. Il y a une justice immanente, et des crimes qui ne peuvent pas ne pas être punis.

Ces jours-ci on a beaucoup parlé de crucifixion. Puis, les paroles ont été démenties. Laissons les paroles, et tenons-nous en aux faits. L'Allemagne a crucifié la Belgique ; l'Allemagne et la Bulgarie ont crucifié la Serbie et le Monténégro ; la Turquie a crucifié l'Arménie.

Oh ! sans doute, je distingue entre les Gouvernements et leurs peuples, réduits à l'erreur et au silence. Même je le sais : certains prin-

cipes sont si affreux que, parmi leurs défenseurs, il y en a qui valent mieux qu'eux ; comme certains principes sont si beaux que, parmi leurs défenseurs, il y en a qui valent moins qu'eux. Mais enfin, je ne parle pas d'individus : je parle des principes, du drapeau. Et personne ne peut le contester : notre drapeau, c'est celui de la Belgique, de la Serbie (dont je ne sépare pas le Monténégro) et de l'Arménie ; tandis que leur drapeau à eux, c'est le drapeau d'Enver-Pacha, le drapeau de Ferdinand II, le drapeau qui abrite les torpilles contre le *Lusitaniu*, le pétrole contre Louvain et Senlis, le peloton d'exécution contre miss Cavell, la Sainte. Elle aussi, ils l'ont crucifiée ; c'est bien vrai.

Et alors, ce qui m'éblouit, c'est la magnificence de notre gloire. Comment en serons-nous dignes ? Voilà la question. J'écoute le Cardinal Mercier qui prêche : « Ne dites pas, pauvre Belgique ; dites : Belgique glorieuse et grande, Belgique incomparable ! » Je lis le journal roumain qui écrit : « Personne ne peut désormais empêcher que les Serbes ne soient le plus grand peuple de l'Europe Orientale ! » Et entre la Belgique et la Serbie, tenant par la main ses deux sœurs ensanglantées, je vois l'Arménie, qui marche la couronne du martyr sur la tête.

O peuples crucifiés, c'est vous qui tenez le drapeau des Alliés, dans vos mains deux fois sacrées : par l'honneur et par la douleur. — La France vous suit tout près. C'est en France, que le Gouvernement belge réside ; c'est dans le camp français que le roi de Serbie est venu

refaire ses forces pour les luttes nouvelles ; c'est à Bordeaux que le roi et la reine de Monténégro se sont réfugiés. Ce sont les vaisseaux français qui, à l'abri de leurs canons et de leurs trois couleurs, ont sauvé les 4.000 Arméniens du Mont Moussa, malgré les Turcs et la tempête. Et encore, c'est la femme d'un Consul français qui, s'étant chargée de protéger 300 pros-crits, a mis ses quatre enfants en bas âge (un à la mamelle) dans une litière, en tête de la caravane, tandis qu'elle-même fermait la marche à cheval ; et, pendant 15 jours et 15 nuits d'angoisse, à toutes les menaces des Turcs qui voulaient la séparer de ses Arméniens, elle n'a cessé de répondre : ou personne, ou tous ! Tous ont été sauvés ! (IX, 1, 2).

Belgique, Serbie et Monténégro, Arménie ! vous êtes notre plus grande gloire et notre plus grand réconfort ! — puisque vous êtes avec nous, à nous ; puisque nous sommes avec vous, à vous ! C'est le drapeau, tenu par vos mains immortelles dans la mort même, que tous les Alliés ont juré de défendre avec l'héroïsme dont vous donnez le plus magnifique exemple que l'humanité ait jamais contemplé ! — Et puisqu'il est question de crucifixion, eh bien, oui : nous en acceptons l'augure : *Per crucem ad lucem*, Par la croix au triomphe ! *Hoc signo vinces !* (X).

J'AI DIT.

ÉTUDES ET DOCUMENTS

I

L'Orient, enjeu et cause de la guerre

1. *Le plan. Première étape : l'Autriche. —*
2. *Dernière étape : la Turquie. — 3. Étape*
- intermédiaire : la Serbie. — 4. Le symbole :*
- le Hambourg-Golfe persique.*

1. **Le plan : première étape, l'Autriche. —**

Pour comprendre les événements d'Arménie, la conduite de la Turquie, l'attitude de l'Allemagne, et la politique imposée aux autres puissances de l'Europe, il faut d'abord comprendre exactement le *plan* de l'Allemagne, tel que l'Empereur l'a proclamé le 4 octobre 1900. « La Prusse, a-t-il dit, notre patrie allemande... deviendra *aussi extraordinaire que l'Empire romain universel*, afin qu'un jour, dans l'avenir, on puisse dire, comme autrefois *Civis romanus sum* : « Je suis citoyen allemand ».

La première étape, dans la réalisation de ce plan, est la constitution d'une énorme confédération ger-

manique comprenant l'*Autriche-Hongrie* et de multiples *annexions*.

Pour les annexions, on peut s'en rapporter au célèbre volume de Tannenberg, *La plus Grande Allemagne* (*Gross Deutschland*, 1911) et surtout au prodigieux *Mémoire secret* adressé au Chancelier par les six grandes associations industrielles et agricoles d'Allemagne, publié par *le Temps* du 12 août 1915; et à l'autre Mémoire, à peu près identique, signé par des professeurs d'Universités et certaines personnalités de la haute administration et des affaires.

Pour la mainmise par l'Allemagne sur l'Autriche, elle vient d'être expliquée et réclamée par l'expasteur Naumann dans son volume « Europe Centrale » (*Mittel Europa*, 1915). — Comme nous aurons à citer plusieurs fois ce Naumann, il faut bien déterminer la place qu'il occupe en Allemagne; elle est énorme. Le rédacteur en chef du *Journal de Genève*, M. Bonnard, si bien informé, dit : « Naumann fut jadis libéral quoique démocrate... Il a mis ses idées politiques au rancart, comme il fit précédemment pour ses idées religieuses, et ne pense plus que par Bismark... » (*La Semaine Littéraire de Genève*, 1^{er} janv. 1916). Et M. Paul Seippel, un autre des publicistes les plus distingués — très modéré — de la Suisse, dans un article intitulé : « *Le Péril de Demain* » : « Ancien pasteur, membre militant du parti socialiste chrétien, député au Reichstag, éditeur de la Revue *Die Hilfe*, qui s'était distingué jadis par ses tendances idéalistes et relativement libérales, M. Naumann est un des esprits les plus influents de l'Allemagne moderne ». Enfin, le pasteur Ragatz, chef du parti

des chrétiens-sociaux dans la Suisse allemande, écrit : « De lui sont sorties les théories qui ont donné naissance à ces formules frappantes, qui ont cours aujourd'hui, savoir, par exemple, que... l'adoration du Dieu d'amour, qui s'est révélé en Christ, *doit être complétée* par celle du Dieu caché de la violence » (*Gewalt*)... Naumann, justement à cause de ce mélange de christianisme et de *Deutschtum*, est devenu le type d'une forme déterminée et toute actuelle de ce *Deutschtum* » (L. Ragatz, *La Défense de notre Indépendance Intellectuelle* dans la *Semaine Littéraire de Genève*, 22 janvier 1916. Voir sur Naumann notre étude : *l'Allemagne religieuse*, p. 31 et 55).

Voici comment M. Seippel juge, sur le point qui nous occupe, sa pensée : « Son livre formule, avec un rare talent et une clarté profonde, une idée qui visiblement *devient de plus en plus l'idée directrice de toute la politique de l'Empire.* » Quelle est cette idée ? « le programme des ambitions allemandes, lesquelles embrassent l'immense bande de territoire *s'étendant d'un seul tenant de la Belgique à la Mésopotamie* » : vasselage de la Turquie, vasselage des Balkans, vasselage et absorption de l'Autriche ; « une confédération de l'Europe centrale, analogue à l'ancienne confédération germanique, mais autrement puissante. Chacun des États participants pourrait conserver son Gouvernement et les institutions politiques particulières ; mais il y aurait entre eux tout d'abord une union douanière, puis une organisation assurant, non seulement la cohésion militaire, mais encore l'unité de direction dans la politique extérieure... La dynastie des Habsbourg ne conserverait qu'un pouvoir d'apparat,

à peine plus effectif que celui que font semblant d'exercer, aujourd'hui, les souverains allemands médiatisés. En fait, la Prusse gouvernerait toute l'Europe Centrale. Et pour parler net — ce que ne fait pas toujours M. Naumann — l'Autriche-Hongrie subirait un demi-vasselage » (Le Pêril de demain, dans le *Journal de Genève*, 27 décembre 1915).

Voir aussi l'étude M. Max Hoscheller sur « l'union de l'Europe centrale » dans *la Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1916. — Il cite, p. 436, un passage de la publication « la plus grande Allemagne », rédigée par les deux fameux pangermanistes Rohrbach et Jäckh. Dans ce passage il est question du « pont » qui doit relier l'Orient à l'Allemagne, et ce pont a « quatre arches ». La première c'est la Duplice (1871) ; la seconde c'est la possession d'Heligoland (1890) ; la troisième, c'est la convention de Bagdad (1893) ; et la quatrième, c'est la quadruple convention : Allemagne, Autriche, Turquie et Bulgarie, 1915.

2. **La dernière étape : La Turquie.** — Le 8 novembre 1898, l'Empereur prononça son fameux discours de Damas : « Puisse Sa Majesté le Sultan, ainsi que les 300 millions de Mahométans qui vénérent en lui leur calife, être assurés que « l'Empereur allemand est leur ami pour toujours. » Ainsi s'est manifestée l'orientation de la politique allemande du côté de l'Orient » (P. Rohrbach, *Der deutsche Gedanke in der Welt*, 1912, p. 167). Comme nous aurons à parler du Dr P. Rohrbach, aussi souvent que de Naumann, disons tout de suite : le Dr Rohrbach est un des pangermanistes les plus savants, les

plus documentés sur les affaires extérieures. On peut le considérer comme le ministre des affaires étrangères, *in partibus*, du pangermanisme. En ce moment, avec le député Erzberger, il est à la tête de la vaste entreprise d'informations, qui fournit de brochures toute la propagande pangermaniste. Son volume *Der deutsche Gedanke in der Welt*, a été un des manuels classiques les plus influents du pangermanisme. Publié en 1912, il a été tiré peut-être à 100.000 exemplaires. Je possède un exemplaire du 75^e mille.

Quant à cette politique elle-même, Naumann, précisément dans les notes de son voyage à Constantinople, à la suite de l'Empereur, l'expose, avec sa brutalité et sa clarté habituelles. « Aujourd'hui (*heute*) nous ne pouvons nous servir d'aucun pays appartenant à la Turquie ; car nous ne sommes *pas encore* (*noch nicht*) assez forts pour coloniser et défendre un territoire que nous aurions gagné. Le moment où nous pourrions faire de *grands coups de main* (*grosse Griffe*) dans l'histoire du monde n'est *pas encore* (*noch nicht*) venu. Mais partout (*aberall*), et en particulier sur la moitié orientale de la mer Méditerranée, nous devons nous préparer pour ce moment... Il faut que cela se fasse selon un plan déterminé... La Turquie est pour nous un lieu propice aux établissements... Sur tous les bords de la Méditerranée il y a des Allemands.... Bonne chance, frères, soyez actifs et remuez-vous!... Vous êtes nos pionniers. L'image de Bismark qui pend dans vos chambres, vous rappellera votre devoir national. Vous avez aussi besoin de l'image du Crucifié.... Il faut agir, comme l'Empereur l'a dit à Bethléem, d'une manière désintéressée (*Selbstlos*),

c'est-à-dire avec ce plein sentiment que cela ne rapportera pas *tout de suite (sofort)*... Il faut préparer en Turquie une sorte de dictature amicale (*freundschaftliche Diktatur*) dans laquelle on dit de temps en temps : oiseau, mange ou crève... Il y a déjà des officiers allemands, des canons Krupp... Il faudrait la technique de l'administration allemande... quelques *Landräthe* (préfets)... Là-bas s'ouvre un champ indéfini pour un absolutisme patriarcal.. ; c'est le pays d'un absolutisme réel, paternel, de grand style. Oh ! si notre Empereur voulait, parmi ses cadeaux, mettre ce cadeau ! Que l'on s'imagine un chemin de fer dirigé par l'Allemagne (*ein deutsch geleitetes Bahnsystem*) de Constantinople à travers l'Asie-Mineure, jusqu'à l'Égypte et la Mer Rouge. Ce serait le réveil de ces pays déchus. Si un pareil système de voies ferrées était créé par nous, alors, dans notre propre intérêt (*im eigenen Interesse*), nous ne devrions plus regarder avec indifférence le massacre des Arméniens, comme nous le devons maintenant. Maintenant nous sommes trop faibles pour protéger les Arméniens, sans les livrer aux Anglais. Nous devons d'abord mettre le pays sous notre dépendance économique (*Wirtschaftlich von uns abhängig machen*) afin de pouvoir plus tard (*später*) exercer un contrôle politique (*politisch kontrollieren*) » (*Asia*, 1889, Verlag der *Hilfe*).

En 1911, ce plan est exposé tout au long, dans toutes ses parties, avec ses trois étapes dans le fameux volume de O. Richard Tannenbergh, *La plus grande Allemagne*, l'Œuvre du xx^e siècle : « Les Anglais ont fait beaucoup de choses, mais le peuple allemand est encore plus grand, et a besoin d'un champ de

travail bien plus grand... Les Turcs ne sont pas du tout possesseurs des pays turcs de nom : Asie Mineure, Syrie, Mésopotamie, Kurdistan, Arménie et Palestine. Les pays situés entre l'Euphrate et le Tigre n'attendent que le moment d'être en main d'un peuple énergique, fortuné et entreprenant, pour fleurir de nouveau » (o. c., p. 285-286). Et l'auteur constatant la disproportion entre ce que les Allemands peuvent et ce qu'ils possèdent, déclare : « un Allemand ne peut *qu'être saisi de rage*, que les choses soient ce qu'elles sont » (*Ibid.*, p. 273-272, voir la préface de M. Milloud en tête de la traduction).

En 1911, également, paraissent des articles de P. Rohrbach, réunis en brochure, où il est dit : « Nous voici arrivés au point où les rapports avec la Turquie et la situation en Turquie deviennent décisifs pour la politique allemande, et son nouveau principe fondamental, la préoccupation de l'Angleterre. Pour l'Allemagne, il n'y a au fond qu'un moyen de prévenir une guerre d'attaque de l'Angleterre, c'est la fortification de la Turquie. L'Angleterre ne peut être attaquée d'Europe et blessée gravement, qu'en un point : c'est l'Egypte... mais la Turquie ne peut penser à l'Egypte, que si elle dispose d'un système développé de voies ferrées en Asie Mineure et en Syrie... Le simple principe de la propre conservation pour l'Allemagne doit la pousser à s'efforcer de fortifier la Turquie... A notre point de vue, tout le programme de la régénération de la Turquie — programme dont les chemins de fer sont un élément essentiel, — est avant tout un moyen de garantir la paix avec honneur » (Dr P. Rohrbach, *Die Bagdad bahn*, p. 18, 19, 27).

En 1914, est fondée la « Société Allemande armé-

nienne ». Parmi les fondateurs figurent les pangermanistes les plus autorisés et les plus violents : Naumann, Rohrbach, Basserman, Eucken (Iéna), Oecken (Heidelberg), Thomas Mann (Munich), Rein (Iéna) ; les théologiens : Dryander, le prédicateur de la cour, Seeberg, Baumgarten (Kiel)... On n'est pas peu étonné de voir, en tête de cette phalange, Lepsius. — La Société a pour secrétaire un pasteur, et pour organe la revue *Mesrop*. La Société avait un but unique : resserrer de toutes manières tous les rapports entre l'Allemagne et l'Arménie. Elle s'adressa néanmoins aux savants et aux philanthropes de toutes les nations. Dans un de ces appels, daté d'août 1914, on lit : « Nous sommes loin de tous desseins nationaux. C'est seulement l'amour qui nous force, l'amour pour le peuple arménien, un peuple de talents (*sic*), qui n'est pas assez connu dans les cercles de notre patrie, et à qui nous voulons procurer le respect et la reconnaissance qu'il mérite ».

Le premier et unique numéro de la revue, juillet-août 1914, paru quelques jours avant la guerre, contient deux études, l'une de P. Rohrbach, l'autre de Lepsius. P. Rohrbach écrit : « Notre but légitime et *nécessaire* est d'étendre et de fortifier... aussi par des conquêtes morales (*durch moralische Eroberungen*) l'influence allemande en Turquie » et pas « seulement par des chemins de fer et des missions militaires ». — « Nous sommes décidés de procéder par des moyens pacifiques, et dans l'entente amicale avec les Turcs, et avec les autres nations dans l'empire turc » (*Mesrop*, p. 11). — Lepsius se montre très agressif contre la fille d'Albion et contre la Russie : « L'opposition entre la Russie et l'Angleterre finissait toujours par un affaiblissement de la

Turquie ». Tandis que « l'Allemagne ne vise aucune acquisition territoriale, mais seulement une expansion économique » (*Ibid.*, p. 22, 23).

Ce n'était pas encore assez. Une autre société, « Le Comité allemand de l'Asie Mineure », s'occupait de la « propagation de la Kultur allemande dans l'ouest islamique ». Il faisait donner et publiait des conférences, dont la première a pour titre « la Turquie, notre alliée dans la guerre mondiale ». Il offrait aux conférenciers des clichés pour projection, et se livrait à la propagande par tous les moyens les plus pratiques : objets « pour la vue », institut, archives scientifiques, renseignements. Douze brochures (au moins) ont vu le jour, parlant « des pays et des peuples de la Turquie ». La 10^e, du professeur Karl Roth de Munich, a pour titre : « Arménie et Allemagne », 1913. Si, jusqu'en 1886, l'Allemagne pouvait protester de son « désintéressement », aujourd'hui « l'Allemagne est en première place dans l'Asie Mineure » (Roth, p. 4). « La question arménienne va cesser d'être une question russe. Aujourd'hui elle doit être et rester une question allemande, si l'Allemagne ne veut pas permettre que l'on menace de nouveau la grande sphère d'intérêts le long de la ligne de Bagdad, et son expansion économique » (*Ibid.*, p. 29). « L'Allemagne peut être le conducteur et le conseiller désintéressé (*uneigennützige*). Précisément en Arménie, qui a toujours vu (*von jeher*) dans l'Allemagne son appui, fleurit un riche champ pour notre intérêt le plus particulier (*zu unserem eigensten Nutzen*) et pour celui du peuple turc et du peuple arménien. Les événements militaires en Arménie sont pour nous de la plus haute importance. Ici il faut que la Russie vide la place. C'est pour nous-mêmes

que nous travaillons (*für uns selbst sorgen*) par tout notre effort, par toute notre aide pour que le succès reste fidèle au drapeau turc. Et l'une des principales tâches de notre diplomatie doit être, au règlement final, de frapper la Russie en Arménie » (*Ibid.*, p. 30).

Et l'on comprend que le récit fait (avec réserve) par M. Alb. Bonnard, le rédacteur du *Journal de Genève*, pourrait bien être authentique : « Un grand seigneur russe, influent à la cour du Tsar, est à Genève. Le prince de Hohenlohe s'est mis en rapport avec lui... On s'entendrait sur la Pologne... Guillaume II renoncerait à toute conquête sur la France. Il rendrait la Belgique, à une seule condition, que la France et la Russie séparent leur sort de celui de l'Angleterre et laissent à l'Allemagne et à l'Autriche la main libre dans les Balkans, la Turquie d'Asie, la Perse et l'Égypte » (*Semaine littéraire de Genève*, 1^{er} janv. 1916).

3. Etape intermédiaire : la Serbie. — Or il suffit de regarder une carte pour le comprendre : entre l'Autriche et la Turquie, il y a les Balkans, en particulier la Serbie.

Dans les Balkans, en effet, la Roumanie, la Bulgarie, la Grèce, l'Albanie, avaient des souverains d'origine ou de sympathie allemande. L'obstacle, la barrière, c'était la Serbie. L'Austro-Allemagne voyait et comprenait très bien. Aussi la défaite inattendue de la Turquie lui causa-t-elle une profonde émotion, et à ce moment commença, en réalité, la crise qui allait amener la guerre.

Tandis que le pangermaniste Daniels, dans les *Preussische Jahrbücher* (de 1913, p. 130), invecti-

vait la trop grande mollesse de l'Autriche en ces termes : « La meilleure route vers Salonique ne passe pas à Mitrovitza ; elle serait ouverte par l'occupation de la Macédoine et l'invasion de la Serbie... » (cité par le *Temps*, 15 octobre 1915), l'Autriche, faisant précisément ce que Daniels lui reprochait de ne pas faire, commençait la série de crimes qui, par le crime initial, la trahison et l'attaque brusquée conseillées aux Bulgares, devait aboutir à l'ultimatum. Le 9 août 1913, et puis en août 1914, l'Autriche essaya de déclarer la guerre à la Serbie. Car il fallait anéantir le traité de Bucarest. L'Empereur Guillaume multipliait ses entrevues avec l'archiduc, au château de Miramar, près de Trieste ; puis, à Konopicht, en juin 1914, et cette fois-ci avec l'amiral von Tirpitz. Est-ce que vraiment le pacte de Konopicht a été conclu ? Le mystère sera-t-il jamais éclairci ? (voir le *Temps* du 3 février 1916). Quoi qu'il en soit, avec une fatalité logique, arriva l'ultimatum du 1^{er} août 1914 (voir mon étude *l'Empire et la Kultur*, p. 46).

Un dernier texte, le plus récent et pas le moins décisif. Dans son article sur *La vraie cause de la guerre européenne* (voir *Revue Bleue*, 11-18 mars 1916) M. Wesnitch, le ministre de Serbie à Paris, expose son sujet avec une documentation et une généralisation également remarquables. Il dit : « Dans leur poussée vers l'Orient, les Allemands ont suivi trois directions. La première à travers la Pologne méridionale et la Petite Russie vers la mer Noire ; la seconde à travers les Carpathes et la Roumanie ; la troisième enfin à travers le Danube et la Saxe vers Salonique... Aucune colonie allemande (il y en a en Galicie, en Bukovine, en Transylvanie, en Smyrnie,

en Slavonie) n'a pu s'introduire en Serbie jusqu'à nos jours... Pour rompre plus facilement la digue serbe sur la route Morava-Vardar, et pour se frayer le plus vite possible le chemin vers le canal de Suez, ils se sont mis à l'œuvre depuis 1878, à coloniser la Bosnie septentrionale. Ils ont donc serré la Serbie par leurs colonies de deux côtés, du Nord et de l'Ouest. Mais ils n'ont pu percer *le mur serbe*... La grande guerre européenne a été décidée à Berlin probablement le jour même de la signature du traité de Bucarest, au moment où le germanisme a senti qu'une *forte et inexpugnable barricade* allait être construite contre sa fameuse poussée vers l'Orient, contre son fameux *Drang nach Osten*, par la création d'une forte Serbie... Voilà comment et pourquoi la Serbie a représenté jusqu'à nos jours, *le rempart* qui a défendu les libertés des peuples balkaniques ; voilà en même temps la raison pour laquelle les Allemands l'ont haïe, et pourquoi ils l'ont attaquée avec la furie teutonique. Voilà aussi la raison péremptoire pour les gouvernements alliés, de faire renaître une Serbie renforcée de tous les éléments Jongo-Slaves, assez forte pour s'opposer à la descente germanique dans la Méditerranée ».

4. **Le symbole : Le Hambourg-Golfe persique.** — Ce plan, — réalisé dans la proportion de 87 o/o, soit tout près de 9/10^e (Voir les très intéressants articles de M. André Chéradame, *Le Plan pangermanique*, dans *la Victoire*, à partir du 5 janvier 1916), si l'on ne tient pas compte des pertes : usage des mers, et territoires hors d'Europe, trois fois plus étendus que les gains réalisés en Europe, — s'est incarné, à la manière de la Kultur, dans un

symbole ultra-matériel, dans un chemin *de fer*, le Hambourg-Golfe persique, par Berlin, Vienne, Belgrade, Sofia, Constantinople, Bagdad...

Au lendemain du traité de Francfort, de 1871, (notons bien la date), un ingénieur allemand conçut le projet d'un chemin de fer à travers l'Asie-Mineure. En 1873, la ligne avait déjà 100 kilomètres de rails, conduisant du Bosphore, station Haïdar-Pacha, à İsmidt. En 1873, la légation de Prusse à Constantinople devint l'ambassade d'Allemagne. En 1888, la *Deutsche Orient Bank* (et, à côté de la *Deutsche Orient Bank* qui exploitait, il y avait la *Deutsche Orient Gesellschaft* qui étudiait) s'empara de la ligne créée et la continua. Par des Firmans successifs, elle obtint la concession de la ligne jusqu'à *Angora* (1892), jusqu'à *Konia* (1896).

Pour le moment, il y a une interruption aux environs d'Adana. Il s'agit de traverser le Taurus par 70 tunnels. Il faudra beaucoup de temps pour achever ces énormes travaux. La voie reprend de Tarse à Adana. Nouvelle interruption pour traverser l'Amanus. On ne sait si, ici, les travaux sont terminés. A partir d'Alep, la voie devient étroite. Après Bagdad, un embranchement sur la ligne de Médine, direction de La Mecque, passe par Jérusalem, Hébron, et arrive à Beerseba. Peut-être a-t-on prolongé la ligne jusqu'à une oasis dans la presqu'île du Sinaï, jusqu'à la frontière, à 80 kilomètres de Suez.

Pendant ce temps, la *Deutsche Bank*, soutenue par les efforts personnels les plus vigoureux de l'Empereur, a obtenu, en 1902, la concession de 1.700 kilomètres, Konia-Bagdad, la suite, en 1913, Bagdad-Bassora, et enfin, en 1914, Bassora-Koweit, station terminus sur le Golfe Persique.

Sans doute, à partir d'Alep, où s'embranche la ligne pour le Golfe Persique, la voie est seulement en construction, ou en simple projet. A l'est d'Alep, le rail a franchi l'Euphrate et s'avance sur le grand plateau, où aucun obstacle ne l'arrête. En même temps, partant de Bagdad et allant vers Mossoul, un tronçon de 130 kilomètres est achevé. Et le succès turc à Ctésiphon est une récompense de ces travaux fébriles (voir deux articles de M. Jacques Morland dans *l'Opinion* du 11 décembre 1915 : « A Travers la Syrie », et 25 décembre 1915. « Le Rôle Stratégique des Chemins de fer de l'Asie-Mineure » avec carte).

Quelques documents vont achever de nous renseigner sur le plan allemand et sur la ligne Hambourg-Golfe persique. Le « train des Balkans », le plus beau train de luxe qui existe en Europe, est parti de Berlin pour Constantinople. Aux journalistes apportés par ce train, Enver-Pacha a dit (*Dépêche de Vienne* du 26 janvier 1916) : « Le train des Balkans est le symbole du grand succès des alliés. La route mondiale de l'avenir, entre Hambourg et le Bosphore, conduira ainsi jusqu'à Bagdad et au golfe persique ». — « Le chemin de fer de Bagdad, qui traverse en diagonale toute l'Anatolie, est une voie paradoxale, artificielle, plus politique qu'économique, destinée à relier les parties les plus lointaines de l'empire avec la capitale, à servir d'épine dorsale à ce grand corps invertébré ». (M. René Pinou : « La réorganisation de la Turquie d'Asie » dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1913, p. 893, 900). — « Le canal de Suez est tourné ; c'est l'Inde à la portée de la main, et quelle proie ! Elle vaut bien l'ex-jardin d'Eden. De lui sortiraient les sous-marins qui détrui-

raient les transports des Indes et de l'Australie » (Et. Combe, *Gazette de Lausanne*, 29 nov. 1915). — « Parmi les revendications de l'Allemagne, a dit M. Delbruck, il y en a une qui prime toutes les autres, et qui sera soutenue par l'Empire au futur Congrès de la paix, c'est la création des Indes germaniques. » M. Max Hoscheller cite cette phrase et ajoute : « Les Indes germaniques rêvées sont toutes trouvées : ce sont l'Asie-Mineure et la Mésopotamie... On conçoit, dès lors, que Constantinople, chaînon qui unit le continent de l'Europe à celui de l'Asie, sans lequel *tout le plan germanique se serait écroulé*, soit devenu l'objectif suprême des visées allemandes depuis un certain nombre d'années, comme il est actuellement *un des principaux, sinon le principal enjeu de la guerre* », article du *Journal de Genève*, 11 fév. 1916). — Et enfin les intéressantes études de M. André Chéradame aboutissent à cette conclusion : « Or c'est là une vérité capitale, dont je voudrais convaincre mes lecteurs. Le plan pangermaniste universel est entièrement, et uniquement, basé sur la réalisation du Hambourg-Golfe persique, qui en constitue l'armature essentielle. La ligne assurerait à l'Allemagne le monopole exclusif de l'action économique sur près de 3 millions de kilomètres carrés de terres européennes et asiatiques (Autriche-Hongrie, Balkans, Turquie), comportant en outre la mainmise sur de nombreux points stratégiques de toute première importance (côtes de l'Adriatique, de la mer Egée, Dardanelles) » (*La Victoire*, XXV et XX, 23 et 9 février 1916).

II

Les Turcs

1. *Le Gouvernement et le Peuple.* — 2. *Absence du sens de l'organisation.* — 3. *La persécution, un mode d'administration.* — 4. *La tolérance religieuse.* — 5. *Que dit le Coran ?* — 6. *Le droit commun, les Capitulations, les Réformes.* — 7. *Affinités ethniques : Turcs et Bulgares.* — 8. *Affinités morales : Turcs et Pangermanistes.*

1. **Le Gouvernement et le Peuple.** — Ici comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs, il faut distinguer.

M. E. Pittard, Conservateur du Musée anthropologique de Genève, dans sa série d'études sur les *Races Belligérantes*, écrit : « Tous les pays balkaniques conservent encore des contingents importants de populations ottomanes. Ce sont presque partout des ruraux paisibles, généreux, honnêtes, hospitaliers, à qui je garde personnellement un souvenir reconnaissant. Parmi les peuples plus ou moins incroyants de l'Europe, dont les civilisations tentent si violemment les appétits, les Islamiques — je parle de ceux que j'ai vus — m'ont toujours paru d'un désintéressement supérieur » (*Journal de Genève*, 22 nov. 1913). — M. René Pinon a écrit : « Dans les steppes d'Anatolie vit, en groupes compacts, le

paysan de race turque, paisible et honnête cultivateur, qui constitue la vraie force militaire de l'Empire, la suprême réserve de son avenir. (*Revue des Deux-Mondes*, 1913. o. c., v. p. 888). — M. C. Wagnière, directeur du *Journal de Genève*, dans son allocution à l'Assemblée populaire du 2 novembre 1915, à Genève, s'est exprimé ainsi : « Le Turc a un affreux Gouvernement, mais le peuple, surtout le paysan turc, possède de grandes qualités, que reconnaissent les voyageurs et tous les Européens qui ont vécu en Turquie ». (*Quelques Documents sur le Sort des Arméniens en 1915*, publié par le Comité de l'Œuvre de Secours aux Arméniens, 1915, Genève, p. 11). — « Le Turc est résistant, sobre, brave dans les combats ; mais il manque de l'énergie suffisante pour jouer un rôle dans la société. Il se contente d'admirer chez les autres la force morale qui lui manque ». (C. Ibanez de Ibero, « Une enquête en Turquie », dans *l'Echo de Paris*, 18 fév. 1916). — « Les Turcs, dirigeants souvent insuffisants, haïssables, sont parfois des dirigés parfaits... Ils fournissent les plus honnêtes, les plus dociles des paysans, les plus solides soldats... Ils ont été créés et mis au monde pour labourer la terre à blé, aidés de leurs buffles placides, et pour exécuter exactement et courageusement les ordres précis, en mettant leur bonheur à toucher régulièrement une solde modeste, et à voir se multiplier les galons sur leurs manches et les décorations sur leurs poitrines... Pour défendre un ambassadeur, son bébé, son chien, sa canne et son chapeau, les *Kavass* (gardes du corps) dégaineraient contre un pacha ». (Une enquête intitulée *En deça du Taurus signée* "", dans *la Victoire*, 13 fév. 1916).

2. **Absence du sens de l'organisation.** — M. Paul Haury : « Les Turcs en manquent totalement ; et voilà pourquoi l'histoire, leur propre histoire, les condamne. Ils n'ont pas su créer un Etat régulier, ayant des finances, une armée, une administration. Par incurie d'Orientaux et par fatalisme musulman, ils ont laissé la monarchie absolue des premiers sultans, chefs de guerre, devenir une féodalité de bandits... Les recettes provenaient toutes de cette exploitation : des réquisitions des fonctionnaires, des exigences des fermiers, d'impôts, des pillages des soldats. Voilà le régime auquel étaient assujettis les habitants des pays occupés par les Turcs : chrétiens, ils étaient tolérés moyennant une taxe ; mais ils demeuraient des *raïas*, vils troupeaux auxquels la dignité d'officier ou de fonctionnaire était à jamais inaccessible » (Paul Haury, *Exposé simple et clair de la Question d'Orient*), 1913, p. 8, 9). — Le *raïa*, est le sujet non musulman de l'Empire Ottoman, Grec, Arménien-grégorien, Latin-catholique, Juif. *Raïa* est devenu un terme de mépris.

3. **La Persécution. Un mode d'administration.** — Marcel Léart, — dont nous citerons souvent l'étude, est un pseudonyme ; il cache un personnage qui a longtemps vécu en Turquie, et qui par sa situation a possédé les renseignements les plus précis, — écrit : « L'islamisme prescrit des conquêtes comme un devoir religieux. Cette guerre comporte le droit de butin. Il y a toute une législation à ce sujet... En vertu de la loi du moindre effort, le Turc préfère le métier de guerrier à toutes autres occupations. Il doit à cette préférence ses

qualités militaires, mais aussi sa déchéance économique... Lorsque l'ère des conquêtes a été close, il s'est fait fonctionnaire... Le chrétien a fini par devenir, par un âpre labeur, le seul élément producteur dans ce vaste Empire... Il fallait alors recourir aux massacres en masse, pour ralentir l'activité de l'élément chrétien, pour l'obliger même à quitter le pays, abandonnant ses biens aux Musulmans. La question des terres dans l'Arménie turque provient de là. Les massacres en Turquie se présentent donc, non comme des catastrophes accidentelles, mais plutôt comme des phénomènes économiques ne pouvant qu'être bien vus de tout Gouvernement turc... En ce qui concerne les chrétiens, la mauvaise administration a toujours revêtu le caractère de la persécution et de l'extermination » (M. Léart, *La Question Arménienne à la lumière des Documents* 1913, p. 17, 15).

Et ici une réflexion se présente involontairement à l'esprit. Quelle ressemblance entre le Gouvernement allemand et le Gouvernement turc, tous les deux si militaristes ! Et quelle différence entre le Gouvernement allemand et le Gouvernement turc, l'un tellement, l'autre si peu organisateur ! Seulement qu'est-ce qui a le plus attiré le Gouvernement allemand vers le Gouvernement turc ? La ressemblance, selon l'axiome : qui se ressemble s'assemble, ou la différence, selon l'axiome : les Contraires s'attirent ? La ressemblance militariste offrait à l'Allemagne une force sur laquelle elle pouvait s'appuyer ; la différence organisatrice offrait à l'Allemagne une faiblesse, dont elle pouvait profiter. Quel champ d'exploitation ! C'est ce que tous les pangermanistes ont vu et dit.

Mais une autre réflexion suit la première. Dans cette Turquie à exploiter, les Arméniens étaient-ils des aides ou des concurrents ? Les Arméniens étaient, économiquement et politiquement, des obstacles. Les Turcs travaillent à supprimer ces obstacles. Et l'on comprend que le livre anglais *Armenian Atrocities* pose cette question : à qui profitent ces massacres ? Question terrible ! « A qui cela profite-t-il ? Pas à l'Arménien, pas au Turc. Les Arméniens, s'ils avaient été épargnés, étaient destinés à occuper une place très désirable au soleil, à leur propre profit et au bénéfice de leurs voisins turcs » (Arnold J. Toynbee, *Armenian atrocities*, *The Murder of a nation, with a speech delivered by Lord Bryce, in the House of Lords*, p. 116). — *La Revue des Deux-Mondes*, du 1^{er} février 1915, p. 533, dit : « L'Allemagne a intérêt à la disparition des Arméniens, en tant que constituant un groupement national et politique assez fort pour aspirer au moins à une autonomie administrative. » — Et M. A. Gibbons : « Les Allemands et les Allemands seuls, sont appelés à bénéficier de l'extermination du peuple arménien. — Les Arméniens sont le facteur essentiel et la sûre garantie de l'indépendance économique et politique des Turcs en Asie Mineure. Par là même, ils sont la pierre d'achoppement aux visées dominatrices de l'Allemagne. Elevés en grande partie dans les écoles françaises et américaines, ils parlent français et anglais. En relations commerciales avec l'Europe occidentale et avec l'Amérique, et principalement avec l'Angleterre, ils font naturellement échec aux commis-voyageurs allemands. De même, parce qu'à l'intérieur de l'Asie Mineure, ils forment seuls l'élément agricole au point de pouvoir résister victo-

ricusement à la pénétration des colons européens, ils se trouvent encore, à leur insu, barrer la route à la germanisation projetée de toute l'Anatolie » (Gibbons, p. 41).

Si des Anglais, et même des Américains parlent ainsi, on ne sera pas étonné que des Arméniens, et surtout des Arméniens révolutionnaires, expriment des pensées analogues. Un membre influent de l'Association révolutionnaire arménienne Dachanakzoutioum, réfugié à Athènes, a fait au correspondant du journal *La Dépêche*, 17 mars 1916, une communication détaillée dans laquelle il s'explique ainsi : « L'Allemagne visait la conquête pacifique des marchés ottomans. Mais en Asie Mineure, ils rencontraient dans les Arméniens de terribles adversaires. Depuis plus de vingt ans, les trois quarts de l'exportation et de l'importation turques étaient concentrés dans les mains d'importantes maisons arméniennes, qui trafiquaient exclusivement avec l'Angleterre, la France et la Turquie, exécutant non seulement toutes sortes de commandes du gouvernement ottoman, mais aussi lui accordant souvent des secours financiers assez importants ». Les Allemands recherchèrent le concours de ces maisons arméniennes, qui ne le refusèrent pas. Mais les résultats ne furent pas ce que les Allemands voulaient. Dès 1894, ceux-ci prirent une attitude hostile. Abdul-Hamid fit des appels à la police allemande. La police allemande répondit à ces appels, des listes noires furent dressées, etc., etc.

Et tout ramène à la même conclusion : les Arméniens pouvaient être pour les Allemands de précieux auxiliaires, mais s'ils n'acceptaient pas docilement cet emploi, ils pouvaient être de dangereux adversaires.

4. **La Tolérance religieuse.** — Pour défendre la Turquie contre les accusations de Gladstone, qui donna, dans un discours prononcé lors des massacres hamidiens de 1894-1896, à Abdul-Hamid, le surnom, qui lui est resté, de *grand assassin*, (le nom de *Sultan rouge* a été donné à la même époque à Abdul-Hamid, par M. Albert Vandal, dans une conférence, à Paris), un journal allemand écrivait : « C'est une contre-vérité palpable... Jamais une persécution proprement dite [et c'est ainsi que l'on ouvre la porte à l'équivoque, car la persécution *proprement dite* écartée, à tort ou à raison, ne restet-il pas la persécution tout court ?] des chrétiens n'eut lieu dans l'Empire turc. La Turquie pratique la plus *large tolérance religieuse*. »

M. Lepsius reproduit ces lignes du journal allemand et ajoute : « Nous renonçons à décrire l'ordre de choses créé dans l'Empire turc depuis des siècles par « *la plus large tolérance religieuse* », ordre de choses en harmonie avec la loi des Mahométans ; et nous laissons à tous ceux qui connaissent l'histoire des religions et des missions en Orient, et la situation religieuse en Turquie, le soin de mettre d'accord leurs connaissances et leurs expériences avec les affirmations tranchantes de l'article cité plus haut » (*L'Arménie et l'Europe*, 1896, p. 33). Et encore : « Que sont les massacres Arméniens ? Sans doute, à l'origine, un événement purement politique, plus exactement une mesure administrative. » — Et c'est ce qui s'est passé pour les massacres actuels, pour lesquels le fanatisme religieux n'a pas du tout été une cause déterminante. — « Mais les faits prouvent qu'avec le caractère du peuple mahométan, qui, même dans ses passions politiques, ne se laisse

influencer que par des motifs religieux, cette mesure administrative devait prendre, et a pris, la forme d'une persécution des chrétiens sur une échelle colossale » (*Ibidem*, p. 34).

Les discussions sur ce sujet capital proviennent de ce que l'on juge les choses d'Orient d'après les idées et les mots d'Occident. On dit : est-ce que les Turcs n'ont pas laissé aux communautés religieuses, dont ils ont fait la conquête, une certaine organisation autonome ? — Oui. — Donc les Turcs sont tolérants. — Non. Voici ce qu'explique très bien Rolin-Jacquemyns dans ses études sur l'Arménie : « Les Turcs vainqueurs ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'au lieu d'exterminer les vaincus, il valait mieux les laisser vivre, comme des troupeaux productifs ! (le mot *raïa* signifie littéralement : *troupeau*). Ignorants ou dédaigneux de ce que faisaient entre eux ces chiens d'infidèles, grecs, arméniens, ou juifs, les Osmanlis se contentèrent de se nourrir de leur moelle, prélevant sur eux le tribut ou impôt de capitation, nommé Karatch, volant pour le sérail ou les harems la fleur de leur jeunesse, et ne se faisant pas scrupule de confisquer les biens de ceux qui leur paraissaient devenir trop riches » (Rolin-Jacquemyns, « le Droit international dans ses rapports avec les événements contemporains », dans la *Revue de droit international et de législation comparée*, Bruxelles, 1887, p. 299).

Telle est la tolérance en vertu de laquelle les communautés religieuses — dans lesquelles se réfugiaient forcément toute la vie des nations soumises — ont obtenu pour leurs églises, pour leurs écoles, pour leurs institutions charitables, une sorte de personnalité civile et même politique. Le terme

de ce phénomène, de ce développement, a été, peut-on dire, la *Constitution nationale arménienne* en 150 articles, de 1862. — Et cette Constitution n'a pas été sans valeur. Elle aurait pu, elle pourrait presque encore servir de base à la Constitution rêvée par les Arméniens. Elle a donné à l'Arménie un organe — imparfait, mais enfin un organe — qui lui a permis de faire entendre ses plaintes aux maîtres de l'intérieur, et à l'opinion publique du dehors. Mais cette *Constitution nationale* a-t-elle évité le moindre massacre ? Non. Et pourquoi ? Le voici : « Tout y est, dans cette Constitution, sauf un article dont un Arménien puisse se prévaloir pour empêcher que le Kurde lui prenne ses moutons, que le bey viole sa fille, et vole sa terre, que le percepteur des taxes lui réclame deux ou trois fois le même impôt ; tout, sauf encore une disposition qui serve de frein efficace à l'arbitraire du gouvernement turc ou de stimulant à son incurie. En d'autres termes, on n'aperçoit nulle part de *garantie* sérieuse, soit des droits collectifs de la nation, soit des droits individuels de ses membres ». (*ibid.*, p. 301).

5. **Le Coran et la tolérance.** — Varandian appelle le Koran « le livre par excellence des contradictions », un « étrange mélange de dualisme et de duplicité ». Et, se référant à l'autorité des principaux historiens et philologues européens qui ont pratiqué à fond l'islam, il propose l'explication que voici : « Tant que la domination de Mahomet n'était pas encore consolidée, le Prophète affectait certains égards pour les peuples chrétiens, leur promettant qu'il ne les persécuterait pas, et leur adressait la proclamation

que voici : « O Infidèles, si vous n'adorez pas ce que j'adore, gardez pour vous votre religion, et moi je garderai pour moi la mienne ». — Mais dès qu'il eut affermi sa situation, et renforcé son pouvoir, il changea totalement de ton et de tactique. Et c'est alors qu'il dicta les deux fameux chapitres du Coran intitulés « Épée » et « Guerre », dans lesquels il ordonne impitoyablement de couper la tête, d'assassiner, de réduire en esclavage chaque fois et partout où les fidèles rencontreront des infidèles », (Varandian, *Foi et Vie*, 16 déc. 1915, p. 251).

On s'explique dès lors que certains Turcs, dans certaines situations et conditions, suivent la première loi du prophète et se montrent tolérants, tandis que d'autres Turcs, dans d'autres conditions et d'autres circonstances, suivent la seconde loi du prophète et se montrent fanatiques. M. Herbert Adams Gibbons après avoir écrit : « Les Turcs ne sont pas, comme les Arabes, un peuple fanatique de nature », écrit : « Dans leur pitoyable ignorance, dans leur frénésie de luxure sanguinaire, les Turcs attaquent et détruisent ceux-là même dont la vie est indispensable à leur vie nationale » (*Les derniers massacres d'Arménie*, 1914-1916, p. 32, 34). — Et voici ce qu'écrit un Arménien : « Le sort des rafas a été horrible... Quelle plaisanterie que la légende du Turc généreux, tolérant, bon, loyal ! Oui ! Le Turc a laissé l'Arménien ou le Grec garder sa langue et sa religion. Mais pourquoi ? ce n'est guère par une largeur de vue philosophique, mais pour que le chrétien demeure à l'écart de la caste dominante, qu'il la serve, qu'il travaille pour elle, afin qu'eux, les maîtres, puissent mener à leur aise leur vie de guerriers parasites et de fonctionnaires oppresseurs. Et à quel prix encore

cette tolérance calculée ? L'usage des armes était interdit aux raïas chrétiens, qui devaient porter un vêtement spécial, une livrée de servitude ; leurs églises devaient être petites, humbles ; il était interdit de sonner les cloches ; le bon Turc s'amusait parfois à promener dans la rue le calice attaché au cou d'un chien. A la première explosion de fureur fanatique, le massacre et le pillage étaient inévitablement accompagnés des plus lâches outrages aux édifices sacrés, et la tolérance turque se manifestait par les scènes les plus orgiaques et les plus scatologiques, se déroulant au sein des malheureuses églises... C'est à partir de la moitié du xix^e siècle, que sous la pression de l'Europe le sort des raïas s'est amélioré... » (Archag Tchobanian, *Le peuple arménien*, 1913, p. 14, 15 et *L'Arménie sous le joug turc*, 1915, p. 30).

Pour nos mentalités, ces mentalités sont difficiles à comprendre ; et malgré tout, nous nous demandons comment le meilleur Turc — que tant de voyageurs nous disent être très bon — peut devenir atrocement sanguinaire. Voici un fait qui va un peu nous aider à comprendre cette transformation. Le récit m'a été fait par un Arménien, qui était à Erzeroum pendant les massacres d'Abdul-Hamid, et qui y échappa grâce à une série de circonstances inutiles à énumérer. Il y avait à ce moment à Erzeroum un Turc particulièrement pieux ; il avait fait trois fois le pèlerinage à La Mecque ; c'était une « bonne pâte de Musulman », aussi bon que pieux. Il donnait à tous, ne distinguant pas entre Turc et Arménien. Arrive l'ordre des massacres. Il s'indigne. L'Infidèle, lui a appris son Coran, est un dépôt sacré : l'Infidèle doit travailler pour le Turc,

mais le Turc doit le protéger. Alors des réunions se tiennent entre Musulmans. On leur explique que les Arméniens ont résolu de conquérir leur indépendance. Ce sont donc des êtres hors la loi. Les portes du paradis s'ouvriront pour ceux qui les détruiront : elles seront fermées à ceux qui ne les détruiront pas. Or notre Turc pieux et bon avait un ami Arménien, un vieil ami. Leurs deux familles vivaient dans la plus grande intimité, les hommes se voyaient entre eux, et les femmes entre elles. L'Arménien vient se réfugier chez son ami Turc, qui le reçoit à bras ouverts : « Vous ne pouviez pas me faire un plus grand plaisir, vous ne pouviez pas me rendre un plus grand service ». — « Et lequel ? » — « C'est que je vais vous massacrer, et les portes du paradis ne me seront pas fermées ». Et il le poignarde, sans hypocrisie, sans dissimulation, par piété.

6. Le droit commun, les Capitulations, les Réformes. — Nous allons, ce me semble, pénétrer au fond des questions en discussion, et comprendre la question centrale, celle des Réformes.

Pour une raison théorique : les différences essentielles entre le musulman et le chrétien, et pour une raison pratique : l'absence d'administration, il se trouve que chez nous (dans les pays civilisés) le droit commun, c'est l'ordre ; en Turquie, c'est l'anarchie. — Chez nous, le droit commun, c'est la paix ; en Turquie, c'est le pillage. — Chez nous, le droit commun, c'est le progrès ; en Turquie, c'est le recul.

1. De cette situation sont nées les *Capitulations*, que l'on peut définir (non pas en langage juridique, mais en langage vulgaire) des exceptions au droit commun, des garanties concédées par la S. Porte

aux chrétiens, des « clauses de compensation » (voir F. Macler « les Arméniens en Turquie », dans la *Revue du Monde musulman*, septembre 1913, p. 115-173; et M. Léart, *o. c.*, p. 17). La première Capitulation d'un intérêt général fut accordée par Soliman II (alors au faite de sa gloire) à François I^{er} (alors dans l'humiliation de sa défaite de Pavie), en 1525, octroyée et pas arrachée. — Les dérogations au droit commun concernaient les impôts, et l'inviolabilité du domicile. (Voir Louis Renault, article de *La grande Encyclopédie* et Un ancien diplomate, *le Régime des Capitulations*, 1898, pp. 55, 67. 1).

Et alors que s'est-il passé? Les Turcs eux-mêmes, trouvant leur droit commun insupportable, n'ont eu qu'un désir : devenir *protégés*. « C'était le signal d'une dépopulation dangereuse, d'une quasi-émigration à l'intérieur. » Et il a fallu retenir de force les Turcs, les river à leur nationalité. Tel a été le but du règlement du 23 septembre 1863, de la loi du 7 septembre 1867 et enfin de la loi de naturalisation (contre la dénaturalisation) des sujets de la Porte. (N. Th. Papasian, « La nationalité ottomane », dans la *Revue de droit international et de législation comparée* 1911, p. 287-289). — Rien de pareil ne s'est jamais vu dans aucun pays du monde.

2. Et l'on comprend maintenant pourquoi et comment les Arméniens n'ont cessé de demander des Réformes (ce que l'on pourrait presque appeler des *Capitulations*), c'est-à-dire des garanties contre le prétendu droit commun ; et comment la S. Porte, à toutes les demandes de réformes s'est efforcée d'opposer des promesses de modification et d'extension du droit commun, c'est-à-dire encore et toujours le droit commun.

Lorsque vers 1877, l'Europe, pressant la Turquie, fut sur le point d'obtenir quelques Réformes pour les Bulgares, Midhat Pacha et Abdul-Hamid offrirent. . . une constitution pour tout l'empire (Haury, *o. c.*, p. 30).

Plus tard, de nouveau pressée par les Puissances, la S. Porte a répondu par une nouvelle loi sur les vilayets, déclarant que le régime constitutionnel garantit l'égalité de tous les citoyens. et rend superflues les réformes particulières. Résultat : « la nouvelle loi supprime le seul et unique avantage que l'ancienne loi des vilayets concédait aux chrétiens » (M. Léart, *o. c.*, p. 14).

3. Et voilà comment les plus constitutionnels des Turcs ont été tout de suite les plus persécuteurs. Les Jeunes-Turcs ont aboli les *Capitulations* partout — au Liban aussi — et ont organisé les *massacres* partout — au Liban aussi. — Plus de réformes !

La dernière conclusion, qui s'impose, jette un grand jour sur l'effort de Réformes qui a duré 35 ans. — Pourquoi les Capitulations ont-elles répondu à leur objet ? Parce qu'elles étaient un abandon d'une partie de la souveraineté absolue de la Porte. Les Capitulations ont été appliquées par les Puissances. Et pourquoi les Réformes n'ont-elles jamais abouti ? Parce que la Porte n'a cédé aucune partie de sa souveraineté, et n'a jamais permis que les Réformes fussent appliquées par les Puissances. Il fallait des Inspecteurs indépendants. C'est seulement au bout de 35 ans qu'on est arrivé à ces Inspections. Mais le lendemain, tout a disparu, inspections, Réformes et Capitulations.

7. Affinités ethniques : Turcs et Bulgares.

— « Les Bulgares ne sont pas des Slaves ; ils n'ont de slave qu'un certain vernis religieux et linguistique ; et ce vernis n'a pas modifié la race dans ses caractères essentiels : la cruauté, la fourberie, et, soyons justes, la bravoure. L'alliance du Bulgare et de l'Osmanli est l'alliance de deux peuples turcs ». (Henri Cordier, *Revue Bleue*, 27 nov. et 4 déc. 1915). — Le professeur E. Pittard, dans ses études sur *Les Races Belligérantes* écrit : « Pour beaucoup d'auteurs, les Bulgares constituent un rameau important du vaste tronc turc .. Les Bulgares d'Asparuch (679) agrégèrent à leur masse politique les Slaves qui habitaient en Thrace et en Macédoine, et dès lors le noyau de la future nation bulgare, constitué avec ces éléments hétérogènes — slavoturcs — prenait corps définitivement » (*Journal de Genève*, 3 janvier 1916).

8. Affinités morales : Turcs et Pangermanistes.

— Le dernier document que nous voulions produire, n'est certainement pas le moins remarquable, ni le moins suggestif : c'est la comparaison faite par le Dr Rohrbach, entre le caractère allemand et le caractère turc. « Cela paraît singulier, et cependant c'est un fait : *entre le caractère allemand et le caractère turc il y a, sinon une parenté continue, du moins certains traits d'une pareille parenté* ». Et le Dr Rohrbach rappelle la parole connue, et souvent citée, de de Moltke : « Le Turc est le seul gentleman de l'Orient ». — Mais l'Islamisme ne crée-t-il pas comme une séparation infranchissable entre les Turcs et les chrétiens ? Pas du tout Le Dr Rohrbach s'efforce de démontrer que les Turcs, auxquels nous

avons affaire, sont des « *Indo-Germains* » ; donc, des Germains en quelque mesure ; que l'islamisme est très moral. Voici ses termes : « Sans doute, l'islamisme constitue une difficulté à l'appropriation intime de la Kultur européenne ; mais, pratiquement, la difficulté n'est pas aussi grande qu'on serait tenté de le croire ».

Soulignons en passant l'expression : *indo-germain*. Le pangermanisme met du germanisme partout. Or voici ce qu'à ma question a répondu un des spécialistes les plus autorisés, et pas français, de la science ethnographique : « Le terme *indo-germain* me paraît scientifiquement, anthropologiquement, dépourvu de toute signification. Ce terme géographico-linguistique me paraît tellement amorphe, incohérent, que je ne vois pas ce qu'on peut en faire ».

Quant à la religion musulmane : « Pour le Turc moderne et plus civilisé, l'islamisme se réduit à un rationalisme pratique, qui emprunte à la doctrine religieuse seulement un certain état d'âme (*Stimmung*) et une morale simple, sobre, mais très solide et utile pour la vie pratique (dazu eine einfache und nüchterne, aber ganz solide und für das praktische Leben brauchbare Moral) ».

Et puis : « Le Turc a de plus des instincts militaires et l'esprit soldatesque. Cela assure un certain « moral » du caractère ». Et puis : « Ajoutons qu'en tant que race, il n'a pas de fanatisme religieux ».

Nous nous gardons de discuter ces assertions et passons à leur conclusion : « Les Turcs, — que l'on pense sur eux ce que l'on voudra — sont, sans aucun doute, la force matérielle et morale dans tout l'Orient ». « Ici, il y a pour nous une place, où la

pensée allemande, pas seulement dans le sens de la suprématie politique, ou de la colonisation matérielle, mais à titre de Kultur mondiale, peut être introduite comme facteur d'un grand avenir ».

Toutefois, le Dr Rohrbach est opposé à la colonisation proprement dite, par exemple à la colonisation de la Mésopotamie par des paysans allemands. Ce qu'il réclame, est une politique de Kultur Germano-Turque ; en particulier un système d'écoles allemandes en Turquie (P. Rohrbach, *Der deutsche Gedanke in der Welt*, p. 220-226).

Finalement, il raconte qu'en 1911 eut lieu, en Allemagne, un voyage d'études par un groupe d'intellectuels turcs, et il rapporte ce propos d'un de ces Turcs : « Si aujourd'hui toute la civilisation européenne était détruite par quelque catastrophe, et si seulement la Kultur spéciale allemande (*die deutsche Eigenart*) subsistait, la force allemande suffirait pour créer d'elle-même toute la Kultur du reste de l'Europe (*Ibidem*, p. 220-226). — De Moltke, avec son compliment, a largement reçu la monnaie de sa pièce. — Enregistrons.

III

Les Arméniens

1. *Géographie politique : La grande Arménie turque.* —
2. *La petite Arménie, ou Cilicie.* —
3. *Géographie physique.* —
4. *Statistique.* —
5. *Commerce et industrie.* —
6. *Instruction publique.* —
7. *Mœurs et caractère.* —
8. *Saint Grégoire l'Illuminateur et le Christianisme.* —
9. *L'Eglise arménienne ou grégorienne.* —
10. *Un Catholicos.*

1. **Géographie politique : La grande Arménie turque.** — Il n'est pas facile de se rendre compte de ce que signifie exactement cette expression : l'Arménie turque. On a beau consulter des Atlas, la plupart ne donnent pas l'idée nette que l'on cherche. Et l'histoire montre que cette idée nette n'existe peut-être pas. Les limites de l'Arménie ont varié et varient encore, selon la définition que l'on donne à cette expression.

Pour nous borner au strict nécessaire, disons que les six vilayets actuels, Sivas, Erzeroum, Van, Bitlis, Diarbékir et Mamuret-ul-Aziz, datent de la guerre russo-turque (1877-1878). La population compacte de l'Elyet (ce mot désignait les anciennes provinces, avant qu'elles fussent divisées en provinces plus petites, appelées aujourd'hui vilayets) d'Erzeroum

fut morcelée en quatre vilayets (Van, Erzeroum, Bitlis, Mamuret-ul-Aziz), auxquels on rattacha des districts peuplés exclusivement de Musulmans. Il s'agissait de mettre en minorité l'élément arménien. La partie des six vilayets, habitée par les Arméniens, est donc indiquée par une ligne concentrique à la limite des six vilayets, cette ligne laissant en dehors une petite pointe sud du vilayet de Van, presque tout le vilayet de Diarbékir, et à peu près la moitié ouest du vilayet de Sivas. Si bien que, selon les auteurs, l'Arménie turque comprend 4, 5 ou 6 vilayets actuels.

2. **La petite Arménie ou Cilicie.** — Le vilayet d'Adana et le nord du vilayet d'Alep, qui forment la Cilicie, (l'ancienne patrie de saint Paul, où il naquit à Tarse), constituent la *Petite Arménie*. — On trouvera sur la Cilicie, et sur les Zeitounotes beaucoup de détails intéressants dans l'étude de M. Fr. Macler, intitulée : *Autour de la Cilicie, Zeythoun. Notes d'ethnographie Arménienne*. Cette étude, dont nous venons de lire les épreuves, va paraître dans le *Journal Asiatique*, janv.-fév. 1916.

La dernière dynastie nationale en Arménie, celle des Pakradounis (ou Bagratides) avait régné de 887 à 1079 avec Ani pour capitale « Elle en avait fait un foyer magnifique de civilisation et d'art chrétien, une sœur asiatique de Byzance, — dont les ruines attestent encore le caractère personnel du génie esthétique de la race » (Tchobanian, conférences citées; et Kévork Aslan, « *L'Arménie et les Arméniens depuis les origines jusqu'à nos jours*. » Constantinople, 1914, p. 65). Refoulées par les Turcs

Seldjoukides, — pendant qu'Ani succombait (1064) et, avec elle, l'indépendance — des populations arméniennes se réfugièrent dans les gorges du Taurus, et de là en Cilicie. Une étroite alliance devait naturellement unir les Arméniens et leurs frères en religion, les Croisés; et l'appui donné aux Croisés, à Godefroy de Bouillon en particulier, par les Arméniens mérita à ceux-ci cet éloge du pape Grégoire XIII, dans sa bulle *Ecclesia romana* de 1384 : « Lorsque jadis les princes et les armées chrétiennes allaient au recouvrement de la Terre sainte, nulle nation et nul peuple, plus promptement et avec plus de zèle que les Arméniens, ne leur prêta son aide en hommes, en chevaux, en subsistance, en conseils; avec toutes leurs forces et avec la plus grande bravoure et fidélité, ils aidèrent les chrétiens en ces saintes guerres » (Tchobanian, *Le peuple arménien*, p. 12). — Puis, la famille royale des Roupéniens n'ayant plus de lignée mâle, la petite Arménie invita les princes de la famille française des Lusignan, — qui étaient à Chypre — à venir occuper le trône (1342). « Ce royaume de Cilicie constitue une des pages les plus intéressantes et les plus glorieuses de la race arménienne ». Et il fut en étroite relation avec la France. Les Musulmans, furieux de voir dans leur voisinage ce foyer de civilisation européenne, redoublèrent leurs attaques, et vers la fin du XIV^e siècle, les Mamelucks parvinrent à détruire le petit royaume (1365). Le dernier des rois d'Arménie, Léon VI, un Lusignan, repose à Saint-Denis, à côté des rois de France (1393). « Personne ne se doute qu'à deux reprises, pour le moins, et durant des siècles, la nation arménienne toute entière, armée pour la défense de la religion et de la patrie, a, sous

ses rois nationaux, les Bagratides d'abord, plus tard les Roupéniens, lutté avec la plus admirable énergie, dans des milliers de rencontres, contre les redoutables ennemis de la chrétienté, qui avaient nom : Perses, Mongols, Tartares, Sarrasins, Turcomans et Turcs ». (Gustave Schlumberger, « Les Arméniens du Moyen Age » dans le *Journal des Débats*, 10 mars 1916). — Et l'on comprend qu'après avoir admiré la Belgique, un publiciste arménien, faisant un retour sur sa patrie, se soit récemment écrié : « Mais pourquoi le silence vis-à-vis de cette autre martyre des âges, l'Arménie, qui, non pas pendant quelques semaines ou même quelques années, mais durant des siècles, a supporté l'attaque et le joug des hordes asiatiques, s'interposant entre l'invasion barbare et la belle civilisation gréco-latine » ? F. R. Scatcherd, « L'Arménie et la Belgique » dans *l'Asiatic Review* de Londres, cité par M. Tchobanian, *L'Arménie sous le joug turc*, p. 19).

3. Géographie physique. — Voici ce que disent deux géographes. Saint Martin : « Cette vaste étendue de pays est sillonnée en tous sens par un grand nombre de rivières et de torrents, couverte de facs très considérables, hérissée partout de hautes montagnes, qui rendent le terrain extrêmement difficile, et divisée en une quantité de vallées profondes, qui forment autant de petits cantons distincts ». Et Karl Ritter : « L'Arménie, considérée dans son ensemble, est une *île-montagne*. Tout le pays, en effet, est un massif de 1.500 mètres de hauteur moyenne ». — Le lac de Van est un lac d'eau saumâtre, deux fois plus grand que le lac de Genève. — Sur les plateaux, où la température descend jusqu'à

— 20°, il n'y a que des steppes, des déserts. Dans les vallées où la température monte très haut, croissent les platanes, les peupliers, les pêchers. On y cultive le riz et les melons (Roth, *o. c.*, p. 5).

Notons — ce qui est capital — que, par sa situation et sa conformation, le massif arménien commande le passage par où le commerce et les armées sont obligés de passer pour descendre des plateaux anatoliens vers la Syrie et les vallées du Tigre et de l'Euphrate. C'est une clef qui ouvre et ferme toutes ces routes mondiales. En réalité, l'Arménie allant de Mersine à l'Ararat, est une barre, une barrière, en Turquie, comme la Serbie dans les Balkans. Pour passer, il faut avoir, ou détruire, la Serbie, comme il faut avoir, ou détruire, l'Arménie.

4. **Statistique.** — « Il est difficile de connaître le nombre des Arméniens », a dit M. René Pinon ; très difficile, car la S. Porte n'est point statisticienne, et a cherché par tous les moyens à cacher la vérité. Elle voulait démontrer que les Arméniens étaient une minorité insignifiante.

En 1880, elle publia les chiffres que voici : Musulmans, 3.619.625 ; Arméniens, 726.750 ; et autres chrétiens, 283.000. Il est à peine besoin de dire que cette statistique ne reposait sur aucun recensement sérieux. Habitué à supprimer les personnes, le Gouvernement devait avoir peu de scrupule à supprimer des chiffres... C'est ce que lui firent observer les Puissances dans leur note du 7 septembre 1880 : « La proportion indiquée par la Note diffère tellement de celle que donnent d'autres renseignements, que *les Puissances* ne sauraient l'accepter comme exacte » (M. Léart, p. 36).

D'après la statistique publiée par le Patriarcat en 1882, le nombre des Arméniens en Turquie était de 2.660.000, dont 1.630.000 dans les six vilayets arméniens. — Mais, si le Gouvernement turc a diminué les chiffres, le Patriarcat arménien ne les a-t-il pas augmentés ? Marcel Léart est convaincu que même le chiffre du Patriarcat « est au-dessous de la vérité ». En effet, appliquant à la population arménienne les règles de dénombrement employées officiellement par la Porte pour la population musulmane, il affirme que « le nombre de la population arménienne, en 1884, dépassait trois millions ! » — Deux statistiques d'origine arménienne, communiquées au Congrès de Berlin, évaluent à 2.600.000 le nombre d'Arméniens dans la Turquie d'Asie (R. Jacquemyns, *Revue de droit international et de législation comparée*, Bruxelles, 1887, p. 291).

Selon Kévork Aslan (p. 119), il y aurait 1.800.000 Arméniens ; selon Rohrbach (*Mesrop*, p. 2) il y en aurait 2.000.000, et selon Roth (*o. c.*, p. 6), de 2 à 2 1/2 millions).

Par contre une nouvelle statistique, établie par le Patriarcat en 1912, pour les six vilayets, c'est à-dire après les massacres et les émigrations qui les suivirent (1894-1896), donne les chiffres suivants : Sur une population totale de 2.615.000 âmes, les Turcs forment un total de 666.000, les Kurdes sédentaires 242.000 et les Kurdes nomades 182.000 et les Arméniens 1.018.000.

Ainsi, rien que d'après cette dernière statistique du Patriarcat, en 1912, les Arméniens formaient dans les six vilayets les 38,9 0/0 de la population totale, tandis que les Turcs n'en formaient que les 25,4 0/0, les Kurdes sédentaires 9,2 0/0, les Kurdes

nomades 7,1 o/o, et toutes les autres religions réunies 19,4 o/o.

Au point de vue de la nationalité, les Arméniens forment donc dans les vilayets la majorité vis-à-vis des Turcs et des Kurdes respectivement.

5. Commerce et industrie. — Mais la quantité n'est pas tout ; il y a lieu d'examiner aussi la qualité. On possède la statistique commerciale et industrielle du vilayet de Sivas, qui peut être considéré comme le moins arménien des six vilayets arméniens. Voici les chiffres : pour le commerce importation : 141 négociants arméniens, 13 Turcs, 12 Grecs. Exportation : 127 négociants arméniens, 23 Turcs ; banquiers 32 Arméniens, 5 Turcs ; boutiquiers et artisans : 6.800 Arméniens, 2.550 Turcs, 450 de nationalités diverses. Voici les chiffres pour l'industrie : fabriques et minoteries : 130 arméniennes, 20 turques, 3 étrangère. ; ouvriers, employés, 14.000 Arméniens, 3.500 Turcs, 200 Grecs et autres.

Ces chiffres sont d'une éloquence telle qu'il n'y a rien à ajouter.

6. Instruction publique. — Le Gouvernement prélève sur tous ses sujets un impôt particulier pour les écoles, mais tout l'argent est consacré aux écoles turques. Les Arméniens, après avoir payé l'impôt, doivent payer intégralement leurs écoles, et lutter contre tous les obstacles possibles et imaginables. Et cependant, en 1901 et 1902, aux jours les plus sombres de la domination d'Abdul-Hamid, les écoles relevant du patriarcat étaient de 438 avec 36.839 élèves dans l'Arménie turque, de 90 avec 9.182 élèves dans la Cilicie, de 275 avec 35.225 élèves dans le

reste de la Turquie ; soit en tout 803 avec 81.226 élèves. — Mais à ces chiffres, il faut ajouter 250 écoles, avec 3.000 élèves, des communautés arméniennes catholiques ou protestantes ; et des écoles juives. Ce qui fait, *pour cette époque de terreur*, environ 1.200 écoles, avec 130.000 élèves.

Quand la tempête s'est calmée, les écoles se sont multipliées et finalement Marcel Lécart écrit que, si on fait un total complet, « on peut affirmer qu'actuellement il y a dans l'Arménie turque environ 785 établissements arméniens d'instruction, avec plus de 82.000 élèves ; tandis que les Turcs peuvent à peine y compter 150 écoles, avec environ 17.000 élèves. Les Kurdes n'ont pas une seule école » (Voir Marcel Lécart, p. 9-13 et tableaux annexés I, J, J bis, K, L, M, N, p. 59-69). — Dr Rohrbach. « Les écoles arméniennes sont plus nombreuses et meilleures que celles de toute autre nationalité dans la Turquie ; et ce qu'il faut surtout remarquer, c'est qu'elles sont entretenues *uniquement par les dons*, non seulement des riches arméniens, mais *de beaucoup de petites gens, et de pauvres communautés*. (Mesrop, p. 9). Et nous arrivons à la conclusion : les Arméniens sont un de ces peuples qui « donnent à un pays son cerveau » (*Armenian Atrocities*, p. 26).

7. **Mœurs et caractère.** — Voici d'abord un jugement français : « Les Arméniens appartiennent incontestablement au rameau indo-européen ou aryen de l'humanité ». Les Arméniens présentent, comme les Juifs, l'exemple remarquable d'un peuple qui, ayant perdu à plusieurs reprises son indépendance, et se trouvant dispersé sur une grande partie de l'Europe et de l'Asie, a su maintenir son

caractère national, grâce à la communauté de l'idiome et des croyances religieuses... Mais là s'arrêtent les ressemblances entre les deux races... Bon nombre d'Arméniens sont restés agriculteurs, tandis que le travail de la terre répugne aux Juifs ; l'esprit guerrier, complètement éteint chez les Juifs, se réveille encore par moment chez les Arméniens ; ces derniers montrent aussi, en général, plus de bonne foi et d'honnêteté dans leurs transactions commerciales, et sont plus portés vers l'instruction. Ils sont aussi plus tolérants, plus gais et plus expansifs. Les longues années d'exil n'ont pas étouffé chez eux le souffle de la poésie, le sentiment artistique et, dans leurs réunions, ils aiment à introduire la chanson, la musique et la danse... Ils occupent une place importante dans le personnel de la haute administration et surtout dans la diplomatie en Turquie, en Perse et même en Russie. (J. Deniker, *Grande Encyclopédie*, Art. Arménie).

Plus important est le jugement du grand voyageur anglais H. F. Lynch, qui a publié, en 1901, un ouvrage capital, l'ouvrage classique sur l'Arménie et l'Asie Mineure. *Armenia. Travels and Studies*. « Les Arméniens sont un peuple particulièrement bien adapté pour servir d'intermédiaire à la civilisation. Ils professent notre religion, sont familiers avec nos meilleurs idéals, et s'assimilent tout nouveau produit de la culture européenne avec une avidité et une profondeur, dont n'approche aucune autre des races habitant entre l'Inde et la Méditerranée. Ces capacités, ils les ont montrées dans les circonstances les plus défavorables, assujettis qu'ils étaient et chargés de pourvoir aux besoins de leurs maîtres musulmans. Ils savent bien qu'ils sont sûrs de s'éle-

ver avec chaque progrès de la vraie civilisation, comme ils sont sûrs de tomber à chaque recul. Pendant un millier d'années environ, ils ont été opprimés, et il serait vain de prétendre que leur caractère n'a pas souffert par suite des habitudes de soumission qu'ils ont dû contracter. Ils ont été des *rayas*, exploités par des races qui leur sont généralement inférieures par l'intelligence, et je n'ai pas besoin d'insister sur les résultats qui ont été amenés par cette situation. On doit plutôt s'étonner que leurs défauts ne soient pas plus prononcés. D'autre part, ils ont des vertus qu'on leur reconnaît rarement. Le fait qu'en Turquie on leur interdit tout port d'armes, a conduit fréquemment des observateurs superficiels à les accuser de lâcheté. On les jugerait différemment, s'ils pouvaient être mis, à ce propos, sur un rang d'égalité avec leurs ennemis les Kurdes. En tout cas, lorsqu'ils en ont eu la possibilité, ils n'ont pas manqué l'occasion de montrer des qualités martiales, soit dans le haut commandement, soit sous le rapport du courage individuel. Loris Melikoff, le général, qui commandait en chef l'armée victorieuse dans la campagne d'Asie, en 1877, était un Arménien du district de Lori. Dans cette même campagne, le plus brillant général de l'armée russe, était un Arménien, Tergukasoff, qui combina et exécuta la superbe attaque du fort Azizié, pendant le siège d'Erzeroum, et y laissa sa vie. Si l'on me demandait ce qui caractérise les Arméniens et les distingue des autres Orientaux, je serais disposé à souligner surtout une qualité connue dans le langage populaire sous le nom de *grit* (endurance). C'est la qualité à laquelle ils doivent leur salut comme peuple et, sous ce rapport, ils ne sont surpassés par aucune nation européenne.

Leurs capacités intellectuelles reposent sur un solide fondement de leur caractère, et, différents des Grecs, mais semblables aux Germains, leur nature est opposée aux méthodes superficielles. Ils s'absorbent dans leur travail, s'y plongent tout entiers profondément. Il n'y a pas de race, dans le plus proche Orient, plus prompt à apprendre que les Persans. Cependant, si vous avez la visite d'un Persan bien élevé, accompagné de son homme d'affaires arménien, prenez un livre sur les rayons de votre bibliothèque, si possible un volume avec des illustrations, et, tournant la conversation sur quelque sujet traité dans l'ouvrage, tendez-le, après avoir fait une citation appropriée. Le Persan regardera les images, qu'il louera. L'Arménien dévorera le livre, et, à tous les arrêts de la conversation, vous le verrez fixant sur lui son regard, les sourcils froncés. Ces tendances sont naturellement accompagnées de prévoyance, d'équilibre dans le jugement, et c'est ce qui a donné aux Arméniens la prééminence dans les affaires commerciales. L'Arménien n'est pas moins intelligent que le Grec ; mais il voit plus loin et, quoiqu'atteint des vices particuliers au trafiquant oriental, le marchand arménien est prompt à apprécier les avantages des procédés loyaux en affaires, qui lui sont suggérés par les conditions dans lesquelles il poursuit sa vocation. Un de mes amis, qui connaît extrêmement bien les Balkans, avec leur population hétérogène des villes, me disait — comme un fait intéressant — que, dans la statistique des banqueroutes, pour ce pays, la proportion des Arméniens était comparativement faible. Comme ces banqueroutes sont, en général, plus ou moins de nature frauduleuse, le fait indique peut-être moins la plus grande habileté des Arméniens, que

leur pouvoir de résister à une tentation immédiate n'est-ce pas de l'honnêteté ? et leur promptitude à reconnaître la valeur monétaire de la solidité commerciale. Mais, pour juger ce peuple à sa juste valeur, il ne faut pas l'étudier dans le Levant, avec sa large corruption, il faut l'étudier dans les provinces russes de l'Arménie. Et là, qu'y ai-je vu ? Dans tous les commerces, dans toutes les professions, soit dans les affaires, soit au Gouvernement, les Arméniens sont sans rivaux et occupent toute la place » (Lynch, *o. c.*, I, p. 465-467).

Le sujet est capital, et se trouve encore très discuté. On a parlé, et on parle encore de la cupidité, de la mauvaise foi des Arméniens. Cependant Lamartine, qui a beaucoup contribué à répandre ces opinions, a appelé les Arméniens les *Suisses de l'Orient*. Et il serait facile de citer beaucoup de jugements — très contraires — de voyageurs contemporains de Lamartine, et qui demandent qu'on distingue « entre l'Arménien de Constantinople et des Echelles du Levant, et l'Arménien de Tauris ou d'Erzeroum ». Lord Byron a dit tout, et admirablement, dans cette phrase : « Il serait peut être difficile de trouver dans les Annales d'une nation moins de crimes que dans celles de ce peuple, dont les vertus sont celles de la paix, et dont les vices ne sont que les résultats de l'oppression qu'il a subie » (Rolin-Jacquemyns, *o. c.*, 1887, p. 287-288). — Mais voici deux témoignages, dont l'autorité est toute particulière. Le premier est du Dr Rohrbach, dans le premier et unique numéro de la revue *Mesrop*, fondée quelques semaines avant la guerre par la *Société allemande-arménienne*. C'est donc un manifeste.

« Les Arméniens sont, sans aucun doute, l'élément

le plus actif, au point de vue spirituel, comme au point de vue matériel, parmi tous les peuples orientaux ; on peut dire que, par leurs dons nationaux, ils sont uniques. Dans l'Arménien, il y a une énergie, une tenacité, qui contredisent tout ce qu'on est habitué à considérer comme le tempérament oriental... A la tenacité sobre et énergique du paysan, s'allie dans le peuple une extraordinaire activité... De tous temps, les Arméniens se sont bien battus, et ont montré des qualités militaires supérieures à celles des autres Orientaux... Avant tout, ils se sont occupés de commerce et des différentes industries... On peut dire sans exagération que, non seulement dans l'Arménie proprement dite, mais bien plus loin, la vie économique de la Turquie repose en grande partie sur les Arméniens ; et que ce qui fait leur succès, ce n'est pas un manque particulier de scrupule, ou un appétit particulier de gain, mais leur activité native dans le travail » (Rohrbach, *Mesrop*, p. 7).

En général il n'y a « qu'un Arménien dans le Cabinet turc » ; mais « parmi les administrateurs supérieurs ou moyens, les Arméniens sont si nombreux, et sur eux repose une telle partie du travail, que sans eux la machine de l'Etat s'arrêterait... Les Turcs le savent si bien, que même à l'époque des plus horribles massacres organisés par le Gouvernement, les administrations étaient pleines d'Arméniens » (*Ibid.*, p. 10).

Le Dr Rohrbach invoque le témoignage du Dr V. Rosens (une des plus grandes autorités dans la matière), qui a écrit (*Tägliche Rundschau*, 1913, n° 511) : « On a en Allemagne peu de sympathie pour les Arméniens, on les connaît peu, et il règne à leur sujet de très fausses opinions. Cette absence

d'intérêt s'explique, en partie, par les fâcheuses expériences que quelques voyageurs et quelques commerçants allemands, à Constantinople et autres lieux du Levant, ont faites, avec certains marchands arméniens et fripons ; et, d'après eux, on a jugé tout le peuple. Mais celui qui, comme moi, a vécu quatre ans parmi les Arméniens, sait que c'est un peuple travailleur, sobre et zélé, qui s'occupe surtout d'agriculture, d'élevage de bestiaux, et de fabrication de tapis ; et certainement, ce peuple peut être considéré comme la race la plus solide et la plus capable de civilisation dans l'Asie Mineure. Grâce à leurs aptitudes et à leur intelligence, ces Arméniens, si peu aimés, occupent en Turquie les plus hautes charges » (*Ibid.*, p. 2-8).

Aussi autorisé que le Dr Rohrbach est le Dr K. Roth, qui, dans la brochure, éditée par l'autre société : *Comité allemand de l'Asie Mineure*, parle des mélanges qui ont constitué l'Arménien actuel : « On peut dire, avec Luschan, que l'Arménien est le descendant très peu modifié de l'ancien Chaldéen ». Il continue : « L'importance du peuple arménien est souvent méconnue. L'Arménie jouait déjà dans l'antiquité, et plus encore au moyen-âge, un rôle important... Erzeroum est encore le nœud de toutes les routes principales ; c'est la clef de toute l'Asie Mineure, et une place de la plus haute importance stratégique... Et comme homme et comme facteur de la civilisation en Orient, l'Arménien est beaucoup plus important qu'on n'est porté en général à croire. Les Arméniens sont, sans contestation, parmi tous les peuples qui habitent l'empire ottoman, le plus éveillé intellectuellement. Il est au-dessus du Turc et du Kurde. Son goût inné pour l'instruction se

montre en particulier dans le soin que le peuple a de ses écoles... En outre de la joie qu'il a à s'instruire, il possède tout particulièrement la faculté d'apprendre les langues. De plus, il est caractérisé par une tenacité incroyable dans tout ce qu'il entreprend... Mais il ne faut pas confondre le véritable Arménien avec sa caricature, — que nous, Occidentaux, nous rencontrons le plus souvent — avec ces Arméniens des villes du Levant, qui sont devenus de vrais Levantins, et ont tous les défauts de ceux-ci : individus sans scrupule, déracinés, dont on s'éloigne le plus possible. L'Arménien de Cilicie retombé dans la barbarie, nous offre aussi un type peu réjouissant. L'Arménien d'Orient n'a rien à faire avec ces deux types. C'est un brave homme, travailleur, sobre et entreprenant » (Roth, *Armenien und Deutschland*, p. 5, 22-25).

En citant ce jugement sur l'Arménien de Cilicie, la brochure de Genève pense que le Dr Roth parle des Arméniens de Zeitoun, et ajoute : « Retranchés dans leurs montagnes, ces Arméniens avaient jusqu'à ces dernières années fièrement maintenu une indépendance relative, conservant aussi la rudesse des mœurs du moyen-âge ; population encore primitive à certains égards, qui a cependant produit des personnalités intéressantes et remarquables ».

Et je lis dans la conférence de M. Tchobanian : « La longue et glorieuse épopée de Zeitoun est bien connue. Ce petit Monténégro arménien, niché sur les hauteurs du Taurus cilicien, sous la direction de ses quatre barons, s'est soulevé plus de trente fois, et a toujours opposé une résistance victorieuse aux nombreuses troupes turques qui sont venues l'assiéger. En 1867, le sultan décida d'envoyer une

armée de 150.000 hommes pour détruire le Zeitoun, qui n'a que 20.000 habitants. C'est la France — et les Arméniens se le rappellent toujours avec reconnaissance — qui est intervenue sous Napoléon III, et a fait arrêter l'expédition ». (*L'Arménie sous le joug turc*, p. 23). — En 1870, les Zeitouniotes formèrent un petit corps de volontaires, qui combattit dans les rangs de l'armée française.

Et enfin voici le document le plus récent et le plus décisif. Il se trouve dans le plaidoyer en faveur des Jeunes-Turcs, plaidoyer écrit par un Allemand, C. A. Bratter (*Die armenische Frage*, 1915), mais inspiré et dicté, comme nous le verrons plus loin, par les Jeunes-Turcs eux-mêmes. Ce pamphlet reproduit exactement tous les éloges adressés aux Arméniens. « Le peuple arménien est composé en grande partie d'éléments paisibles, laborieux, et très capables. Les marchands arméniens, dans les villes, sont décriés comme fourbes et usuriers. Mais les Arméniens dans les contrées du lac de Van, les sources de l'Euphrate et du Tigre, dans les vallées du Taurus, sont les agriculteurs les plus intelligents et les plus laborieux de la Turquie » (Bratter, p. 20, 21).

Et si l'on se demande comment avec toutes ces qualités ce pauvre peuple n'est pas arrivé — comme d'autres qui ne le valent pas — à assurer son droit à l'existence, peut-être faut-il ajouter à toutes les grandes raisons indépendantes de sa volonté, cette raison subsidiaire : il est moins admirable comme *citoyen* que comme *individu*. « Il n'a jamais pu se dégager de son organisation féodale pour s'affermir. De nos jours encore le sens des vertus civiques, de la discipline, fait, le plus souvent, défaut chez lui ; il se laisse entraîner aux passions, aux discordes,

à la désunion » (Kévork Aslan, *o. c.*, p. 6-21). Hélas ! ce n'est pas le seul point de ressemblance entre l'Arménie et la Pologne. — (Voir Fr. Macler, *L'effort arménien*, dans la *Revue hebdomadaire*, 22 mai 1915).

8. **La littérature arménienne.** — Et nous arrivons aux deux plus grands événements de l'histoire de l'Arménie. « L'événement national le plus important, a-t-on dit, fut la *création des lettres*, qui, jointe à l'institution d'une église nationale, devint la meilleure barrière contre la dissolution et la disparition ».

C'est après huit ans d'efforts, que Mesrop parvint en 404, à façonner les caractères arméniens, au nombre de 36. Et cette invention parut si merveilleuse qu'on l'attribua à une révélation divine. Mieux encore, les lettres seraient tombées du ciel.

La première œuvre littéraire fut la traduction de la Bible. Mesrop et le groupe de ses collaborateurs y travaillèrent 20 ans : elle fut achevée en 433. — De cette source coula une littérature caractéristique et tout à fait remarquable : « Une preuve du haut niveau auquel s'élèvent les dons intellectuels de l'Arménien, c'est sa littérature, qui est, parmi les littératures orientales, une des premières par l'âge et la valeur. Elle a été et elle est restée, quand l'Arménie a perdu son indépendance politique, à côté de l'église, le seul lien qui a préservé la nationalité arménienne ». (Roth, *o. c.*, p. 26). — Et ce phénomène se comprend, quand on se rend compte que cette littérature est surtout une littérature poétique, en vers et en prose, une littérature de trouvères, parmi lesquels se trouvent des moines savants et

de très simples femmes. Dans certains villages de simples paysannes composent des chansons, paroles et musique. C'est donc une littérature éminemment populaire. « Une particularité de l'art arménien, c'est qu'il est l'art d'un peuple de montagne. C'est pour ainsi dire un art de plein air... Et cela se sent dans la poésie comme dans la musique arménienne. La poésie se présente simple, fraîche, imprégnée du parfum des fleurs, colorée par l'azur des lacs, et chaude de toute l'ardeur d'un soleil généreux. Dans la musique, on entend souvent comme une mélodie de bergers se prolongeant à travers les profondes vallées, répétée par les multiples échos, et pure comme l'air des montagnes... Il est en Asie des poésies plus parfaites, comme la poésie persane, plus grandes, plus riches... par le souffle épique, par la profondeur de la pensée philosophique..., aucune ne surpasse la poésie arménienne dans la tendresse, la douceur, la finesse du sentiment, la sincérité de l'accent : c'est une poésie inspirée par le cœur ». Ainsi s'exprime un des meilleurs connaisseurs de cette littérature, M. Archag Tchobanian, un critique et poète arménien, qui a publié trois volumes de traductions : *Poèmes arméniens anciens et modernes*, 1902, *Chants populaires arméniens*, 1903, et *Les Trouvères arméniens*, 1906. (Archag Tchobanian, *Le peuple arménien, son passé, sa culture, son avenir*, 1913, p. 23, 24).

Il nous sera permis d'indiquer en quelques mots un fait particulier : « Dans la littérature arménienne, c'est l'influence de la littérature française qui règne avant tout » (*Ibid.*, p. 43). Le prince arménien Hayton (1223-1268) résida longtemps à Paris, à Poitiers, et exposa ses vues politiques dans un livre en

vieux français : *La Flor des estoires de la Terre d'Orient*. Le moine Jean Dardel, d'Etampes, devenu confesseur et ministre du dernier roi arménien de Cilicie, écrivit en français une *Chronique d'Arménie*. L'auteur allemand, Roth, dit que depuis le xiv^e siècle, et aujourd'hui encore, l'influence de la France et de la langue française sont dominantes en Arménie (Roth, p. 10). Il y eut la grande école littéraire Mekhitariste. Au xvii^e siècle on traduisit du Rollin, du Fénelon, du Bossuet, et au xix^e siècle, on traduisit du Lamartine, de l'Eugène Sue, du Victor Hugo, du Beaudelaire (*Ibid.*, p. 28).

9. **Saint Grégoire l'Illuminateur et le Christianisme.** — Le christianisme a été adopté comme religion de l'État quelque trente années avant son triomphe dans l'Occident (lors de la victoire de Constantin au pont Milvius, 312), et plus de cent ans avant l'édit de Théodose contre les pratiques du paganisme (Lynch, I, p. 293).

La légende fait remonter la christianisation de l'Arménie à Thaddée, l'un des douze apôtres, et même à une étrange correspondance échangée entre le roi d'Edesse et Jésus-Christ. L'histoire pense que le christianisme fut introduit dans le cours du ii^e siècle, et définitivement accepté vers la fin du troisième, sous le roi Tiridate par saint Grégoire. — A moins que, au lieu d'un apôtre, Grégoire, l'Arménie en ait eu deux, Grégoire et Albianos. Mais ce sont là discussions de science récente, auxquelles nous n'avons pas à nous mêler. (Voir F. Macler, *Rapport sur une mission scientifique en Arménie russe et en Arménie turque*, juillet-octobre 1909, p. 19-22).

Grégoire, né vers 257, était un Arsacide, un prince issu des rois Parthes. Son père, Anak, avait assassiné à la chasse Chosroes-le-Grand, roi d'Arménie, à l'instigation du roi de Perse, qui convoitait ce pays. Chosroes, en rendant le dernier soupir, ordonna que l'on mit à mort Anak et toute sa famille. Ce qui fut fait. Seul, Grégoire, âgé d'environ 12 ans, échappa au massacre, fut emmené à Césarée de Cappadoce, où il fut recueilli chez le frère de sa nourrice, et élevé dans les croyances évangéliques. Arrivé à l'âge d'homme, il épousa une chrétienne, fille d'un prince arménien. Mais les deux époux se séparèrent bientôt, après avoir eu deux enfants, pour vivre de la vie monacale, et Grégoire se rendit en Arménie, pour essayer de réparer le crime de son père, en prêchant le christianisme.

Le roi Tiridate II, qui était monté sur le trône en 252 ou 253, fit emprisonner Grégoire pendant 12, 13 ou 14 ans, et se montra de plus en plus cruel à son égard. Cependant, Grégoire fut rendu à la liberté pour soigner le roi malade, et celui-ci, enfin touché par la foi et l'héroïsme du martyr, se convertit. Il prit Grégoire pour Ministre, et le paganisme fut remplacé par le christianisme, non sans violences (Lynch, I, p. 294).

Grégoire se rendit à Césarée de Cappadoce, où l'ordination lui fut donnée, et roi et peuple reçurent alors des mains du Ministre, qui n'était plus un laïque, le bienfait du baptême (Lynch, I, p. 294-295).

C'était en 301 (d'après Mgr Ormanian; en 294, d'après le P. Michaelian), de telle sorte que le roi Tiridate a été « le premier roi, au monde », ayant embrassé le christianisme (Constantin ne l'embrassa que 12 ans plus tard); et que l'Arménie a été

le premier pays où le christianisme est devenu la religion de l'Etat, et surtout la religion nationale : d'autant plus nationale, que l'Eglise arménienne s'était constituée elle-même, sans l'intervention d'aucune autre Eglise.

Le roi aida Grégoire à bâtir la ville d'Etchmiadzine (c'est-à-dire descente du fils unique), le vaste assemblage d'églises et de cloîtres, décorés par de riches peintures, et que peuplent archevêques, évêques, archimandrites (ou docteurs), moines, clergé régulier, clergé séculier ; et depuis lors, avec des intervalles plus ou moins longs, dans le détail et l'exposé desquels on ne saurait entrer ici, Etchmiadzine est restée le siège du Catholicos, la métropole religieuse des Arméniens.

« Alors, comme maintenant, la clef de voûte de tout l'édifice ecclésiastique était la personne du Katholikos. Je ne crois pas que l'on puisse trouver dans les organisations chrétiennes quelque chose qui corresponde à cette haute charge. Parler de royauté, c'est pure fable et fantasmagorie ». « La charge fut héréditaire dans la famille de l'*Illuminateur* ; et cette famille reçut des domaines, qui s'étendaient sur 15 provinces, et comprenaient plusieurs résidences princières » (Lynch, I, p. 298). « Le trône des successeurs de Grégoire a bravé les tempêtes de seize siècles ; il est un monument imposant jusqu'à aujourd'hui » (Lynch, I, p. 300).

Lynch admet le voyage de Grégoire et Tiridate à la Cour de Constantin : à Sardes. « Ils y rencontrèrent l'Empereur et Eusèbe, et l'Empereur se prosterna aux pieds du Saint » (Lynch, I, p. 300). En 325, Grégoire envoya au célèbre Concile de Nicée, qu'Athanase inspirait de son génie et de sa foi, son

fils Aristakès, devenu son suffragant, depuis 318. En 331, il lui confia l'office même du patriarcat et, s'étant retiré dans une grotte du Mont Sebou (Haute Arménie), il y mourut peu après.

Le grand bienfait national de cette église nationale fut la création de la littérature nationale. La nationalité arménienne, commença — comme ont commencé presque toutes les nationalités modernes — par la traduction de la Bible en langue vulgaire. La Bible au peuple ! Ce fait capital est bien souligné par l'historien arménien : « Jusque-là la Bible et les rituels étaient lus en langue grecque ou syriaque, et l'on donnait une traduction dans l'église même... La traduction des livres saints créa pour ainsi dire la langue littéraire. L'œuvre de Mesrop donna un caractère distinctif à l'église nationale, qui, avec la langue transcrite, assura à la nation une existence particulière à travers les siècles » (Kévork Aslan, p. 36, 42).

Enfin, à l'occasion des décisions du Concile de Chalcédoine (réuni en 482), s'opéra la séparation entre l'église grecque et l'église arménienne (491). C'était à propos du mystère christologique, que la séparation avait lieu. L'église arménienne, ou grégorienne, (du nom de son fondateur), contrairement au Concile de Chalcédoine, n'admettait en Christ qu'une personne, une nature, une volonté, une énergie. Cette foi fut expliquée dans « *l'Exposé de la Foi arménienne* », rédigé par le patriarche Nersès, dit le Gracieux, en 1166. « Mais elle est exprimée d'une manière très impressive dans le Trisageon : O Dieu, Dieu Saint, Dieu puissant, éternellement Dieu, qui as été crucifié pour nous ». Les Arméniens pensent que Dieu est devenu homme,

au sens le plus littéral des mots. « Si les Grecs ont été de subtils disputeurs, les Arméniens ont été très opposés aux abstractions..., et ils vont à l'extrême dans leur effort pour concrétiser leur conception de Dieu, un Dieu-homme au sens le plus crû. » Tout cela n'a pas été sans influence sur la mentalité populaire (Lynch, I, p. 313. Voir aussi l'*Encyclopédie des Sciences Religieuses* de Lichtenberger, et la *Grande Encyclopédie*).

10. L'Eglise arménienne, ou grégorienne.

— Il y a trois degrés dans la hiérarchie de l'église arménienne. Le premier comprend les évêques ; le second comprend les moines et les prêtres paroissiaux ; le troisième comprend les diacres. Au-dessus de ces trois degrés s'élève l'autorité du Catholicos. Le célibat est obligatoire pour les évêques et les moines ; tandis que le mariage est *obligatoire* pour les prêtres de paroisse.

Il y a une profonde distinction entre les deux ordres du clergé, provenant d'une complète différence dans le genre de vie.

Quand il s'agit d'élire le Catholicos, chaque ville épiscopale envoie deux délégués, l'un religieux et l'autre laïque, à Etchmiadzine (Caucase), résidence du Catholicos, où l'assemblée formée par ces délégués procède à l'élection du Catholicos.

Quand il s'agit d'élire un prêtre, toutes les personnes de la localité, ville ou village, qui ont payé l'impôt national forment une commission. Une ancienne coutume veut que les professeurs, les écrivains et tous ceux qui rendent un service à la nation, entrent dans cette commission, même s'ils n'ont pas payé d'impôt, et cela comme un gage de reconnais-

sance de la nation envers eux. Cette commission choisit, parmi les gens mariés, réputés comme honnêtes et honorables — ayant une certaine éducation intellectuelle et théologique — les candidats, et dresse une liste triple : 6 noms, si on a besoin de 2 prêtres, 15, si on a besoin de 5 prêtres. Cette liste est affichée à la porte de l'église pendant 15 à 20 jours. Tout le monde, ayant payé ou non l'impôt national, a le droit de veto sur l'un ou plusieurs des candidats, s'ils ne sont pas dignes d'être élus prêtres. A l'expiration du délai, la commission élimine, parmi les candidats, ceux sur lesquels des veto justes ont été formulés, et prévient les autres qu'ils sont candidats à la prêtrise. Elle leur recommande de réfléchir avant d'accepter la candidature, et de consulter notamment leur femme (car la femme du prêtre a les mêmes charges que son mari ; elle doit visiter les familles, les aider, les consoler et rapporter à son mari, prêtre, les cas qui doivent être connus par lui). La commission élimine une dernière fois ceux qui n'acceptent pas la candidature, et ceux dont la femme refuse. Sur le restant, la commission fait un dernier choix, ou bien elle tire au sort, pour avoir le nombre exact de prêtres dont on a besoin. De ce jour jusqu'au jour du sacre, les candidats, qui n'ont pas assez d'instruction théologique, sont instruits.

Le sacre est fait par l'évêque ; même le jour du sacre, des veto sont acceptés, mais sérieusement examinés pour vérifier s'ils ne sont pas inspirés par la méchanceté. Si le veto est juste, le candidat peut être refusé, même au dernier moment. — Enfin l'évêque (et, dans les villes où il n'y a pas d'évêque, l'archiprêtre) entouré de tous les prêtres, met sa

main sur la tête du candidat ; et les prêtres mettent la main sur ses épaules, pour prouver qu'ils assument une certaine responsabilité des actes du prêtre qu'ils sacrent.

Le peuple qui a pris une telle part à la nomination du prêtre, a le droit de demander sa destitution, si celui-ci ne se montre pas à la hauteur de sa tâche. Et tout cela est une application, en théorie singulièrement remarquable, en pratique singulièrement dangereuse du principe évangélique, relatif au sacerdoce universel. « Dans les districts de la campagne, observe Lynch, le clergé ne pourra se relever de son déplorable abaissement, tant qu'un vif mouvement d'opinion ne se sera pas fait sentir » (I, p. 274, 275). En 1892, le Synode a publié un décret portant que, pour être admis moine, il faut avoir passé par un séminaire. C'est une semblable mesure qui devrait être prise pour le clergé séculier. La seule condition électorale est : payer l'impôt national ; ce n'est pas suffisant ; mais si l'on se rend compte que l'Eglise est actuellement la seule institution nationale encore debout, que le chef de cette Eglise est nommé par toute la nation, on comprendra que le Catholicos soit plus qu'un simple évêque, plus qu'un simple pape : il est celui auquel regardent toutes les espérances et toutes les craintes, il est l'Arménie.

Après tous ces renseignements du voyageur anglais, nous pouvons reproduire — sans crainte de les voir contredire — et sur la foi de deux témoins aussi divers et aussi compétents, tout peut être considéré comme absolument certain — quelques extraits de l'intéressante étude publiée en 1910 par

Mgr Malachia Ormanian (ci-devant patriarche de Constantinople, l'*Eglise Arménienne*).

« Grégoire est dit l'Illuminateur des consciences, pour les avoir éclairées des lumières de l'Évangile... L'Église arménienne ne saurait admettre qu'une Église particulière ou nationale, si vaste soit-elle, puisse s'arroger le caractère d'universalité. Elle soutient que la véritable universalité ne peut exister que dans le groupement de toutes les Églises autour d'un principe : *unitas in necessariis*... Elle n'admet comme nécessaires que les définitions dogmatiques des trois premiers Conciles œcuméniques, définitions qui remontent à une époque, où les Églises particulières gardaient encore entre elles leur unité et leur communion respective. L'Église, en tant qu'institution, appartient autant aux fidèles qu'aux ministres des cultes... La participation de l'élément laïque s'affirme d'abord par l'élection des ministres du culte... En Turquie, chaque Église est gérée par une *éphorie* entièrement composée de laïques élus par la paroisse. Elle assure l'administration de l'Église, de l'école et des affaires intérieures de la communauté. Sa gestion est contrôlée par un conseil diocésain composé de laïques, qui a des attributions fiscales... De toutes les communautés chrétiennes, l'Église arménienne est celle où triomphe avec le plus d'éclat et de vérité l'esprit démocratique. Le clergé régulier est célibataire et le clergé séculier est marié. Pour le dogme, l'Église arménienne est monophysite ».

Originale et curieuse Église que cette Église arménienne où sont poussés à leur extrême deux principes si contraires, la prédominance moderne des laïques et la confusion antique du spirituel et du temporel.

11. **Un Catholicos.** — En 1893, le voyageur anglais Lynch assista à Etchmiadzine — le sanctuaire national, qui, depuis 1828, fait partie de l'Arménie russe — au sacre du Catholicos Mekertitch Khrimian. Or Mekertitch Khrimian nous présente, peut-être, la plus haute incarnation du génie et de l'idéal de toute sa race.

« Mekertitch Khrimian naquit le 5 avril 1820. Les yeux bruns larges, le nez aquilin au-dessus d'une barbe longue et pleine, sont des traits qui, pour nous, caractérisent la nation juive, mais qui ne sont pas rares chez les Arméniens. Ce qui est plus rare chez ce peuple, c'est la spiritualité et la finesse qui sont écrites sur chaque ligne de cette belle figure. Tout le caractère de cet homme semble avoir été modelé d'après un idéal biblique, plutôt que d'après un idéal de hiérarchie chrétienne. Il est l'homme d'État éprouvé, auquel le peuple regarde pour être guidé selon les directions de son royal office. Avec lui, religion et patriotisme sont des termes interchangeables. »

Pendant plusieurs années, il se trouva à la tête du cloître de Varag, près de Van. Là était enseveli Sènekerim, roi de la contrée, qui avait abdiqué en faveur de l'empereur bysantin, Basile II, et avait reçu en échange Sivas. Sur la tombe de ce roi était un dais en bois, royalement décoré. Mais un monarque si peu patriote était indigne d'un pareil souvenir, aux yeux de Mekertitch Khrimian. Celui-ci fit tout démolir et la tombe est nue encore aujourd'hui. On montra à Lynch une place où un assassin, payé par les ennemis du grand moine, devait le tuer, lorsqu'il rentrerait seul. D'après ce que l'on raconte, lorsque l'assassin l'aperçut et épaula son fusil, une

crainte subite le saisit, et son bras fut pris de tremblement. Il tomba à genoux devant sa victime, dont il n'avait pas pu supporter le regard. Comme écrivain, Khrimian, se servant d'une prose pleine de poésie et d'émotion, a exprimé sur l'Écriture et sur les malheurs du temps des idées telles qu'elles pourraient sortir de la chaude imagination des anciens chrétiens de l'Orient. Il a eu souvent à souffrir pour le feu de ses discours. Il possède à la fois le style de l'orateur consommé et l'attrait personnel qui tient un auditoire sous le charme. Pendant des années, il a été à la tête du mouvement arménien ; ce fut lui qui plaida la cause arménienne au Congrès de Berlin. Il avait été délégué par le patriarche de Constantinople, *Nersès*. (*Le projet de Règlement Organique pour l'Arménie turque*, présenté au Congrès de Berlin par la Délégation Arménienne, est reproduit par Marcel Léart, p. 28-30.) Un peuple dont l'esprit a été étouffé, et dont la virilité a été dégradée, reçoit une vie nouvelle d'un pareil orateur, et apprend à devenir homme. Mais peut-être la qualité la plus frappante, dans ce caractère à la fois complexe et clair comme la lumière du jour, est-elle la bonté toujours gracieuse et la bienveillance toujours ouverte, avec lesquelles il partage les douleurs de ses compatriotes. Quand la foule, autour de lui, le presse, — lui qui exerce la charge la plus haute qu'elle lui a confiée — et s'efforce de baiser sa main, ou de recevoir un regard de sa face, l'esprit remonte à cette scène solennelle, lorsque le roi grec reçut son peuple frappé et éperdu : « O mes pauvres enfants, le sujet de votre prière m'est connu ; il ne m'est pas inconnu. Je sais bien que vous êtes tous très affligés. Cependant, quoi que vous souffriez, il n'y en a pas

un d'entre vous qui souffre ce que je souffre. Car votre peine vous est particulière à chacun ; chacun souffre pour soi-même, et non pas pour un autre ; mais mon âme pleure sur l'Etat et sur moi-même, et sur vous ». Avant même qu'il fut Catholicos, on l'appelait le *petit père* (Lynch, I, p. 237-239).

C'est le 5 mai 1892 qu'il fut élu Catholicos. Il se trouvait alors dans une sorte d'exil à Jérusalem. Il y eut des difficultés pendant plus d'un an. Enfin, il fut consacré le 26 septembre 1893.

Voici l'impression qu'il fit sur le voyageur, lorsque celui-ci le vit de près pour la première fois : « Je ne me rappelle pas avoir vu un visage plus beau et plus attirant ; et j'éprouvais un frémissement de plaisir, seulement à être assis à côté de lui, et à voir le sourire, qui était évidemment habituel à ses traits, se jouer autour de ses yeux bruns et limpides. Sa voix est une des plus douces que j'ai entendues, et son être respire une dignité tranquille, à travers laquelle on sent la force » (Lynch, I, p. 247).

Sa Sainteté Mekertitch I Khrimian, mourut le 29 octobre 1907, et eut pour successeur Mathéos II Izmirlian, élu le 1^{er} novembre 1908, consacré le 13 septembre 1909, (à ce propos, sur l'*Onction du Catholicos*, M. F. Macler, dans le rapport déjà cité, p. 88-90 donne les détails les plus précis, ayant assisté lui-même à toutes les cérémonies) et décédé après un an de pontificat. Son successeur a été le Catholicos actuel Kévork (Georges) V Souréniantz.

IV

De San Stéfano à Berlin

1. *Traité de San Stéfano.* — 2. *Traité de Berlin.*
— 3. *Les Réformes.*

1. **Traité de San Stéfano.** — C'est du 3 mars, à San Stéfano, au 10 juillet 1878, à Berlin, que s'est joué le sort de l'Europe et de la civilisation. Le lecteur trouvera sans doute avec plaisir quelques documents relatifs à ces deux traités.

Marcel Léart : « Pendant la guerre russo-turque, la Turquie poussa les Arméniens à réclamer, pour les provinces habitées par eux, une autonomie politique sous la souveraineté ottomane (nov. 1877)... L'arrivée de l'escadre britannique devant Constantinople, en dissipant ses craintes, permit à la Turquie de revenir sur une décision que le désespoir seul lui avait dictée. Au cours des négociations de paix, qui eurent lieu à San Stéfano, la Turquie repoussa le texte proposé par les plénipotentiaires russes, et rédige à la suite des sollicitations arméniennes. Dans la rédaction définitive de l'art. 16 du Traité de San Stéfano, la formule « autonomie administrative » fut remplacée par celle de « réformes et améliorations », avec, pour garantie, l'occupation russe. Au Congrès de Berlin, la Turquie parvint à faire supprimer la clause de l'occupation russe. Les Armé-

niens, à ce Congrès, avaient demandé, cette fois en opposition ouverte avec le Gouvernement turc, une autonomie administrative (Projet du Patriarcat arménien. M. Léart, *o. c.*, Annexe C). Cette demande ne fut pas prise en considération ; et c'est ainsi que l'article 61 du Traité de Berlin vit le jour (*Ibid.*, Annexe D). Tout espoir d'amélioration du sort des Arméniens était perdu, et le silence se fit de nouveau sur eux. (*Ibid.*, p. 5, 6).

M. Haury : « Le traité de San Stéfano était la solution logique du problème des Balkans, conforme à la fois au principe des nationalités et aux intérêts traditionnels de la Russie... Ainsi les nations chrétiennes des Balkans apprenaient à regarder vers la Russie comme vers une libératrice ; en émançant les Grecs et particulièrement les Serbes, celle-ci travaillait au démembrement souhaité de l'Empire ottoman... Double résultat d'une politique dictée au surplus par l'humanité, par la fraternité de race et de religion, et où l'intérêt se confondait avec les sentiments les plus respectables ». « Moment décisif que celui où la question d'Orient faillit se clore par la victoire des nationalités chrétiennes ! Sans doute, c'était la substitution de la tutelle russe au joug ottoman ; mais les faits ont prouvé depuis que les peuples balkaniques avaient en eux assez de vigueur pour se soustraire à l'une comme à l'autre... La solution était trop simple » (*Exposé*, p. 31, 18, 32). — C'est le traité de San Stéfano, qui a eu l'honneur et le mérite de mentionner pour la première fois l'Arménie dans un pacte international (R. Jaquemyns, *o. c.*, 1887, p. 317). — D'une manière générale, sur « *L'Arménie et les tsars* », et leurs rapports depuis 1505 jusqu'au tsar actuel, on lira avec intérêt

et profit l'étude de M. Fr. Macler dans un des prochains nos de *Foi et Vie*.

On a fait deux objections au traité de San Stéfano. La Russie servait ses intérêts. Certainement. Mais si le fait est de nature à diminuer l'admiration que l'on pourrait avoir pour la générosité de la Russie, il ne change pas la nature du traité. La justice, l'humanité, l'intérêt des autres se trouvaient d'accord avec les intérêts de la Russie. C'était pour elle une belle chance. Et l'on ne peut cependant pas lui faire un reproche d'en avoir profité. Heureux les individus et les peuples quand leur intérêt et leur devoir se confondent ! Les Puissances qui, à ce moment, ont résisté à la Russie ont suivi, au moins autant qu'elle, leurs intérêts. Et il se trouve que leurs intérêts étaient contraires à la justice, à l'humanité, et aux intérêts des autres. Voilà tout.

Au fond, il n'y a qu'une objection, la seconde : ce traité aurait trop fortifié la Russie en liant à elle les peuples des Balkans par les liens... de la reconnaissance. Mais déjà en 1913, M. Haury répondait à cette objection en montrant — était-ce avec ironie ? — que les Balkans avaient assez de vigueur pour secouer tous les jougs. Que dirait-il aujourd'hui ? Qu'a fait la Bulgarie des liens de la reconnaissance ? En 1903, Fr. de Pressensé disait : « La Russie a fait l'expérience, qu'on a toujours faite au cours de l'histoire ancienne, moderne ou contemporaine ; quand on donne à une nation l'indépendance, ce qu'on lui donne surtout, c'est l'indépendance du cœur » (*L'Arménie et la Macédoine*, p. 27).

Une lettre adressée de Bulgarie, par voie indirecte au *Temps* du 1^{er} février 1916, dit : « Une chose qui frappe, c'est que la presse de Bulgarie dirige surtout

ses attaques contre la Russie et l'Angleterre, pays auxquels les Bulgares doivent précisément leur liberté. » — En vérité la diplomatie peut être tranquille. Elle peut laisser le bien s'accomplir. Ceux qui le font, n'en profiteront pas.

2. **Traité de Berlin.** — Donc, le traité de Berlin défit le traité de San Stéfano. M. Haury : « Le Congrès de Berlin, imposé par l'Angleterre et l'Autriche à la Russie victorieuse, fut, en fait, l'instrument de ces deux puissances, grâce à l'attitude de l'Allemagne. Pratiquement, tout dépendait de Bismark, l'« honnête courtier » ; comme il méprisait la question d'Orient, il en subordonna le règlement à sa politique générale, préparant ainsi, d'ailleurs, l'alliance franco-russe. Le Congrès de Berlin retourna donc contre la Russie celles des clauses du traité de San Stéfano qu'il ne put supprimer » (Haury, p. 32, 33).

La Russie s'était chargée du contrôle (traité de San Stéfano) ; l'Angleterre s'en fit charger aussi (convention de Chypre) ; et enfin toutes les Puissances s'en firent charger également (traité de Berlin). « La question arménienne cessait ainsi d'être une question intérieure, ne concernant que l'empire ottoman seul, pour devenir une question internationale (R. Jacquemyns, *o. c.* 1889, p. 292). — C'était le contrôle international... et impuissant.

La convention, du 4 juin 1878, par laquelle l'Angleterre recevait Chypre, afin de « se mettre en mesure d'assurer les moyens nécessaires pour l'exécution de son engagement », à savoir, veiller aux réformes, fut néfaste. « Elle explique comment l'Arménie, pour son malheur, devint entre les mains des

Anglais un bastion avancé, destiné à arrêter l'expansion russe. Influence russe et influence anglaise se battirent sur le dos des Arméniens, et le Sultan en profita pour les massacrer. Les événements de 1894-1896 trouvent leur explication première dans la convention du 4 juin 1878 (René Pinon, *Revue des Deux-Mondes*, 1913, IV, p. 894, 895).

On trouvera dans l'*Histoire générale* de MM. E. Lavissé et A. Rambaud, (Tome XII, 1901, p. 477, 478, chap. XIII : « La politique européenne jusqu'au Traité de Berlin » un jugement plus détaillé et plus motivé. Nous en citons seulement quelques lignes : « A San Stéfano, la Russie s'était préoccupée d'assurer l'émancipation de tous les chrétiens ; à Berlin, on n'a pris souci ni de la justice, ni de la volonté des peuples, ni même du bon sens et de l'intérêt général. Loin d'assurer la paix, il a préparé de nombreux sujets de conflits et de guerres pour l'avenir... L'Autriche, encouragée dans sa « marche vers l'Est », devait se lier plus étroitement à l'Allemagne, et de la guerre d'Orient devait sortir l'alliance des deux Empires ».

3. **Les Réformes.** — C'est avec le Sultan Mahmoud II que la Turquie parut entrer dans l'ère des réformes. Abdul-Hamid I. — qu'il ne faut pas confondre avec Abdul-Hamid II, le grand assassin, — avait reçu d'Alger une esclave très belle et très intelligente : il l'éleva au rang de favorite. *C'était, dit-on, une française*, noble, Aimée Dubac de Rivery, que des corsaires auraient capturée. Et « son fils, Mahmoud II, fut le premier sultan réformateur » (Lepsius, *Mesrop*, p. 13). Il détruisit, le 17 juin 1826, le corps des Janissaires, et son fils Abdul publia le

3 novembre 1839 le Schériff Hati de Gulhané, qui promit à tous ses sujets, sans distinction de religion, la vie, l'honneur, les biens, des impôts justes et une législation réformatrice (*Tansimat*). Mais le sang français n'était pas assez abondant dans leurs veines pour pousser les sultans plus loin que les promesses. Pour donner au Tansimat la plus haute sanction religieuse, le Sultan le plaça à côté du manteau du prophète. On prétend que le prophète le mit dans la poche de son manteau, et nul ne l'a plus revu.

En 1856, après le Congrès de Paris, parut l'Hatti Humayoun (18 fév.), par lequel le Sultan promit de faire le bonheur de son peuple ». Mais cela ne fit que grossir le monceau « de papier législatif et financier, avec lequel la Porte prétend, depuis 50 ans, faire patienter ses créanciers et ses sujets » (R. Jacquemyns, *o. c.* 1887, p. 295 n° 2).

Et nous passons au traité de Berlin, et à l'article 61, et remplaça l'article 16 du traité de San Stéfano : « La Sublime Porte s'engage à réaliser, sans plus de retard, les améliorations et les réformes qu'exigent les besoins locaux dans les Provinces habitées par les Arméniens, et de garantir leur sécurité contre les Circassiens et les Kurdes. Elle donnera connaissance périodiquement des mesures prises à cet effet aux Puissances, qui en surveilleront l'application ».

Il y avait entre cet article et celui du Traité de San Stéfano une différence essentielle. Tous deux stipulaient des réformes, mais alors que l'article 16 déclarait que les territoires arméniens, occupés par l'armée russe, ne seraient pas évacués tant que les réformes ne seraient pas accomplies, l'article 61 substitua à cette pression effective la simple surveil-

lance des Puissances. Il n'y avait plus de sanction, et tout ce que nous avons exposé plus haut montre comment la Porte en profita pour n'exécuter aucune réforme.

Lorsqu'à l'occasion de la guerre balkanique, la Conférence de Londres se réunit pour le règlement des diverses questions de l'Orient, les Arméniens y virent une occasion unique pour rappeler aux Puissances, comme aussi à la Porte, les engagements qu'elles avaient toutes contractés. S. S. le Catholikos actuel, Georges V, en sa qualité de Chef Suprême de tous les Arméniens, envoya pour le représenter en Europe une Délégation présidée par un Arménien, Boghos Nubar pacha, fils du grand Ministre, qui gouverna long temps l'Égypte, fut l'auteur de la Réforme Judiciaire, transforma ainsi l'existence politique et économique du pays, et mérita le surnom de « *Père de la Justice* ». « L'assistance généreuse de la famille Nubar dans l'œuvre de régénération allait se renouveler par les fondations de Boghos Nubar pacha : édification de la grande école nationale du Caire ; création de bourses en faveur des étudiants pauvres... et fondation de la grande œuvre philanthropique, l'*Union générale arménienne* » (Kévork Aslan, *o. c.*, p. 114).

Cette Délégation se donna pour programme de ne réclamer ni indépendance, ni autonomie politique et, s'appuyant seulement sur l'article 61 du Traité de Berlin, de s'en tenir aux réformes promises, en conformité avec le mémorandum des Ambassadeurs des Puissances à Constantinople, du 11 mai 1895. Les Arméniens demandaient donc à rester ottomans, avec de simples réformes administratives, garanties

par un contrôle international, qui leur assurerait la sécurité de leurs existences et de leurs biens et une justice égale pour tous.

Malheureusement cette Délégation ne put pas obtenir que la Conférence de Londres, qui éprouvait de si grandes et si complexes difficultés à mettre les Puissances d'accord sur les affaires balkaniques, prit aussi en mains la question arménienne.

Cette issue ayant été fermée, la Russie prit l'initiative d'un projet de réformes, qui fut soumis à une conférence des Ambassadeurs, à Constantinople, des Puissances signataires du Traité de Berlin. L'Allemagne et l'Autriche combattirent ce projet, en demandant qu'on prit pour base de discussion un projet turc de Réformes Générales, non pour les Arméniens seulement, mais pour tout l'Empire... Nous savons ce que cela signifiait. On finit cependant par tomber d'accord sur un texte, qui était loin de répondre au programme arménien, si modeste pourtant, mais qui, par une sincère et loyale application, devait permettre aux Arméniens de vivre en sécurité et de travailler en paix.

L'acte qui fut signé le 8 février 1914 (Voir le texte à l'Appendice), divisait les six Vilayets arméniens en deux Secteurs ayant chacun à sa tête un Inspecteur Général européen, nommé par la Porte, mais choisi par elle sur une liste de cinq candidats présentés par les Puissances.

Ces deux Inspecteurs étaient, M. Vestenenk (hollandais, connu comme un administrateur de premier ordre. Il avait fait sa carrière dans les colonies hollandaises. Né en 1872, grâce à son intelligence, à la force et à la droiture de son caractère, il était devenu l'adjoint du gouverneur général des Indes

hollandaises, et en 1910 il avait été appelé dans la métropole, comme membre de la commission chargée d'élaborer un projet d'administration des colonies), et M. Hoff (norvégien, né à Christiania en 1867, lieutenant-colonel de l'armée, et depuis des années directeur de l'Intendance au Ministère de la guerre). (*Pro Armenia*, n° du 10-25 mai 1914). Le n° du 25 juin-10 juillet 1914 disait : « Les deux Inspecteurs sont à Constantinople. Ils partiront dans une dizaine de jours pour les provinces arméniennes. Chacun d'eux sera accompagné de son secrétaire-adjoint et de quelques spécialistes dans les affaires administratives ».

Est-il besoin d'ajouter que le premier soin de la Porte fut d'é luder ces Réformes et que, sitôt la guerre déclarée entre l'Allemagne et les Alliés, avant même que la Turquie fut engagée dans le conflit, elle résilia les contrats des deux Inspecteurs Généraux européens. ? Et il ne fut plus question de réformes ; l'Arménie était perdue !

V

Abdul-Hamid

1. *L'Ecole du Massacre.* — 2. *Le contrôle international.* — 3. *La cavalerie Hamidié.* — 4. *La parole d'honneur d'Abdul-Hamid.* — 5. *Les*

massacres : littérature, un épisode. — 6. L'embrassade du 18 octobre 1898. — 7. Abdul-Hamid et un diplomate français. — 8. Les massacres et le pasteur allemand Fr. Naumann. — 9. Les massacres et le pasteur allemand Schneller. — 10. Avertissements et prophéties.

1. **L'École du Massacre.** — La page suivante, écrite en 1876, tout de suite après les massacres, décrit l'*École du Massacre*, — entre les atrocités bulgares et les massacres d'Arménie, — et résume prophétiquement les réflexions, les projets et la conduite de la Turquie, ère nouvelle.

« Les hommes d'Etat ottomans ont tout le loisir de se convaincre que leur faiblesse est avant tout le résultat du défaut d'homogénéité des populations soumises au sceptre du padisha. Si, en temps et lieu, la dynastie de Mahomet II avait suivi l'exemple de Philippe II, et si elle avait chassé ou exterminé les chrétiens, comme le fit le fils de Charles V pour les Maures d'Espagne, toute la presqu'île des Balkans serait occupée aujourd'hui par de bons Musulmans, qui ne subiraient pas l'influence de l'Europe. — Les panégyristes de la Turquie ne manquent jamais de faire valoir cette magnanimité des Othmanides, qui refusèrent de suivre l'exemple d'un prince chrétien, et laissèrent subsister et se multiplier dans leur Empire leurs sujets non musulmans. Je n'admire nullement cette magnanimité; partout les princes musulmans n'ont toléré de sujets chrétiens que pour les exploiter à leurs profits et vivre à leurs dépens, avec leurs sujets privilégiés. Donc, ceux-ci ne leur doivent rien. — Et la perspec-

tive de revendications toujours menaçantes a fait comprendre aux hommes d'État ottomans que leurs ancêtres s'étaient fourvoyés, et leur avaient légué une situation intolérable. De là cette nouvelle politique d'extermination systématique des chrétiens, qui se trouve si brutalement exposée dans l'officieux turc l'*Itihad*... On ne peut mieux dire qu'on s'apprête à un massacre. Je pourrais multiplier les citations ; mais celle-ci suffit pour bien établir le caractère de cette école néo-musulmane, que j'ai nommée l'*Ecole du Massacre*. Voilà pourquoi 15.000 Bulgares inoffensifs ont été massacrés ; voilà pourquoi on veut établir des colonies tcherkesses en Thessalie, pour faire pendant à celle des Balkans ; voilà pourquoi les émigrés Caucasiens ont été organisés en bandes de pétroleurs, chargés de ne rien laisser debout sur leur passage ». (*Revue Britannique*, Correspondance août 1876).

2. **Le contrôle international.** — « Voyant que la question arménienne a pris une importance internationale, au lieu de se mettre résolument à l'exécution de leurs engagements, afin de contenter les Arméniens, les Turcs ont décidé de résoudre cette question par l'anéantissement des Arméniens... Une fois les Arméniens détruits, l'Europe n'aura plus de prétexte d'intervention. Il est ainsi facile de comprendre comment le plan d'extermination des Arméniens fut organisé, surtout depuis le traité de Berlin et depuis l'engagement que l'Europe a pris de surveiller les réformes en Arménie ». (Le Professeur Thoumaïan, *Aperçu sur la Question Arménienne*, oct. 1896, en tête des *Mas-sacres d'Arménie*, p. 9).

« Il y a des années que le plan d'ensemble d'extermination de la nation arménienne a été préparé ; à cause de l'attitude des Puissances, il a été mis à exécution avec précipitation, dans des derniers mois de l'année dernière (1895). Depuis plusieurs années, des instruments désignés par le Gouvernement pour accomplir l'œuvre d'extermination, travaillaient dans le plus grand silence, lorsque la Porte se vit obligée, par les demandes de Réformes qu'on voulait l'obliger à introduire en Arménie, d'accélérer le mouvement ». (Lepsius, *L'Arménie et l'Europe*, p. 65). « Les massacres ont commencé au moment même où, après une résistance de plusieurs mois, le Sultan fut enfin forcé par l'Angleterre, la France et la Russie d'accéder au projet de Réformes (*Ibid.*, p. 66). « Les massacres d'Arménie sont une mesure administrative, prise par la Sublime Porte, et n'ayant pas d'autre motif et d'autre but que de rendre définitivement inexécutable, par l'anéantissement de la nation arménienne, les réformes exigées par les Grandes Puissances ». « Le Gouvernement, a dit un haut fonctionnaire turc, avait le plan prémédité de châtier les Arméniens. Le Sultan était furieux parce qu'il avait été forcé de leur accorder des réformes, et c'est pourquoi, après avoir signé le plan de Réformes, il donna l'ordre de détruire les Arméniens, afin de montrer sa puissance » (*Ibid.*, p. 85).

3. Le pan-islamisme d'Abdul-Hamid. —
« Bien que la religion musulmane et que le Coran lui-même fournissent un terrain favorable au développement du pan-islamisme, cette idée ne se fit jour qu'avec *Seyyed Djemal ed Dirî El Afgani*... En un

style attrayant et persuasif.., il engageait les Musulmans à chasser les étrangers de leur pays par n'importe quel moyen... Tous les journaux musulmans propageaient ces idées... » (Le Panislamisme et le Panturquisme, dans la *Revue du Monde Musulman*, t. XXII, mars 1913).

4. **La cavalerie Hamidié.** — Les Kurdes cruels avaient failli s'entendre avec les Arméniens. Ceux-ci donnaient annuellement à ceux-là un pourboire égal à l'impôt. Cent francs pour l'administrateur, cent francs pour le brigand. Il n'y avait pas lieu de distinguer, et le Kurde et l'Arménien étaient satisfaits, l'un de recevoir de l'argent, l'autre de garder sa vie. C'est à ce moment qu'Abdul-Hamid intervint et donna des uniformes grotesquement chamarrés aux Kurdes, baptisés du jour au lendemain gendarmes. Abdul-Hamid, invita chez lui à Constantinople les scheiks des Kurdes nomades ; il les hébergea à Yildiz Kiosk, leur fit présent d'ordres, de titres et d'uniformes, les éleva à la dignité de pachas, les exempta du tribut et arma les cavaliers avec des fusils Martin... Il désarma les Arméniens et livra aux Kurdes les biens et les champs de ceux-là, pour récompenser ceux-ci de leurs services (Lepsius, *Mesrop*, p. 17). — Le pamphlet jeune-turc-allemand veut bien concéder que c'est là « un point noir ». Mais il se hâte d'ajouter que les Jeunes-Turcs ont mis fin aux « méfaits » des Kurdes (Bratter, *o. c.*, p. 23).

« Dès le moment où le Kurde commença à porter l'uniforme militaire, avec l'immunité d'un soldat, le brigand se changea en autorité dans le pays. L'attaquer ou se défendre contre lui, c'est résister à l'autorité, se mettre en révolte. Et comme cette cavalerie

n'est pas payée, pas plus du reste que les soldats turcs en général, les Kurdes ont la permission de piller les Arméniens impunément. C'est une armée de brigands sans discipline, ni paiement, qui ont la mission de piller les maisons, de brûler les moissons, d'enlever le bétail, de violer les femmes et les filles des Arméniens, de tuer celles qui tentent quelque résistance. En un mot, de chasser l'Arménien de son pays et de le remplacer par des Kurdes, ou d'autres Musulmans (Professeur Thoumaïan, *o. c.*, p. 9, 10).

5. La parole d'honneur d'Abdul-Hamid. — Le Sultan écrivit, le 30 septembre 1895, à Lord Salisbury : « *Lorsque j'exécuterai des Réformes, je prendrai les documents qui les renferment, et je veillerai moi-même à ce que chaque article en soit exécuté. Voilà ma décision arrêtée. J'en donne ma parole d'honneur* ». Lorsque j'exécuterai des réformes... seulement il était décidé à n'en exécuter jamais, et les massacres étaient prêts.

6. Les massacres d'Abdul-Hamid : littérature ; un épisode. — M. Et. Lamy a écrit : « C'est aujourd'hui de l'histoire, qu'il voulut les grands massacres d'Asie Mineure. Des officiers partirent d'Ildiz-Kiosk pour les ordonner. Les exécutions marquent sur cette carte de la mort les étapes des messagers impériaux » (Et. Lamy, *La France du Levant*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1898, p. 428).

Nous estimons avoir donné dans notre conférence une idée suffisante de l'horreur de ces massacres. Les lecteurs qui désireraient des détails plus complets les trouveront dans l'ouvrage capital du pasteur Lepsius, (*L'Arménie et l'Europe*, traduction

française. Lausanne, 1896). On peut aussi consulter deux opuscules pleins de renseignements : 1^o les massacres en Arménie : rapports officiels des six ambassadeurs à Constantinople, extraits du Livre Jaune, lettres et rapports de témoins oculaires, précédés d'un aperçu général de la question arménienne par le professeur G. Thoumaïan, emprisonné et condamné à mort par les Turcs, et délivré par l'intervention européenne, en 1893. Paris, Comité protestant français de secours aux Arméniens ; et 2^o G. Godet, professeur de Théologie à Neuchâtel. *Les Souffrances de l'Arménie*, 4^e édition, 1896.

Pour achever de préciser, nous citerons seulement un épisode raconté par Lepsius.

« Dans le village de Hoh, district de Kharpout, les chrétiens furent rassemblés dans une mosquée. Quatre-vingt jeunes hommes furent choisis parmi eux et conduits hors du village pour y être massacrés. Des centaines de chrétiens arméniens furent mis à la torture parce qu'ils se refusaient à signer des adresses au Sultan, dans lesquelles leurs parents et voisins étaient accusés de haute trahison. L'un d'eux ayant refusé de prêter un serment, qui aurait livré au bourreau les plus honnêtes gens de son village, les juges ordonnèrent de le mettre à la torture. On y employa une nuit entière. D'abord, on lui administra la bastonnade sur la plante des pieds, dans une pièce à côté de laquelle se trouvaient les femmes de sa famille. Puis on le mit à nu, et on l'attacha à deux perches qui allaient de ses aisselles à ses pieds. On étendit ses bras et on lia ses mains à deux piquets. Cette croix vivante fut attachée à un pilier et la flagellation commença. Le malheureux était dans l'impossibilité de remuer un membre, pour diminuer

quelque peu ses souffrances ; seuls les traits de sa figure trahissaient les horribles tortures qu'il endurait. Plus il criait, plus les coups tombaient dru et fort. A tout moment, on lui demandait s'il voulait prêter le serment demandé. Mais sa réponse fut toujours la même : « je ne puis souiller mon âme de sang innocent ; je suis chrétien ! » On chercha alors des pinces pour lui arracher les dents ; mais on y renonça, parce que cela ne l'ébranla pas. Un fonctionnaire turc donna alors l'ordre d'arracher au supplicié les poils de la barbe, les uns après les autres, avec les racines. Cette opération s'accomplit au milieu des rires moqueurs des assistants. Cela non plus ne servit de rien. On apporta un tourne-broche rougi au feu, et on l'appliqua aux mains du malheureux ; sa chair brûlait. Dans son angoisse, il criait : « Au nom de la miséricorde divine, achevez-moi ». Ses bourreaux enlevèrent alors le fer rouge de ses mains et l'appliquèrent à la poitrine, au dos, à la figure et aux pieds. Ils ouvrirent de force sa bouche et brûlèrent sa langue avec des pinces rouges. L'infortunée victime de ces atrocités s'évanouit trois fois, mais chaque fois qu'il revint à lui, sa résolution fut également inébranlable » (Lepsius, p. 58, 59).

7. Abdul-Hamid et Guillaume. L'embrassade du 18 octobre 1898. — Un témoin oculaire raconte : « Yildiz la bien gardée, ce domaine de plaisance, est un asile de sûreté ; une triple enceinte de murailles couvre le repos et la vie du maître ; et chaque soir, par des ordres imprévus, il désigne entre des demeures celle qui le recevra la nuit ; étrange existence du sultan blême, qui sans cesse change de

couche, poussé non par la volupté, mais par la peur... Les foules, même quand elles ne se révoltent pas, peuvent recéler l'assassin... Voilà pourquoi l'Empereur débarquera à Dolma-Bagtché, au-dessus d'Yildiz... Au moment où l'empereur pose les pieds sur les marches de Dolma-Bagtché, le sultan apparaît, mince et pâle. Les deux souverains s'avancent l'un vers l'autre ; mais le mouvement d'un bateau, plus près que nous de la terre, nous les a cachés au moment où ils s'embrassaient. Si banals et si vains que soient les baisers des princes, j'ai regretté de ne pas voir celui-là. Il s'échangeait sur le seuil même du palais où Abdul-Aziz fut déposé et étouffé, en vue du palais tout proche, où le successeur d'Aziz, Mourad, déposé à son tour, vit dans un silence qui est déjà la tombe » (Et. Lamy, *La France du Levant* dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1898, p. 884, 885, 889).

8. Abdul-Hamid et un diplomate français.

— J'ai copié de ma propre main les lignes suivantes, de telle façon que j'en puis donner l'assurance au lecteur, elles sont authentiques : « Loin de nous la pensée d'attribuer au *digne successeur* des Selim III, des Mahomet II, et des Abdul-Medjid des *vues contraires à une entreprise humanitaire... Doué d'une haute intelligence et d'un cœur bienveillant*, Abdul-Hamid se sent trop pénétré des *responsabilités* de sa mission, pour que l'on puisse mettre en doute sa clairvoyance et ses intentions *généreuses*, mais... il doit lutter contre les susceptibilités d'un peuple attardé et fanatique (Ed. Engelhardt, *Ministre Plénipotentiaire*, membre de l'Institut de Droit International : *La Question Arménienne*, dans la *Revue*

Générale du Droit International, II, 1895, p. 297, 298).

9. **Les massacres d'Abdul-Hamid et le pasteur allemand Fr. Naumann.** — Les paroles du pasteur Naumann, — que nous avons citées —, sont si étranges, à la fois si caractéristiques et si incroyables, que nous pensons devoir les donner ici tout au long avec le texte allemand lui-même en regard. A propos de pareils documents, il ne faut pas qu'il y ait le moindre doute possible; pas même celui que pourrait faire naître la traduction la plus exacte.

Un chrétien peut-il être l'ennemi d'Abdul-Hamid? On ne sait que répondre. — « En réalité, un sentiment confus nous gênait; nous ne pouvions savoir si, comme allemand et comme chrétien, nous devions être ou non, ennemi de cet homme ».

Pour les Allemands en Orient, les Arméniens sont les pires des gredins. — « Un maître-potier allemand me dit : « Je suis un chrétien, et tiens l'amour du prochain, pour le premier commandement... Et je dis : les Turcs ont bien fait, lorsqu'ils ont assommé les Arméniens. Le Turc ne peut pas se défendre autrement contre les Arméniens... L'Arménien est le pire des gredins dans le monde... Ce ne sont pas les Turcs qui ont attaqué, ce

« In Wahrheit störte uns das ungeklärte Gefühl, nicht genau zu wissen ob man als Deutscher, und als Christ, ein Feind dieses Mannes zu sein habe oder nicht ».

« Ein deutscher Töpfer Meister sagte uns : Ich bin ein Christ und halte die Nächstenliebe für das erste Gebot; und ich sage : die Türken haben recht gethan, als sie die Armenier tot schlugen. Anders kann sich der Türke vor dem Armenier nicht schützen... Der Armenier ist der schlechteste Kerl von der Welt... Nicht die Türken haben angegriffen, sondern die Armenier... Ein geordnetes Mittel, um sich gegen die Armenier zu schüt-

sont les Arméniens... Un moyen régulier pour se défendre contre les Arméniens n'existe pas. Le Turc agit en nécessité de défense ». Il y a lieu de remarquer que ces affirmations de notre compatriote eurent l'approbation de ses amis. *L'Arménie est le révolutionnaire dont l'Anglais se sert, pour renverser le Sultan : tel était le refrain à droite et à gauche.*

En arrivant à Jérusalem quel est le premier cri du voyageur, du pasteur? — « Si les lecteurs croient que le premier mot, en arrivant à Jérusalem, doit être particulièrement joyeux, heureux, ils se trompent. Le premier mot à Jérusalem, c'est : de la bière ! de l'eau ! Sieste ! »

Malheur si la religion venait à gêner la politique de l'empereur ! — « Nous avons besoin d'un empereur pieux jusque dans les os. Mais nous aurions peur, dès que le sentiment religieux, au sens étroit, viendrait gêner, le moins que ce soit, la force d'action politique. La religion des rois, c'est une grande politique qui voit loin, juste et forte. »

Peu importe que les Arméniens soient honnêtes ou non. — « Probablement, il se trouve chez les Arméniens des personnes très dignes de

zen, giebt es nicht Der Türke handelt in Nothwehr... » Es verdient Beachtung dass diese Darstellung unserer Landsmannes die Zustimmung seiner Freunde hielt.. Der Armenier ist der Revolutionär, den die Engländer benutzen um dem Sultan zu stürzen : das war der Refrain von Rechts und von Links. »

« Wenn die Leser glauben das erste Wort aus Jerusalem müsse ein besonders frohes, glückliches sein, so irren sich. Das erste Wort in Jerusalem heisst : Bier, Wasser, Mittagsruhe ».

« Wir brauchen einen Kaiser der fromm ist bis in die Knoche ; aber uns würde bang sein, sobald das religiöse, im engeren Sinne, die politische Leistungskraft auch nur im geringsten berühren würde. Der Gottesdienst der Könige ist eine grosse, weit schauende, gerechte und straffe Politik. »

« Wahrscheinlich finden sich unter den dortigen Armeniern sehr achtenswerthe Personen in grösserer Zahl. Sonst wäre es kaum denkbar

considération, en grand nombre. Autrement, il serait presque impossible de penser que des hommes, comme l'excellent Lepsius, etc... Mais, en fin de compte, s'ils étaient les meilleurs de tous les peuples chrétiens de l'Orient, cela ne changerait pas grand chose à la suite de nos idées ».

Réalité des massacres. — « Dès qu'on considère uniquement le violent massacre de 80.000, ou de 100.000 Arméniens, il ne peut y avoir qu'une opinion..., c'est-à-dire une condamnation complète, pleine de colère, violente, des massacres et de leurs auteurs... D'horribles cruautés ont été perpétrées en masse... Ce que Lepsius nous a montré de supplices, dépasse tout ce que nous connaissons jusqu'ici ».

Mais les massacres sont une pure question de politique intérieure. — « Qu'est-ce donc qui nous empêche de tomber sur le Turc et de lui dire : A bas, gredin ? — Une chose nous empêche, c'est que le Turc nous répond : moi aussi, je lutte pour l'existence, et c'est que nous le croyons. Nous croyons, en dépit de tout le mécontentement que nous fait éprouver la barbarie sanglante des Mahométans, qu'ils sont en cas de

dass Männer wie der treffliche D' Lepsius, etc. Aberschliesslich, selbst wenn sie das beste aller morgenländischen Christenvölker wären, würde das an den nachfolgenden Gedankengang wenig ändern ».

« So bald man die gewaltsame Tötung der 80.000 oder 100.000 Armenier für sich allein betrachtet, kann es überhaupt nur ein Urteil geben... nämlich nur eine volle, zornige, heftige Verurteilung der Mörder und ihrer Anstifter. Er sind abscheuliche Grausamkeiten in Masse vorgekommen... Was uns Lepsius an Martern zusammen gestellt hat, übersteigt alles was wir sonst kennen ».

« Was hindert uns also, dem Türken in die Hand zu fallen, und zu sagen : Nieder, du Schuft ! Eins hindert uns, dass der Türke antwortet : Auch ich kämpfe um mein Leben, und dass wir ihm dies glauben. Wir glauben bei allem Groll über die blutige, muhammedanische Barbarei, an die Notwehr der Türken, denn wir sehen die Armenische Frage und den Armeniermorde in ersten Linie, als eine innertürkische po-

nécessité de défense, car nous voyons dans la question arménienne, et dans les massacres arméniens, avant tout une affaire de politique turque intérieure ».

Or l'Allemagne peut se vanter de n'être jamais intervenue en faveur d'aucun peuple opprimé par la Turquie. — « Toutes les grandes puissances, à l'exception de l'Allemagne, ont pratiqué la méthode qui conduit au renversement de la Turquie actuelle. Par ce procédé, on réclame pour les peuples dépendant de la Turquie, les droits de l'homme, ou l'humanité, ou la civilisation... Aussi peu l'ancien Etat romain despotique pouvait supporter la religion du Nazaréen, aussi peu l'empire turc peut supporter... la représentation d'un christianisme oriental libre parmi ses sujets ».

Exemple, ce qui s'est passé pour la Grèce. « L'Allemagne seule avait condamné la révolution et seule poussé la Turquie à la guerre... Heureuse, la guerre rendit au Sultan le prestige militaire... L'empereur allemand continua ses bons offices, au moment où se traitait la paix. Il soutint toujours le parti turc, et, réclamant pour le vainqueur les fruits de la victoire, appuya toutes les rectifications de frontières, qui étaient avantageuses aux Turcs ; il insista pour qu'ils gardassent la Thessalie. Au lendemain de la paix aucun prestige n'était comparable à celui de l'em-

litische Angelegenheit an ».

« An der Methode, den Umsturz des Bestehenden in der Türkei herbeizuführen, haben gelegentlich alle Grössmächte ausser Deutschland teilgenommen. Das Verfahren ist dieses : man fordert für die abhängigen Völkernschaften Menschenrechte, oder Humanität, oder Civilisation, oder politische Freiheit... So wenig das alte despotische Römerreich die Religion der Nazarener aushalten konnte, so wenig kann das türkische Reich... die Vertretung einer freien abendländlichen Christentums unter seinen Untergebenen vertragen ».

pereur aux yeux des Turcs : ce fut l'âge d'or de l'influence allemande... C'est alors (commencement de 1898), que le Ministre des Affaires Etrangères, M. de Bulow, définissait la politique allemande, en ces termes, devant le Reichstag : « L'empire Allemand n'a pas d'intérêt en Orient, ni dans la Méditerranée, mais il veut conserver l'amitié du Sultan avant tout » (Ét. Lamy, *La France du Levant*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1898, p. 433). — En 1913, M. de Pressensé disait encore : « Les Allemands ont du reste le même mépris pour les Bulgares et pour les Arméniens ». « Tout le sang des Bulgares, disait Bismark en 1876, ne vaudrait pas les os d'un seul grenadier poméranien ». Et le Prince de Hohenlohe ajoutait : « Le sang des Arméniens ne vaut pas les os d'un seul grenadier poméranien » (de Pressensé, *Conf. 1913 Foi et Vie* du 1^{er} août 1915). — Ce qui n'empêche pas la Bulgarie de se faire l'instrument de la Turquie et de l'Allemagne contre ses anciens libérateurs. — Revenons à Naumann.

La Turquie a bien fait de violer, dès qu'elle l'a pu, ses promesses. — « La S. Porte pouvait bien faire des promesses devant l'Europe unie, mais, à la vérité, seulement de ces promesses qui, comme Bismark l'a dit, durent aussi longtemps que dure la situation, dans laquelle elles ont été faites. Dès que la Turquie a eu assez d'air pour respirer, son instinct de conservation devait la pousser à se débarrasser des promesses

« Die Hohe Pforte konnte zwar vor dem vereinigten Europa Versprechungen machen müssen; aber freilich nur Versprechungen, die, wie Bismark sagt, so lange dauern, als die Situation dauert in der sie entstehen: sobald die Türkei wieder Luft genug hat zum athmen, muss ihr Selbstserhaltungstrieb sie veranlassen, das abgezwungene Versprechen abzuschütten ».

qui lui avaient été imposées ».

Sans doute c'est horrible, mais c'est politique. — « Un acte horrible, une ignominie dans les détails ; mais cependant un morceau de politique, à la façon asiatique ».

Le chrétien doit suspendre son jugement et laisser faire. — « Si la chose est telle que nous la comprenons, on peut être en doute sur l'attitude que doit avoir le chrétien... Donc malgré tout le déplaisir que trouvera le chrétien allemand aux faits accomplis, il ne lui restera rien d'autre qu'à panser silencieusement les blessures et à laisser les choses aller leur cours ».

Car c'est la politique allemande de protéger la Turquie. — « Notre politique en Orient est déterminée pour longtemps. Nous appartenons au groupe des protecteurs de la Turquie : c'est avec cela qu'il nous faut compter ».

Telle est la volonté de Dieu. — « Il nous faut du temps pour grandir, pour devenir. Reconnaître ce temps, qui nous est fixé, et l'attendre, est aussi, en son genre, une manière de remplir la volonté de Dieu ».

Sans doute la pitié n'est pas interdite, mais à la condition qu'elle ne gêne pas la politique allemande. — « Per-

« Ein entsetzlicher Akt... eine Schande, in den grausamen Einzelheiten, aber eben doch ein Stück politischer Geschichte in Asiatischen Art. »

« Wenn aber die Sache so liegt, wie wir annehmen, dann kann man auch als Christ schwankend werden, wie man stehen soll... Es wird also, trotz allen Unwillens über das geschehene, den deutschen Christen nichts andres übrig bleiben, als still nach Kräften Wunden zu verbinden, und sonst die Sache ihren eigenen Weg gehen zu lassen ».

« Unsere Politik im Orient ist auf lange hinaus festgestellt. Wir gehören zur Gruppe der Protectoren der Türkei ; damit müssen wir rechnen ».

« Wir brauchen Zeit zum Wachsen und Werden. Diese unsere Zeit zu erkennen und abzuwarten, ist in seiner Art auch ein Stück, den Willen Gottes zu erfüllen ».

« Niemand wird den eifrigen Christen verwehren wollen, die Opfer der entsetzlichen Angriffe zu pfe-

sonne ne veut interdire au chrétien zélé de soigner les victimes de l'horrible attaque, d'élever les enfants, et de nourrir les adultes. Dieu bénisse ces bonnes œuvres, comme toutes les autres fidélités. Seulement il faut exiger que les actes de la charité ne deviennent jamais des actes politiques, qui contrecarrent notre politique allemande ».

Le nationalisme, c'est la profonde raison morale de notre indifférence pour les Arméniens. — « Celui qui est internationaliste, c'est-à-dire pense à la façon anglaise, peut marcher avec les Arméniens. Celui qui est nationaliste... doit, dans la politique extérieure, rester sur les sentiers de Bismark, même si cela est pénible à ses sentiments... » Politique nationale! « Là est la raison morale profonde, pour laquelle nous devons nous montrer politiquement indifférents vis-à-vis des souffrances des peuples chrétiens, en Turquie, si pénible que cela soit à nos sentiments ».

C'est notre devoir devant Dieu et devant les hommes. — « Nous devons attendre, éviter et retarder la catastrophe. Voilà notre devoir que nous devons reconnaître et confesser devant Dieu et

gen, Kinder zu erziehen, und Erwachsene zu nähren. Gott lohne diese Gutthaten wie jede andere wahre Treue. Nur ist zu verlangen dass die Liebesthaten niemals zu politischen Handlungen werden, die unsere deutsche Staatspolitik durchkreuzen »

« Wer internationalist, das heisst wer englisch denkt, mag mit den Armeniern gehen. Wer national ist. ... der muss in ausserer Politik auf Bismarks Pfaden bleiben, selbst wenn es seinem Gemüth schwer wird ». « Nationale Politik!... Hier liegt der tiefe sittliche Grund, wesshalb wir gegen die Leiden der christlichen Völker im türkischen Reiche politisch gleichgültig sein müssen, so schwer dieses unserm Gefühle werden mag. »

« Wir müssen warten, wachsen und die Katastrophe hinhalten. Das ist unsere Pflicht, die wir vor Gott und Menschen als solche erkennen und anerkennen sollen. Wenn wir darum den

les hommes. Si pour cela nous maintenons l'État turc, nous le faisons délibérément, parce que nous croyons à notre plus grand avenir. »

Notre politique ne s'occupe ni de la foi, ni des missions. — « Comme chrétiens, nous souhaitons tous les progrès de la foi, qui nous rend bienheureux ; mais notre politique n'a pas pour tâche de faire de la Mission ».

Enfin, la morale ne permet pas de suivre une voie moyenne entre les devoirs nationaux et les devoirs humanitaires. — « C'est compréhensible humainement, mais rarement juste moralement .. Dans ce cas, comme dans des cas analogues, il faut savoir clairement de quel côté se trouve la plus grande, la plus importante tâche morale. Puis, le choix fait, il ne faut plus d'hésitation. Guillaume II a choisi. Il est l'ami du Padscha, parce qu'il croit à une plus grande Allemagne indépendante ».

türkischen Staat erhalten, so thun wir das unsertwillen, weil wir an unsere grössere Zukunft glauben ».

« Wir wünschen als Christen alle Fortschritte der Glaubens, der uns selig macht ; aber unsere Politik hat nicht die Aufgabe Mission zu treiben ».

« Das ist menschlich begreiflich, aber nur selten sittlich richtig... Es gilt für diesen, wie für andere verwandte Fälle, dass man sich klar machen muss, auf welcher Seite die grössere, sittliche bedeutsamere Aufgabe liegt. Hat man gewählt, so darf es kein Schwanken mehr geben. Wilhelm II hat gewählt. Er ist der Freund des Padschah, weil er an ein selbständiges grösseres Deutschland glaubt ».

10. Les massacres et le pasteur allemand Schneller. — Un autre pasteur, M. Schneller, accompagnait l'empereur dans son voyage, et lui aussi a raconté ses impressions dans une brochure intitulée *l'Expédition impériale en Terre Sainte*. Naturellement, il parle des massacres ; il s'efforce de montrer qu'on a eu bien tort de rudoyer le sultan

Abdul-Hamid. L'empereur allemand a été plus sage : il a été doux et aimable.

« Leurs majestés ont jeté de la bonne et noble semence sur le champ oriental, semence qui donnera une moisson bénie au monde musulman. — A vrai dire, celui-ci a commis des actes regrettables, qui remplissent nos cœurs de chrétiens d'une profonde douleur. Les massacres d'Arméniens sont encore dans la mémoire de tous. L'évêque de Gibraltar, le duc de Westminster et d'autres Anglais influents ont protesté contre le voyage en Orient de notre empereur, aussitôt après ces tristes événements. — Ces gens-là n'ont pas compris ses intentions, ni le but qu'il se proposait d'atteindre. Ils ont cru qu'il restait impassible devant le supplice immérité de tant de pauvres malheureux. — Les Anglais qui ont soutenu les Arméniens dans leur révolte, ont-ils été mieux inspirés ? — A quoi ont abouti ces déclamations anglo-arméniennes, si ce n'est à exciter le fanatisme des Mahométans ? et qu'a obtenu le premier ministre Gladstone, en insultant publiquement le Sultan ? — Notre empereur a envisagé la question à un tout autre point de vue. Il a choisi la voie la plus chrétienne, en rendant le bien pour le mal. — La présence de l'empereur Guillaume II en Orient a été un rayon de vrai christianisme, qui a dû certainement inspirer à maint cœur de fanatique un sentiment de honte pour ces actes sanglants. Le geste amical de Sa Majesté a convaincu le Sultan de ses bonnes intentions, et lui a enseigné la confiance envers un souverain chrétien. — Nous croyons que ces procédés conciliants ont mieux servi la cause des Arméniens que tous les discours enflammés, qui ont contribué à jeter ce malheureux peuple dans une

détresse encore plus profonde. — Déjà les missionnaires arméniens constatent en Arménie les effets de l'influence bienfaisante du passage de notre empereur, et nous sommes certains que si de pareils désordres devaient se renouveler, un conseil amical de Sa Majesté aurait plus de poids que les menaces et les récriminations des autres puissances » (Extrait de la *Tribune de Genève*, article intitulé *Les Massacres d'Arménie*, signé J. Marion.

11. **Avertissements et prophéties.** — Le pasteur Lepsius, 1896 : « Tout en ayant sans cesse à la bouche l'Arménie et ses griefs, les Puissances signataires du traité de Berlin n'ont jamais pensé sérieusement à lever le petit doigt pour exiger l'accomplissement de toutes ces belles promesses, et pour forcer la Porte à tenir ses engagements ». (*L'Arménie et l'Europe*, p. 78). — « La terrible extermination de la nation arménienne n'a pas eu d'autre cause que la politique même des grandes Puissances » (*Ibid.*, p. 86).

Marcel Léart (1913) : « Grâce à l'indifférence de l'Europe, la persécution des Arméniens peut être poursuivie avec une méthode et un esprit de suite pourtant rares en Turquie » (*La Nation Arménienne*, 1913, p. 6).

Fr. de Pressensé (1903) : « Je crains fort que cette politique... ne nous accule une fois de plus à une guerre, qui ne sera pas une petite guerre ». (Fr. de Pressensé, *l'Arménie et la Macédoine*, 1903, p. 24).

M. Paul Haury (1913) : « Les succès mêmes de l'Autriche auront renoué la *Triple Entente* et le *conflit armé* entre Autriche et Russie n'en est que *plus probable*, dans un avenir plus ou moins éloi-

gné » (*Exposé simple et clair*, 1913, p. 43-44). — « Le nord de l'Albanie, même avec Scutari, c'est peu, quand on a voulu Salonique. Aussi quelle que soit la répartition du territoire entre les Alliés, — question sans intérêt du point de vue européen, — l'affaire importante reste-t-elle celle des rapports des États Balkaniques entre eux et avec les Puissances. Or, ces questions sont liées. La Russie s'efforcera de maintenir l'union après la victoire... contre la Germanie, tandis que le jeu de l'Autriche sera, — il est déjà, — de disloquer l'union et de diviser les divers États les uns contre les autres. Il est à prévoir d'ailleurs que ni la Bulgarie, ni la Roumanie réconciliées par la cession de la Silistrie, ne seront les esclaves d'une politique unilatérale ; et qu'elles continueront de pratiquer le système de bascule qui leur a si bien réussi... *Si l'Autriche persiste dans sa politique de germanisation, le duel germano-slave est inévitable... et sans doute les Slaves des Balkans, peut-être l'Allemagne et la France, seront engagés... Le duel des chrétiens d'Orient contre l'Islam est terminé ; le duel germano-slave se prépare »* (*Ibid.*, p. 45-46).

VI

Les Jeunes-Turcs

1. *Avant 1908.* — 2. *Le pacte entre les Jeunes-Turcs et les Arméniens.* — 3. *Le panturquisme.* — 4. *Portraits de Talaat bey et d'Enver Pacha.*

- 5. *Les massacres : sources américaines.* —
6. *Les massacres : sources allemandes.* — 7. *Le caractère général des massacres.*

1. **Avant 1908.** — Les Jeunes-Turcs ne forment pas un parti nouveau, né en 1908. Il y a eu un parti Jeune-Turc en 1840 et 1860. C'était « un parti libéral et français, qui voulait réformer son pays à l'occidentale ». Et il est probable que nous tous Français, nous en étions restés, — en fait d'histoire — à 1840 et 1860. En 1908, nous ne savions pas que le parti Jeune Turc s'était transformé du tout au tout, dès 1876. A cette date, il devint « un parti nationaliste, qui n'était constitutionnel que par clairvoyance, et répondait au panslavisme par le panislamisme. A Constantinople, deux révolutions Jeunes-Turques remplaçaient successivement, en 1876, Abdul-Aziz, trop docile aux Russes, par Mourad V, et Mourad, incapable, par Abdul-Hamid », Abdul-Hamid, créature des Jeunes-Turcs ! — Alors les Jeunes-Turcs mettent à leur passif « les atrocités bulgares ».

Mais l'Europe ne voulait rien savoir, et elle célébra assez naïvement l'avènement définitif des Jeunes-Turcs, comme s'ils n'avaient jamais eu d'ancêtres, et comme s'ils étaient tout au plus les Jeunes-Turcs libéraux de 1840 et de 1860. Or, « nationalistes et centralisateurs, les Jeunes-Turcs le furent après 1909, comme après 1876 ». Tout s'explique (Voir Paul Haury, *o. c.*, p. 29-30).

2. **Le pacte entre les Jeunes-Turcs et les Arméniens.** — Avant l'avènement des Jeunes-Turcs au pouvoir, les Arméniens avaient été au

nombre de leurs premiers et plus fervents partisans. « Les Jeunes-Turcs (Comité Union et Progrès), qui voulaient délivrer leur pays des mains d'Abdul-Hamid, ne pouvaient pas ne pas respecter des droits aussi élémentaires que ceux des Arméniens. Ils en avaient pris, vis-à-vis du Comité révolutionnaire arménien, Daschnaktzoutioun, l'*engagement solennel* : Entente de Paris, décembre 1907. » (M. Léart, p. 7). Tous les auteurs sont d'accord sur ce point. « De leur sincérité à l'égard d'une Turquie libérale, de leur loyalisme, les Comités arméniens, qui sont l'élite pensante et militante de la nation arménienne, avaient, déjà antérieurement à cette époque, donné des gages. En décembre 1907, vingt mois avant la victoire Jeune-Turque, le Comité *Union et Progrès* convoquait à Paris un Congrès. Seuls les révolutionnaires arméniens drochakistes répondirent à cet appel. Les Arméniens se solidarisèrent avec les Jeunes-Turcs » (A. Adossides, *Arméniens et Jeunes-Turcs*, Les Massacres de Cilicie, 1910). « L'élément arménien, qui avait contribué au succès, avait tous les droits à en recueillir les fruits » (Fr. Macler, *Les Arméniens en Turquie*, dans la *Revue du Monde Musulman*, septembre 1913, p. 115-173). M. A. Gibbons qui a précisément vécu plusieurs années, de 1908 à 1913, à Adana, à Constantinople à l'avènement des Jeunes-Turcs, raconte avec quelle sympathie, avec quelles espérances les Arméniens et les Puissances comme l'Angleterre et la France ont accueilli le nouveau gouvernement. « Le bon vouloir de l'Europe et de l'Amérique, et même leurs encouragements positifs furent assurés de toute manière aux réformateurs. Les Puissances, tout particulièrement la Grande-Bre-

tagne et la France, aidèrent à l'installation du nouveau régime, en prêtant de l'argent et en envoyant des conseillers compétents soit pour les finances, soit pour la marine ». Constatations qui ruinent l'échafaudage de mensonges et de calomnies que s'efforce d'élever le Jeune-Turc-Allemand pour la défense des Jeunes-Turcs (voir plus loin). « A Smyrne, à Constantinople, à Beyrouth, je pris part aux fêtes organisées pour célébrer l'avènement du nouveau régime, et, assistai à l'apparente réconciliation entre Musulmans, Chrétiens et Juifs. Les prêtres chrétiens et les ulemas musulmans s'embrassaient dans les rues, et étaient promenés à travers la ville dans la même voiture, comme en un cortège triomphal ». Le « loyalisme » des Arméniens était « enthousiaste » (Gibbons, p. 9-10-11). Comment les Jeunes-Turcs ont-ils tenu leur engagement ? Francis de Pressensé le dit en ces mots : « Les Arméniens avaient joué un rôle d'une loyauté absolue à l'égard de ce qu'on appelle le Comité *Union et Progrès*. Ils ont continué à voter pour lui et à soutenir ses Ministres. Quelle a été leur récompense ? Leur première récompense a été, peut-on dire, la récidive en petit des massacres d'Abdul-Hamid ; ce furent les massacres d'Adana, qui ont éclaté brusquement, comme un coup de foudre dans un ciel lumineux. Depuis que l'on sait ce qui s'est passé, depuis qu'on a pu lire le rapport fait et publié l'été dernier, on a pu constater que rien n'était plus vain, rien n'était plus mensonger, que de contester la responsabilité du Comité *Union et Progrès* dans ces massacres. Les massacres d'Adana ont été la récompense de la loyauté et de la fidélité des Arméniens. Pourtant, même à ce

moment, même en présence de cette tragique désillusion, les Arméniens n'ont pas cru devoir rompre avec les nouveaux alliés... Les rapports officiels démontrent qu'au cours de la guerre des Balkans, dans l'armée turque, les soldats arméniens ont fait fidèlement, loyalement, courageusement leur devoir. Une fois de plus, comment leur a-t-on répondu ? Une fois de plus, on a fait appel aux passions nationalistes, une fois de plus on a lâché les bandes d'assassins » (de Pressensé, Conf. de 1913, *Foi et Vie*, 1^{er} août 1915).

3. **Le panturquisme.** — Nous avons vu que la doctrine adoptée par Abdul-Hamid était le panislamisme. Les Jeunes-Turcs ont adopté le panturquisme : deux doctrines du nationalisme ottoman, la première, à teinte religieuse ; la seconde purement politique, plus féroce encore, si c'était possible.

« L'un de ces idéals, qui a fait depuis peu son apparition en Turquie, où il a eu une fortune extraordinaire, est le *panturquisme* ou panturanisme. Depuis deux ans, Turcs, Tatars et Circassiens s'évertuent à le propager et à lui donner une forte organisation. *Iousef Bey Ak-Tchoura Aghiou*, est le Seyyed Djemal ed Din du panturquisme... c'est-à-dire du nationalisme turc, avec une science nouvelle, la Turcologie... Iousef publia, il y a dix ans, un article intitulé : « Trois Systèmes Politiques » dans le journal *Turk* du Caire. Aujourd'hui cet article, tiré à part en brochure, est répandu comme l'exposé des principes panturquistes... Les panturquistes placent les Turcs parmi les peuples qui entrent dans la voie du progrès et de la civilisation... Les Grecs, les Persans, les Egyptiens sont

les nations épuisées... Les peuples d'Europe s'acheminent vers la décadence... L'idée du panturquisme se répand de plus en plus parmi les jeunes gens, surtout ceux qui s'intéressent aux idées philosophiques et sociales... au Darwinisme... Les leaders des deux ou trois partis sont presque les mêmes, et un leader du Comité *Union et Progrès* est unioniste à la Chambre et panturquiste au Turc *Od Jaghi*. Peut-être l'existence et le triomphe des idées panturquistes doivent-ils au Comité *Union et Progrès* une bonne partie de leur succès » « Le panslavisme et le Panturquisme » dans la *Revue du Monde Musulman*, t. XXII, mars 1913, p. 179-220).

Et aux yeux de ce Panturquisme, l'enthousiasme même avec lequel les Arméniens avaient accueilli la révolution et les promesses des Jeunes-Turcs, fut l'arrêt de mort des Arméniens. « La population chrétienne, bien plus cultivée que la population musulmane, et *ayant beaucoup plus de raisons d'apprécier le régime nouvellement proclamé, constituait l'élément solide où pourrait s'appuyer une Turquie politiquement régénérée* ». C'est précisément cette régénération que les Jeunes-Turcs ne voulaient pas. « C'est pour ce seul motif que l'élément arménien devint immédiatement une cause de danger pour la bande qui remplaçait Abdul-Hamid. Ces Jeunes-Turcs se tournèrent contre les Arméniens pour les empêcher d'apporter leur part d'activité dans la régénération de la Turquie. Et cette constitution, que la malheureuse nation avait saluée comme l'aurore de son émancipation politique, *devint presque immédiatement et inévitablement pour elle une cause de mort* » (H. A. Gibbons, o. c., p. 31).

4. Portraits de Talaat Bey et d'Enver Pacha.

— Le général Chérif Pacha est le fils d'un ancien ministre sous Abdul-Hamid. Il est Kurde d'origine. Pendant plusieurs années il a été ministre de Turquie en Suède. Il a quitté ce poste à la suite de divergences avec le gouvernement Jeune-Turc, contre lequel il a, depuis, mené avec beaucoup de talent et de courage une vive campagne dans le journal *Mécheroutiet*, publié en français à Paris et créé par lui. Chérif Pacha a acquis une célébrité particulière depuis la tentative d'assassinat, dont il faillit être victime, le 14 janvier 1914, dans son domicile à Paris, de la part, dit-on, des émissaires du Gouvernement Jeune-Turc. Son journal a cessé de paraître depuis peu, et l'on a annoncé que son parti avait fusionné avec celui du Prince Sabaheddine, neveu du sultan Abdul-Hamid. Le général Chérif Pacha est donc un témoin, et tout au moins un accusateur singulièrement bien informé. Il a tracé de très courts portraits des « maîtres actuels de la Turquie ». Nous ne reproduisons ici, en partie, que les deux premiers.

« Talaat Bey était, en 1908, simple copiste à la poste turque de Constantinople, aux appointements de 120 francs par mois. De caractère extrêmement souple et sournois, il a su gagner la confiance de tous ses acolytes du comité occulte *Union et Progrès*, dont il devint, dès le début le chef suprême... C'est sous sa direction que l'association des fedâïs (assassins politiques) s'est organisée. Il est le promoteur des idées terroristes dans la politique intérieure. C'est lui en personne qui a perpétré le coup de force du 23 janvier 1913, contre le cabinet Kiamil Pacha, et où Nazim Pacha reçut de lui le deuxième coup de pistolet ».

« Enver Pacha n'était que capitaine-adjutant major, il y a dix ans, à Salonique... Ambitieux, arrogant, violent, en dépit d'un physique efféminé, il représente l'élément de force et d'intransigeance du Comité. Les expéditions en Albanie, et l'organisation de la résistance en Tripolitaine, furent son œuvre et lui rapportèrent une très grosse fortune... Attaché militaire à Berlin, il était en réalité l'ambassadeur même. C'est là qu'il établit les bases d'une entente entre le Kronprinz et le Comité. Au coup de force du 23 janvier 1913, c'est lui qui tira le premier coup de feu sur le généralissime Nazim Pacha. » Les autres biographies sont aussi édifiantes (*Le Matin*, 17 oct. 1915).

Talaat Bey et Enver Pacha sont deux représentants fanatiques du panturquisme. Il y a cependant entre eux une différence : Talaat Bey s'appuie sur les Turcs ; Enver Pacha s'appuie sur les Allemands. « Enver Pacha, esclave docile de l'organisation allemande, fait son possible pour la germanisation de la Turquie. C'est ainsi que les Ministères de la Police, des Finances et des Affaires étrangères sont dirigés effectivement par les Allemands. Le Ministère de la Guerre est dirigé par Enver Pacha, mais avec l'assistance de l'Etat-Major allemand. Par contre, aucun Allemand ne fait partie du Ministère de l'Intérieur, à la tête duquel se trouve Talaat Bey » (*Le Temps* du 23 janvier 1916, Correspondance particulière de Salonique). Un panturquisme-germain ! Et après ?

5. Les massacres : Sources américaines. — Parmi les principales, nous citerons : 1° un article paru dans la revue américaine *The Outlook*, du

29 septembre 1915, intitulé *les Atrocités Turques en Arménie* (*The turkisch Atrocities in Armenia*). « L'article suivant, disent les éditeurs, est fondé sur des informations authentiques et de première main, qui sont parvenues à l'*Outlook* par les garants les plus sûrs » ; 2° *Le rapport du Comité américain de New-York*, sur les Atrocités commises en Arménie, traduit de l'Anglais, octobre 1915. Ce rapport, est-il dit dans la préface, ne donne que des faits absolument authentiques, émanant de témoins oculaires irrécusables, parmi lesquels de nombreux missionnaires américains et des Consuls des Pays neutres, dont on ne saurait mettre le témoignage en doute ; 3° *Le récit communiqué au missionnaire Herbeb* de Boston par Miss. M. Graffan, missionnaire à Sivas, qui a accompagné la colonne de déportés de Sivas près de Malatia ; 4° *Armenian Atrocities, The Murder of a nation* by Arnold J. Toynbee with a speech delivered by Lord Bryce in the House of Lords 1915. Le nom de Lord Bryce est à lui seul une garantie de modération et de vérité. La préface ajoute : « Ce sont ici récits de missionnaires allemands, aussi bien que suisses, américains et autres citoyens de pays neutres. Ce sont rapports de Consuls sur les lieux, et parmi eux, de nouveau, des représentants de l'Empire allemand. Ce sont de nombreuses lettres privées ou publiées dans la presse alliée ou neutre, qui racontent ce que les témoins ont vu de leurs propres yeux... Les faits apportés sont présentés avec une pleine assurance de leur complète vérité » ; 5° Une place particulière doit être faite à « *Quelques documents sur le sort des Arméniens* », publié par le Comité de l'Œuvre de Secours 1915 aux Arméniens, Genève. On y trouve des docu-

ments de provenance américaine et des documents de provenance allemande, dont nous allons parler.

6. Les massacres : Sources allemandes. — Nous estimons que les sources que nous venons d'indiquer sont dignes de la plus entière confiance. Cependant, nous n'y avons presque pas puisé : nous nous sommes presque exclusivement bornés à citer des documents allemands. Ceux-ci confirment ceux-là. Mais, enfin, nous estimons avoir donné à notre récit le maximum d'autorité critique.

Ces documents allemands sont : 1° *Un mémoire allemand* écrit tout de suite après les massacres par un voyageur revenant de Turquie, et dont le nom ne doit pas être cité. Nous avons eu le texte allemand dactylographié sous les yeux ; 2° *le récit de deux infirmières de la Croix-Rouge allemande* ; 3° *le récit d'une diaconesse allemande*. Ces trois documents ont été traduits et se trouvent dans le volume publié à Genève.

Pour compléter les renseignements donnés dans notre conférence, nous allons analyser textuellement le récit de la diaconesse allemande, qui a une importance particulière, à cause des circonstances qui ont accompagné sa publication. Il a paru dans le *Sonnenaufgang* (le lever du soleil), organe de la société allemande du *deutscher Hilfsbund für christliches Liebeswerk im Orient*. C'est une femme allemande, sans doute une diaconesse, qui raconte ce qu'elle a vu. Du 12 juillet. « A Deir-el-Zor, grande ville dans le désert... Nous avons trouvé des gens venus de la région de Zeitoun. Une petite fille, que je connais personnellement, me fit le récit suivant : « un jour, des gendarmes turcs étaient venus au village, avaient

arrêté un grand nombre d'hommes pour en faire des soldats et les avaient emmenés. On a donné au reste de la population quatre heures pour quitter leurs maisons. Nous avons deux maisons à Furnuz, on les a données à des émigrés turcs. Nous n'avons pas été maltraités par les gendarmes ; nous avons souffert surtout de faim et de soif. »

La voyageuse allemande continue : « Pour ces montagnards, le climat du désert est terrible... A leurs vêtements on reconnaît que ces malheureux avaient été des gens aisés... Il en mourait cinq ou six par jour, enfants ou adultes. On venait d'enterrer la jeune mère d'une petite fille de neuf ans. On me supplia d'emmener cette enfant. Ceux qui ne connaissent pas le désert ne peuvent s'imaginer les souffrances du voyage. Désert montagneux sans ombre, marche sur un roc inégal ; l'Euphrate qu'on longe est cependant trop loin pour qu'on puisse se désaltérer à ses eaux boueuses.

« Le jour suivant, rencontre d'un autre camp de gens de Zeitoun. Mêmes souffrances indicibles, mêmes récits de misères : « Pourquoi ne nous tue-t-on pas tout de suite ? De jour nous n'avons pas d'eau, nos enfants crient de soif. De nuit, les Arabes arrivent, ils nous volent nos lits, nos vêtements, ils nous ont enlevé des jeunes filles, ont violé des femmes. Si nous ne pouvons plus marcher, les gendarmes nous battent. Des femmes se sont jetées à l'eau pour ne pas être violées, quelques-unes même avec leurs nourrissons. »

Du 4 juin : « Nous venons de recueillir quinze bébés. Trois sont déjà morts ; ils étaient effroyablement maigres et misérables, quand on les a trouvés.

Ah ! si nous pouvions écrire tout ce que nous voyons. »

Du 1^{er} octobre : « Entre le 10 et le 30 mai, 1.200 notables arméniens et autres chrétiens ont été arrêtés... On dit qu'ils ont été déportés à Mossoul, *mais on n'en a aucune nouvelle*. Au même moment, environ 700 jeunes hommes arméniens ont été enrôlés. *D'eux non plus on n'a aucune nouvelle*. On dit qu'à Diarbékir, on a pris un jour 5 ou 6 prêtres, qu'on les a déshabillés, enduits d'ordures et promenés dans les rues. » « Les habitants d'un village près Anderun ont passé à l'islamisme et sont restés dans leur village. A Hadjin, six familles ont voulu passer à l'islamisme, on leur a répondu qu'on n'accepterait pas moins de cent familles... Les jeunes filles sont presque toutes emmenées par les soldats ou par des auxiliaires arabes. Un père, désespéré, m'a supplié de prendre avec moi sa fille âgée de 15 ans, qu'il ne pouvait plus défendre contre les tentatives de viol. Les enfants abandonnés à la suite de la colonne, sur la route, sont innombrables. Près d'Aintab, une femme mit au monde, une nuit, deux jumeaux ; elle dut repartir le lendemain matin ; bientôt elle dut abandonner les deux enfants sous un buisson ; un peu plus loin elle tomba elle-même. Une autre accoucha en marchant, dut continuer sa route et bientôt tomba morte ! »

Sur quoi il faut faire deux réflexions. Tous ces renseignements sont horribles. Or, la sœur qui les donne écrit : « Ah ! si nous pouvions écrire tout ce que nous voyons ! » Et de plus, le journal (*Sonnenaufgang*) après avoir inséré ce dernier récit dit : « Nous avons donné, dans notre précédent numéro, un rapport d'une de nos sœurs sur ses expériences

de voyage ; mais nous devons nous abstenir de livrer à la publicité les nouvelles détaillées qui nous parviennent en abondance ». Et pourquoi ? Est-ce que la Suisse, la France, hésitent à publier les récits de ces horreurs ? N'est-il pas nécessaire de les publier, pour soulever le cœur, la conscience de l'humanité toute entière ? Et le journal allemand de répondre avec une naïveté vraiment stupéfiante : « Il nous en coûte beaucoup ; nos amis le comprendront. La situation politique de notre pays l'exige. »

Voilà l'aveu, voilà la condamnation formulée par une partie de l'Allemagne contre l'autre : la Turquie est l'alliée, l'amie. Il faut la protéger quand même, *per fas et nefas*.

7. **Le caractère général des massacres.** — Ce caractère est extrêmement singulier, surtout après ce que nous avons dit sur l'absence du sens de l'organisation chez les Turcs. Les massacres révèlent un sens exceptionnel de l'organisation. La *Revue des Deux-Mondes* a très bien mis ce fait en lumière dans la page que voici : « Ce qui frappe dans tous ces récits, c'est l'organisation régulière et systématique des massacres. Les Allemands, à cet esprit d'ordre, reconnaîtront leurs alliés et disciples. Ce n'est pas une population qui se jette sur une autre dans une crise d'anarchie sauvage. Non ; l'opération commence par un ordre du Gouvernement affiché dans les villages ; les instructions arrivent de Constantinople aux fonctionnaires de rang élevé, et, par eux, aux exécutants et aux exécuteurs. Le téléphone joue un grand rôle dans le lugubre drame ; on l'entend retentir dans les récits des témoins ; on voit les

« autorités » en séance. Tout se passe avec un ordre effroyable. On ne tue pas dans les villes pour éviter l'infection. Les caravanes sont réunies au jour et à l'heure prescrits ; les Kurdes et les brigands sont prévenus, et se trouvent au rendez-vous donné par les gendarmes, qui rabattent le gibier. Les commissions s'occupent de recenser tout le butin fait par l'Etat turc dans les maisons arméniennes. On jette à la foule rapace les menus objets ; tout ce qui a une réelle valeur est mis de côté pour être vendu. On paiera d'abord les dettes des Arméniens, pour qu'aucun Musulman ne puisse être lésé, puis l'Etat s'enrichira du reste. Les Musulmans émigrés de Bosnie et de Macédoine sont établis comme colons dans les maisons des Arméniens. C'est la méthode du Dr. Nazim. Le partage des femmes et des enfants s'accomplit aussi avec ordre, après visite sanitaire par les médecins turcs. Les enfants survivants sont recueillis dans des orphelinats musulmans, il est défendu aux chrétiens de s'occuper d'eux, de les recueillir. Les généreux efforts des Arméniens pour en sauver quelques-uns, pour envoyer des vivres aux malheureux qui ont réussi à gagner la Mésopotamie pour y mourir de faim, de misère et de fièvre, sont restés impuissants. Le Gouvernement a déclaré que les réfugiés ne manquaient de rien, et qu'il lui appartenait d'en prendre soin et de leur donner des vivres » (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1916, p. 554).

VII

Les massacres et l'Allemagne

1. *Une accusation sans preuves.* — 2. *Il faut distinguer entre le peuple et le gouvernement.* — 3. *Le chancelier et les représentants du Catholicisme et du Protestantisme allemands.* — 4. *Fraternité et agapes turco-allemandes.*

1. **Une accusation sans preuve.** — Des bruits ont couru d'après lesquels des personnages allemands auraient été directement mêlés aux massacres (*Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} février 1916, p. 556). On a cité un officier allemand et deux consuls allemands (H. Adams Gibbons, *les derniers massacres d'Arménie*, 1916, p. 40). Les accusations portées contre le Consul Allemand d'Alep ont été démenties par *la Gazette de l'Allemagne du Nord* (*Journal de Genève*, 13 janvier 1916) et, ce qui est plus probant, par des lettres d'Arméniens, lesquelles j'ai eues entre les mains. En tout état de cause, les accusations même prouvées, peuvent valoir contre certains individus; elles ne valent pas contre le Gouvernement allemand.

Le gouvernement allemand n'a pas provoqué les massacres; il n'y a pas participé. Il a laissé faire. Le gouvernement allemand est l'ami, le protecteur du gouvernement turc. Mais il en est de ce protecteur et de ce protégé comme du gendarme et du prisonnier.

Le gendarme dit : Je le tiens. On crie au gendarme : amenez-le. Le gendarme répond : oui ; mais c'est qu'il me tient. Le gouvernement allemand est prisonnier du gouvernement turc, dont il a besoin. Et le gouvernement turc le sait. — Le pasteur Lepsius a été, il y a quelques mois, à Constantinople. Il a eu un entretien avec un des chefs jeunes-turcs. Comme Lepsius lui disait : mais l'Allemagne vous abandonnera, le chef jeune-turc s'est mis à rire !

Ce qui est vrai, c'est que les Jeunes-Turcs semblent avoir emprunté à l'Allemagne sa méthode de terrorisme, pour exécuter un plan dont la réalisation n'est pas contraire (nous l'avons vu) aux intérêts allemands, et dont la conception première, l'*évacuation*, est encore moins contraire aux conceptions pangermanistes. — D'après M. Max Hoeschler (article du *Temps*, 29 mars 1916), le Dr Rohrbach, dans une conférence faite à Berlin, a préconisé, il y a déjà un certain temps, l'évacuation de l'Arménie par les Arméniens. Ils devaient être dirigés vers la Mésopotamie, et remplacés par des Turcs, de telle façon que l'Arménie serait ainsi soustraite à toute influence russe, et la Mésopotamie serait pourvue des colons dont elle manque. C'est du reste une idée sur laquelle le Dr Rohrbach est revenu plusieurs fois, que les colons, dont la Mésopotamie a besoin, ne doivent pas être allemands, mais doivent être des sujets turcs. On pourrait dire en conséquence que les Jeunes-Turcs ont réalisé, à leur façon particulière, une conception pangermanique.

Du reste tout cela est expliqué admirablement, avec une clarté parfaite et sinistre dans les pages de Naumann, que nous avons citées en français et en allemand. Ces pages sont le *bréviaire* le plus révé-

lateur de l'âme pangermaniste, et le *Manuel* le plus exact, le plus complet qui existe et qui puisse exister de la politique allemande en Turquie. Il faut les lire et les relire.

2. Il faut distinguer entre le peuple et le gouvernement. — Cette distinction s'imposait déjà à propos des massacres d'Abdul-Hamid. Dans sa préface au petit livre du Professeur Thoumaïan, le Comité Protestant Français de Secours aux Arméniens disait : « L'Allemagne a consacré plus d'un million à l'établissement des orphelinats d'Ourfa, de Kaisarié, d'Ourmia, de Varna, de Bebek, d'Harpout, de Van et de Marash. Les diaconesses de Kaiserswerth ont reçu 150 orphelins à Smyrne, Beyrouth et Jérusalem ; de même il y en a 30 à Bethléem et 60 dans des familles allemandes, ce qui fait un total de 1.250 » (o. c., p. 4). — L'impartialité nous fait un devoir de reproduire ces lignes de Lepsius : « L'Allemagne, elle aussi, a fait quelque chose pour l'Arménie. Dans les milieux piétistes, on a réuni, par l'intermédiaire de journaux chrétiens, que la presse politique ignore aussi, 62.500 francs donnés par de petites gens. L'alliance évangélique a recueilli dans les milieux chrétiens 62.500 francs. Quelques journaux quotidiens, tels que le *Reichsbote*, ont participé à ce mouvement ; les lecteurs de la *Christliche Welt*, très bien renseignés sur l'Arménie, y ont contribué pour une large part. Kaiserswerth a reçu aussi environ 62.500 francs pour les orphelins. Francfort-sur-le-Mein est presque la seule ville d'Allemagne dont la presse politique se soit intéressée aux Arméniens, comme la presse chrétienne. Il faut le dire à l'honneur de la *Franfurter Zeitung*... Indépendante

d'elle, la *Christliche Welt* du Dr Rade, et la feuille du pasteur Lohmann *Für alle*, qui tire à 90.000 exemplaires, ont dès le commencement de l'année pris courageusement la défense de l'Arménie » (*L'Arménie et l'Europe*, p. 97, 98).

Un ancien Suisse, devenu pangermaniste, avec une candeur égalée seulement par son ardeur, M. le pasteur Correvon de Francfort, a voulu aller plus loin et faire de l'œuvre du *Deutscher Hilfsbund* (dont il est le président francfortois), fondée par le pasteur Lohmann, une œuvre égale, par son budget, ses dames missionnaires, ses « Pères, ses orphelinats, ses médecins, aux plus anciennes sociétés missionnaires ». (Lettre au *Journal de Genève*, 10 déc. 1915).

Mais il s'est attiré la réponse suivante de M. Louis Ferrière (*Ibid.*, 19 déc.) : « L'œuvre du *Hilfsbund*, tout en étant, sans doute, une œuvre religieuse, soutenue par de nombreuses souscriptions, recrutées dans les milieux allemands les plus religieux, est incontestablement avec cela une œuvre de propagande allemande en Turquie ».

La vérité est que dans son œuvre généreuse le pasteur Lepsius eut à lutter contre de mesquines tracasseries policières ; on alla jusqu'à lui interdire de parler dans certaines réunions publiques, jusqu'à entraver ses collectes (Préface du livre *l'Arménie et l'Europe*, p. 7 et 8).

3. Le Chancelier et les représentants du catholicisme et du protestantisme allemands.

— Il y a eu un Mémoire adressé au Chancelier par le Comité Central Catholique d'Allemagne. Les catholiques demandaient que, dans l'intérêt de l'hu-

manité chrétienne, l'Allemagne s'intéressât à la question des Arméniens. Ainsi racontent les *Dernières Nouvelles de Munich* (*Dépêche de Munich* du 29 novembre, reproduite par la *Gazette de Lausanne* du 3 déc. 1915). Il y a eu aussi une pétition soumise au Chancelier par 50 représentants notables de l'église évangélique, de la science théologique et des Missions. Ces protestants exprimaient « leurs préoccupations et leurs désirs quant aux intérêts chrétiens et humanitaires. » Ainsi raconte le *Schwabische Merkur* du 30 novembre. — Il ne semble pas possible que le Mémoire des catholiques et la pétition des protestants aient été remis ensemble. Toutefois d'après les *Dernières Nouvelles de Munich* et le *Schwabische Merkur* le Chancelier aurait fait aux catholiques et aux protestants une seule et même réponse, que voici : « Le Gouvernement continuera à considérer, à l'avenir, comme il l'a fait jusqu'ici, comme l'un de ses principaux devoirs d'user de son influence, pour que les peuples chrétiens ne soient pas persécutés à cause de leur foi : les chrétiens allemands peuvent avoir confiance que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il soit tenu compte des préoccupations et des désirs qu'ils m'ont exprimés ».

On dirait de l'une de ces interpellations au Reichstag, où questions et réponses sont préparées d'un commun accord. Le *Schwabische Merkur* ajoute : « Cette déclaration du Chancelier sera saluée avec satisfaction dans les cercles allemands ». Si cela est vrai, — ce dont je ne suis pas sûr, — cela prouverait que les cercles allemands, — ecclésiastiquement officiels, — ont la satisfaction facile. En effet, ce qu'il y a lieu de reprocher au Gouvernement alle-

mand, c'est de n'avoir jamais rien fait pour prévenir ou arrêter les massacres. Et le Chancelier assure gravement à ses graves interlocuteurs qu'il fera à l'avenir, comme il a fait jusqu'ici, c'est-à-dire rien. Sur quoi, tout le monde est content ; surtout les Jeunes-Turcs, lesquels soutiennent précisément qu'ils ne persécutent personne *pour sa foi* ; qu'ils prennent seulement des mesures politiques et militaires de représailles ou de défense.

Aussi bien, quelques semaines après, le Chancelier s'est-il expliqué plus clairement, et a-t-il déclaré au Reichstag qu'il adoptait pleinement la thèse Jeune-Turque sur les massacres. Liebknecht avait posé une question relative aux massacres en Arménie. Le chancelier a fait répondre, par un de ses directeurs au Ministère (car ni l'interpellateur, ni l'interpellation ne lui ont paru valoir la peine de se déranger) : 1° Le chancelier sait que la Porte, il y a quelque temps, devant les menées de nos adversaires s'est vue forcée d'évacuer la population arménienne de certaines régions de l'Empire Ottoman ; et de lui fixer de nouveaux lieux de résidence ; — 2° Certains effets de ces mesures ont donné lieu, entre le Gouvernement allemand et le Gouvernement ottoman, à un échange de vues ; — 3° Des détails plus précis ne peuvent être donnés (*Journal de Genève*, 1^{er} janvier 1916).

Faut-il répéter la remarque du *Schwabische Merkur*, « Cette déclaration sera saluée avec satisfaction dans tous les cercles allemands » ? Le Gouvernement ne se cache pas. Il approuve... Pendant ce temps 800.000 être humains, un million râlent, et la *Deutsche Allgemeine Zeitung* en conclut qu'il y a lieu de célébrer le crime des Alliés et la gloire

de l'Allemagne magnanime. « Tandis que, dit-elle à propos de la réponse du Chancelier, les chrétiens alliés ont poussé les chrétiens ottomans à l'insurrection, et ont créé une situation aiguë, l'Allemagne s'efforce d'améliorer la situation des chrétiens de l'Empire » (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1916, p. 560).

4. Fraternité et agapes turco-allemandes.

— Il y a eu à Berlin, vers le milieu de janvier, une agape germano-turque, sous les Tilleuls. L'agape était organisée par le Comité allemand « pour l'indépendance de la Tunisie et de l'Algérie ». Car ce ne sont pas les Arméniens, les Maronites, etc., etc., qui sont maltraités par les Turcs, ce sont les Mahométans de Tunisie et d'Algérie qui sont maltraités par les Français. Au nom de la Turquie, la parole a été prise par un cheik tunisien, créature d'Enver Pacha, avec lequel il a fait la campagne tripolitaine. Enver Pacha ! Et sa créature a gémi sur les souffrances des Musulmans sous le joug des Français et des Anglais ; et il a émis l'espoir que la glorieuse Allemagne délivrerait ces malheureux. Et les Secrétaires d'Etat, Wahnschaffe et Zimmermann, délégués officiellement par le Chancelier et par le Ministre des Affaires Etrangères, ont applaudi ! (*Journal de Genève*, Correspondance par voie indirecte, 20 janvier).

En même temps, 1^{er} janvier 1916, avait lieu une autre agape à Nich ; l'empereur allemand fraternisait avec le roi Bulgare, l'émule en félonie d'Enver Pacha, l'homme de la fameuse « attaque brusquée ». Le roi Ferdinand a levé son verre à la santé de son « puissant et cher allié », il a exprimé le vœu de

devenir un fidèle collaborateur pour les œuvres de la Kultur et, se mettant à parler latin — la langue qui brave l'honnêteté — il a salué l'Empereur, César et Roi, soldat glorieux, qui apporte aux opprimés la rédemption et le salut... On s'est demandé si une telle extravagance était possible : l'Allemagne apportant le salut aux petits peuples ! et l'on a observé que *gloriosus* voulait dire faufaron encore plus que glorieux, et que le *Ave Cæsar* était le salut des gladiateurs allant à la mort. L'Empereur a félicité Ferdinand de sa « sagesse », et a conclu en « exprimant sa gratitude envers le Tout Puissant de ce qu'il lui était donné de pouvoir serrer la main du tsar Ferdinand ». Comment ne pas se rappeler le baiser à Abdul-Hamid ? (*Journal de Genève*, 22 et 23 janv. 1916).

Et n'oublions pas le toast, que le représentant du Gouvernement allemand von der Goltz, von der Goltz pacha, a porté à Constantinople : il a manifesté sa confiance devant le Sultan *que Dieu mènerait les Turcs et les Allemands à la victoire* (*Gazette de Lausanne*, 29 décembre 1915).

VIII

Les trois mensonges.

1. *Le mot et sa signification.* — 2. *Le dernier plaidoyer Jeune-Turc-Allemand.* — 3. *Le premier mensonge.* — 4. *L'innocence de l'Arménie.*

— 5. *C'est la faute de l'Angleterre et des Alliés.*
— 6. *La révolution et les comités révolutionnaires.* — 7. *Les cinq grandes preuves de la « sédition » et de la « trahison » arméniennes.* — 8. *Le second mensonge.* — 9. *Le troisième mensonge.*

1. **Le mot et sa signification.** — C'est un Allemand, le Pasteur Lepsius, qui a intitulé le chapitre 5 de son ouvrage sur l'*Arménie et l'Europe*, « Mensonges Turcs » ; et c'est le jurisconsulte belge, Rolin-Jacquemyns, qui a défini comme suit la diplomatie ottomane : « une aptitude pour dissimuler sous de trompeuses apparences la barbarie réelle des faits et des intentions ; une tranquille audace à promettre ce que l'on ne veut, ni ne peut tenir ; enfin, un ton paternel et onctueux destiné à faire croire qu'on est victime d'injustes préventions ou d'odieuses calomnies ». Il ajoute « qu'on a organisé le parjure », qu'il existe des cafés ou des bains, où l'on trouve à toute heure de faux témoins, prêts à attester tout ce qu'on voudra, moyennant salaire. Enfin, analysant la réponse de l'Ambassadeur anglais à la S. Porte, 23 décembre 1879, il conclut : « On ne saurait dire en termes plus diplomatiques à un interlocuteur que celui, dont il tient ses informations, est un effronté menteur » (R. Jacquemyns, *o. c.*, 1889, p. 339, 325, 326, 322). Et voilà ce qu'il y a lieu de répondre à l'étrange question : pourquoi ne pas accorder foi aux explications officielles turques ?

2. **Le dernier plaidoyer Jeune-Turc-Allemand.** — La question ci-dessus est posée dans la plus récente étude sur « la question arménienne »

par l'Allemand C.-A. Bratter. Ce plaidoyer s'appuie surtout sur les documents officiels turcs, et parfois n'a pu être rédigé qu'avec le concours du Gouvernement turc lui-même ; ainsi, quand il cite l'ouvrage manuscrit d'Hilmi Pacha, ambassadeur turc actuellement à Vienne, un grand ouvrage qui racontera l'histoire du Gouvernement d'Abdul-Hamid (Bratter, p. 37).

Voici ce que le pasteur de Zürich, L. Ragaz, dit de la brochure Bratter, dans sa Revue, les *Neue Wege* (janv. 1916, p. 45-4) : « C'est un produit de médiocre qualité... Il sert les vieilles mauvaises fables, tirées de la cuisine des mensonges jeunes-turcs, depuis longtemps réfutées... Ce triste produit mérite surtout quelque attention, comme type d'un genre actuel de littérature : la littérature de la calomnie... Accabler de calomnies des hommes frappés par une misère inouïe, est un des actes les plus misérables, qu'un homme puisse commettre ».

Ce plaidoyer a été inspiré, peut-être dicté, par le gouvernement Jeune-Turc lui-même. — Naturellement, il est impossible d'en donner ici une réfutation complète. C'est un tissu d'affirmations jeunes-turques sur toute l'histoire des massacres depuis ses origines. Il faudrait donc un volume pour mettre tout au point. Mais c'est parfaitement inutile pour nos lecteurs. Laissons de côté les détails. Nous pouvons dire que l'essentiel se ramène à trois mensonges principaux.

3. Le premier mensonge. — Les massacres avaient été perpétrés dans le plus grand secret possible. Quand ils s'ébruitèrent, on les nia.

Le 24 mai 1915, les Puissances Alliées « ayant eu

l'impudence inouïe » (Bratter, p. 7) de protester, de déclarer qu'elles rendraient les Ministres turcs personnellement responsables, la S. Porte fit paraître la Note du 6 juin d'après le résultat de ses enquêtes, dit le Jeune-Turc-Allemand. Et il ajoute : « l'objection, que ce résultat pourrait être partial (*einseitig gefärbt*), est peu plausible (!) ». La Note portait « que les accusations de la Triple Entente n'étaient rien autre chose que des mensonges de ses agents ». Elle déclarait que les Arméniens d'Erzeroum et de Cilicie n'avaient été l'objet d'aucune mesure particulière, parce qu'ils n'avaient rien fait, qui fût de nature à troubler l'ordre et la paix publique » (Bratter, p. 8). Satisfecit précieux à enregistrer !

Alors, le Jeune-Turc-Allemand explique très simplement les choses. Les « atrocités belges » ne produisaient plus d'effet. Même en Amérique, on commençait à trouver ennuyeux les récits sur la soif de sang des Allemands, sur les enfants massacrés. Ce n'était plus que des « clichés ». Les Anglais ont trouvé autre chose. Ils ont repris un vieux morceau de leur répertoire et exhumé, à la place des « atrocités allemandes », les « atrocités arméniennes » (Bratter, p. 3, 4).

Après avoir affirmé que, dans son ouvrage manuscrit, l'ambassadeur turc à Vienne démontre « que l'Angleterre a évoqué du néant la question arménienne », le Jeune-Turc-Allemand ajoute : « la question arménienne est un produit anglais. C'est ce qu'a accordé *indirectement* (!), même le malfamé Lepsius » (Bratter, p. 3). Nous ignorons ce que Lepsius a accordé *indirectement*; mais voici ce qu'il a proclamé *directement* : « Les coupables, seraient-ce les Anglais ? Il faut que l'opinion publique, en

Europe, soit bien embarrassée de trouver une excuse pour son apathie en présence des massacres d'Arménie, pour que l'idée absurde soit venue à quelqu'un de faire remonter « les révoltes arméniennes » à des « menées anglaises » (*L'Arménie et l'Europe*, p. 64).

Le 25 août, le Consulat turc à Genève fit paraître le communiqué suivant : « Il n'y a pas eu de massacres d'Arméniens. Toute la population arménienne, hommes, femmes et enfants, jouit de la sécurité la plus complète » (*Quelques Documents*, Genève, p. 67-68). Et en Amérique, le fameux ambassadeur allemand von Bernstorff répétait : « les prétendues atrocités commises dans l'Empire ottoman paraissent être de pures inventions » (*Armenian Atrocities*, p. 111).

4. **L'innocence de l'Arménie.** — Cependant, il devenait difficile, à la longue, de soutenir qu'il fait jour en pleine nuit. Et la S. Porte et ses avocats se sont vus obligés de modifier leur défense, dans le sens indiqué par la Note même du 25 août. Pas de massacres; mais, ajoutait-elle, « il y a eu des coupables condamnés par des tribunaux légalement constitués. » Ces coupables étaient de deux sortes, des *séditieux* ou des *traîtres*. Ce sont ici le second et le troisième mensonge, tantôt distincts, tantôt mêlés.

Procédons avec ordre. Ces coupables, ce n'était pas la population arménienne : tel est le fait capital qu'il faut au préalable mettre hors de doute.

Déjà Marcel Léart avait écrit : « Les Arméniens ont toujours été les loyaux sujets de la Turquie. Toutes les fois que le Gouvernement s'est montré bienveillant à leur égard, si peu qu'il l'ait été, ils ont

répondu par le plus entier dévouement » (M. Léart, *o. c.*, p. 23). Exemples : dans la guerre en Perse et dans les Balkans, même après Adana ! Un neutre, le Professeur Ed. Rossier, de Lausanne, a écrit : « Jamais, jusqu'à la veille des grands massacres ordonnés par Abdul-Hamid, je n'ai entendu un Arménien souhaiter du mal à l'Empire ottoman » (*Gazette de Lausanne*, 17 janvier 1913). — Un autre neutre, H.-A. Gibbons, dit : « Les relations personnelles entre Turcs et Arméniens n'étaient nullement mauvaises (avant 1878). J'eus l'occasion de le constater en divers points de la Turquie... Les grands massacres n'ont eu lieu que depuis un quart de siècle, tandis qu'Arméniens et Turcs ont vécu côte à côte, en Asie Mineure, depuis près de sept siècles... » (Gibbons, p. 32, 33, 37). — Lepsius, en 1914, dit : « Avant la guerre de 1878, les Arméniens passaient pour les sujets les plus loyaux de l'Empire ottoman. Avant la guerre russe, aucun Arménien n'avait la moindre idée d'une opposition contre le Gouvernement » (*Mesrop*, p. 14, 15).

Si on suspecte l'Allemand Lepsius, on ne saurait suspecter l'Allemand Roth. Il écrit : « Le peuple, dans sa masse, ne veut rien que la sécurité, la protection de ses biens nationaux et une espèce d'autonomie. On peut la lui accorder sans préjudice » (Roth, p. 29) Et enfin nous avons plus que les témoignages les plus autorisés des neutres et des Allemands, nous avons le témoignage du Jeune-Turc-Allemand lui-même. Il dit : Sous la domination turque, malgré le joug pesant et les impôts, les Arméniens étaient *complètement satisfaits*. Le Gouvernement turc se montrait à leur égard *très tolérant* et les Turcs les acceptaient *très volontiers*.

« Les Turcs parlaient des Arméniens comme de la loyale communauté » ; et jusqu'à il y a peu de temps, « les Turcs et les Arméniens se supportaient *très bien* réciproquement » (Bratter, p. 22, 23, 24). On peut évidemment avoir quelques doutes sur le caractère vraiment idyllique de ces relations. Mais enfin, puisque ce sont les Jeunes-Turcs-Allemands qui l'affirment, ils doivent le croire.

Et ce n'est pas encore tout : reste encore la preuve capitale de l'innocence des Arméniens. Ce sont les efforts et les Notes de la Délégation, nommée par le Catholicos, et le plaidoyer que cette Délégation a fait entendre dans toutes les Chancelleries de l'Europe. Ce plaidoyer est d'une modération qui seule a fait son succès. Ce que les Arméniens demandent, ce n'est point un royaume indépendant, séparé, c'est tout simplement la vie et la liberté, dans la Turquie intégrale. Et leur grand argument est précisément que cette liberté est le meilleur moyen d'assurer cette intégrité. « Pour que le maintien de cette intégrité soit possible, il faut écarter de la Turquie toute cause de trouble... Quelque événement qui mettrait en question l'intégrité de la Turquie d'Asie, c'est là un danger permanent, que seule parviendra à éliminer la mise à exécution des Réformes ». Le salut de l'Arménie sera le salut de la Turquie. « Il ne faudrait pas que les Réformes puissent être considérées comme ne devant profiter qu'aux Arméniens seuls... ; surtout, elles ne sont pas un acte d'hostilité contre les populations musulmanes... Les Réformes arméniennes doivent servir les intérêts de tous, des musulmans et des chrétiens... L'intérêt de la Turquie est de les adopter, pour maintenir l'intégrité de son territoire, pour apaiser et favoriser le dévelop-

pement économique. » Tel est le langage que l'Europe a entendu, compris et approuvé en 1913. Et c'est à ce langage qu'ont répondu les massacres.

5. C'est la faute de l'Angleterre et des Alliés. Que s'est-il donc passé ? L'Angleterre, en particulier et les Alliés en général, répond le Jeune-Turc Allemand, ont créé et soutenu les Révolutionnaires. Il invoque le témoignage d'un *anonyme* allemand, qui raconte : « Si le peuple arménien, qui possède la plupart des qualités, caractérisant d'habitude un paisible citoyen, se trouve aujourd'hui sur la route de l'anarchie, il ne faut pas en accuser seulement la jeunesse révolutionnaire de ce peuple, mais il faut mettre aussi au pilori, sans ménagement, les Anglais. Ce sont eux qui ont distillé dans l'âme du peuple arménien le poison, qui maintenant apporte à ce malheureux peuple la souffrance et la mort. » — « C'est sur la Triple Entente que pèse la responsabilité des événements, dont elle croit devoir se plaindre ; car c'est elle qui a organisé et dirigé le mouvement révolutionnaire » (Bratter, p. 29, 13).

6 La Révolution et les Comités révolutionnaires. — C'est ici le grand argument et presque l'argument unique des Jurcs-Turcs, celui auquel ils ramènent tous les autres et tout. Or ce qu'on appelle la Révolution et les comités révolutionnaires en Arménie, forme un des chapitres les moins connus de l'histoire récente de l'Arménie. Il est nécessaire d'entrer dans quelques détails, de nature à mettre en relief ce fait : quoi qu'il en soit de la Révolution et des comités révolutionnaires, 1^o ils sont une création du Gouvernement turc, et 2^o ils ne sont pas ce que dit le Gouvernement turc.

Les Comités révolutionnaires datent d'environ 1887. Or, malgré tout ce qui a pu être dit sur la situation « tolérable » des Arméniens avant la période des grands massacres, la réalité est que les massacres plus ou moins petits, et les persécutions plus ou moins régulières, organisés par le Gouvernement turc, datent d'au moins 500 ans. Donc les massacres ont précédé les Comités révolutionnaires, qui sont un effet, et non une cause.

Depuis que les Arméniens sont sous le joug des Turcs, les villes et les villages arméniens ont été dévastés ; et le peuple arménien a été massacré, périodiquement, avec plus ou moins de cruauté, sous des formes diverses. « L'histoire de l'Arménie sous le joug turc est mouillée, à toutes ses pages, de larmes amères ». Les Archives du patriarcat arménien à Constantinople regorgent de memorandums, de rapports sur les assassinats, et les massacres, et les pillages accomplis par les Turcs et les Kurdes, à l'instigation ou avec la connivence du Gouvernement turc. — Et il n'y avait pas de Comités révolutionnaires.

Quand la guerre russo-turque éclata, en 1877, les Arméniens ne participèrent pas au soulèvement des Bulgares ; ils ne soutinrent pas les Russes ; ils ne formèrent pas de corps de volontaires. Sur les champs de bataille, ils remplirent leurs devoirs de soldats loyaux ; chez eux ils restèrent neutres. — La Russie mit l'article 16 dans le traité de San Stéfano ; l'article 16 devint l'article 61 du traité de Berlin ; et l'article 61 ne fut pas observé par la Porte. A ce moment le grand patriote, le futur Catholicos, Khrimian, put dire : « Les autres peuples chrétiens (Bulgares, Grecs, Serbes qui s'étaient révoltés, et avaient obtenu leur indépendance) se sont approchés du chaudron de la

liberté avec des cuillers de fer ; nous, avec des cuillers de papier. Ils ont eu leur part, nous n'avons rien ». Au contraire, la Porte commença à persécuter plus vivement les Arméniens, et à leur enlever autant que possible ce qu'ils avaient encore d'autonomie dans la direction de leurs églises, et en particulier de leurs écoles. La Porte supprima les libertés séculaires, ferma des écoles arméniennes, et inaugura une guerre de persécution contre les professeurs qui travaillaient loyalement au progrès de leurs compatriotes, qui avaient quelque popularité. La Porte comprenait que l'instruction, c'était l'émancipation. Elle fit la guerre, la guerre à l'esprit, pour mieux réussir dans sa guerre aux corps et aux biens. Et il n'y avait cependant pas encore de Comités révolutionnaires.

Le premier fut Mgrditch Portoukalian. Il était né le 9/21 octobre 1848, à Constantinople, dans le quartier arménien de Koum Capou, où son père tenait, très honorablement, une petite banque. C'était un homme de bien, ami du progrès, qui possédait une bibliothèque respectable, chose rare pour l'époque. — Le petit Portoukalian quitta en 1862 l'école de Koum Capou, qui venait de passer entre les mains des « obscurantistes », pour fréquenter, pendant un an, une école située à 6 kilomètres (ce qui lui faisait tous les jours 12 kilomètres de marche), dirigée par les adversaires des « obscurantistes », appelés par opposition « illuminés » ; et ainsi il s'enrôlait au service de la cause à laquelle il allait consacrer sa vie, la cause du Progrès.

Son père était mort : ses ressources ne lui permettaient pas de vivre autrement que par son travail ; il entra chez un libraire français, où il se créa des ressources, et développa ses connaissances, pendant

quatre ans. Et enfin, à l'âge de 19 ans, cédant à une vocation irrésistible, il devint pédagogue (1867).

D'abord il enseigne dans une école; mais ce n'est pas assez pour son activité dévorante. L'ignorance est profonde et générale; il veut instruire partout et tous, les adultes comme les enfants. Aidé par quelques amis, il crée une société de publications, il crée des cours du soir pour les ouvriers, etc. Et en 1869, il réalise son rêve : porter la lumière chez ses frères arméniens dans les provinces reculées de l'Arménie turque. Bientôt il s'installe à Van, où il fonde des écoles pour les enfants, des cours pour les adultes, des associations littéraires. Et quand un voyageur français passe, M. Chantre, il est émerveillé, stupéfait. Au milieu d'une barbarie inouïe, inimaginable, il trouve des écoles qui peuvent servir de modèle à nos propres écoles : les élèves de Portoukalian, interrogés en français, répondent en français !

L'ennemi-né de tout progrès, le gouvernement turc s'émeut, essaie d'arrêter cette œuvre, et, à bout de tracasseries, il intime à Portoukalian l'ordre de quitter l'Arménie et de rentrer à Constantinople. Trois fois Portoukalian, grâce à l'influence des patriarches, trouve moyen de retourner à Van et à son œuvre. Trois fois il est forcé de l'interrompre. Finalement, il est jeté en prison, et mené, les menottes aux mains, à Constantinople.

Mais là il ne peut rester inactif. Il crée le journal *Asia*. Sa tendance radicale excite la colère du clergé arménien, alors rétrograde. Le clergé obtient facilement du gouvernement des suspensions successives du journal et enfin sa suppression. Le patriarche Nessés, conseille alors à Portoukalian de modérer son langage vis-à-vis du Consul religieux

du Patriarcat, afin de pouvoir continuer sa publication. « J'aime mieux briser ma plume, répond Portoukalian, plutôt que de la tremper dans la flagornerie envers des hommes qui méconnaissent leurs devoirs ».

Ne pouvant plus retourner en Arménie, il travaille à réunir, en une vaste association, les diverses associations que les Arméniens avaient fondées à Constantinople, la plupart sous son initiative, pour répandre l'instruction en Arménie. Ses élèves le suivent, et pour eux tous, c'est le même traitement : prison, persécutions, exils...

Le moment est venu où, le régime hamidien devenant de plus en plus terrible, où la censure même préventive ne garantissant plus la sécurité de l'écrivain, où, la terreur et le silence descendant de plus en plus sur les cœurs et sur le pays, il faut s'expatrier. Portoukalian se réfugie à Marseille, et fonde son journal *Armenia*, 1^{er} août 1885. La vie sans journal, un journal sans l'Arménie, ce serait la vie sans l'air pour respirer. Bien-être, tranquillité, bonheur, honneurs, il sacrifie tout à son journal, qui défend son Arménie. Et, depuis 1885 jusqu'à aujourd'hui, il n'a cessé de plaider la cause sacrée de la patrie opprimée, persécutée, martyrisée. Les agents secrets d'Abdul-Hamid sont venus à lui, tenant dans la main des bourses pleines d'or ; il était dans le dénuement le plus absolu ; rien n'a pu le séparer de ce journal qu'il appelait « l'aîné » de ses enfants. Et nous voilà au bord de la source d'où s'épancheront les flots de la « Révolution ». Les comités révolutionnaires vont naître.

Or qu'était cette source ? Voilà le point capital. Nous savons déjà que, si elle a surgi, c'est sous

l'effort séculaire du gouvernement turc. Pendant cinq siècles le gouvernement turc a frappé; enfin l'eau a jailli... A qui la faute ?

Nous avons ici un document de tout premier ordre, qui est presque inconnu, et qui cependant décide de tout, sans contestation possible. C'est la *Lettre ouverte adressée au Grand Vizir, Saïd Pacha*, lettre que M. Portoukalian lui fit parvenir en la recommandant à la poste, et qu'il publia dans le premier numéro du premier journal patriote. On a bien voulu me traduire cette lettre; il vaudrait la peine de la reproduire intégralement. Je me borne à en signaler les passages principaux.

Après avoir énuméré les vexations, les déportations, les emprisonnements, qui ont tout à coup bouleversé la population de Van, du 24 mars 1885 au 24 juin (le 30 mars le gouverneur fit partir Meguerditch Khrimian), l'auteur de la Lettre ouverte rejette la responsabilité de toutes ces exactions sur des intrigants, des calomniateurs, qui ont surpris la religion des autorités locales. Et avec confiance, il en appelle au Gouvernement, au Grand Vizir et au Sultan. Ici il faut citer.

« Ni Sa Majesté le Sultan, ni Son Altesse le Grand Vizir, ne peuvent visiter la population de Van, et vérifier les renseignements qu'on leur donne. Ils sont obligés de s'en référer au Vali, qui, à son tour, est obligé de puiser aux sources d'où jaillissent les eaux troubles [les intrigants et les calomniateurs]. Le peuple innocent, par l'influence de ces personnages, est privé de tout moyen pour faire parvenir sa voix à son cher Souverain et à son Grand Vizir, son unique espoir de salut... Ces personnages empêchent que Sa Majesté et son Grand Vizir aient connais-

sance de la situation exacte du peuple, pour le bien duquel ils pensent et travaillent jour et nuit.

« En notre qualité de fidèle et loyal sujet ottoman, et dans notre vif désir de défendre les véritables intérêts de l'Etat, nous nous sommes senti obligés de faire un dernier effort, afin de présenter sous ses véritables couleurs la situation aussi malheureuse que dangereuse de la population de Van. Son Altesse, Saïd Pacha, avec son patriotisme, son amour pour le peuple, et l'esprit de justice de son Divan, voudra bien sans doute prendre notre requête en considération. Il aura pitié du pays, dont il a le gouvernement et qu'il aime bien.

« Le cœur de celui qui écrit ces lignes bat en ce moment si fort, qu'on dirait qu'il veut fendre sa poitrine, et en sortir tout sanglant, pour se jeter devant les yeux de son Altesse, afin qu'elle puisse lire dans ses plus profonds replis. Qui pourrait ne pas s'émouvoir, qui pourrait ne pas être tenté de désespérer de sa patrie, de la Turquie, — dans son amour indéfectible pour elle, — en constatant que la seule récompense de ceux qui travaillent fidèlement et ardemment pour son bien et ses intérêts, et pour l'Etat, est d'être victimes de calomniateurs, d'intrigues ourdies dans les ténèbres... ? »

Et voici la fin de la Lettre. « Chacun peut facilement comprendre que c'est trahir les véritables intérêts de l'empire ottoman que de pressurer et torturer un peuple innocent, travailleur et pacifique ; que de le présenter comme mécontent du gouvernement ottoman, et enclin à l'insurrection. Le pauvre peuple finira naturellement par se convaincre que, quoi qu'il fasse (brûlerait-il les cinq doigts de sa main en guise de cierges) il n'arrivera jamais à se faire considérer

comme le sujet le plus fidèle, le plus pacifique et le plus utile de l'empire ottoman. Ce sont les vexations de ce genre, les persécutions injustes, les abus auxquels se livrent des fonctionnaires et des personnages influents, qui rendent le peuple hésitant. Il ne sait plus de quel côté tourner les yeux, à qui confier les souffrances innombrables que son cœur ne peut plus contenir. Persécuter, c'est forcément déterminer le mécontentement, le propager ; c'est irriter violemment le peuple pacifique, en le poussant au désespoir, en le faisant douter des réformes, que le gouvernement a l'intention d'opérer pour assurer peu à peu un sort plus tranquille à tous ses sujets ». Et la Lettre se termine par une dernière assurance de loyalisme : « La pierre de la tombe seule pourra refroidir la chaude ardeur de ce cœur, qui veut servir sa nation et les véritables intérêts de l'Empire ottoman » (*Armenia*, 1^{er} août 1885).

Et ce n'est pas ici le spectacle le moins curieux, le moins suggestif, et je dirai volontiers le moins symbolique : la Révolution a pour père cet homme si doux, si timide, si modeste, cet homme dont le regard seul trahit à l'observateur attentif — et à lui seul — la flamme intérieure, qui brûle dans le sanctuaire de son âme : il est de l'étoffe avec laquelle les patries font leurs martyres. En vérité à qui la faute ?

La Porte acheva son œuvre. Le Gouvernement turc répondit à la Lettre ouverte en interdisant l'entrée du journal en Turquie.

Naturellement le journal fut forcé d'écrire plus énergiquement en faveur des réformes, de plus en plus refusées. Les colonies arméniennes en Europe, en Amérique, en Egypte, s'émurent et commencèrent à agir. Elles rappelèrent la question armé-

nienne aux Puissances et aux peuples, et le 17 avril 1889, une Société se fonda sous le nom d'*Union patriotique arménienne*, qui avait pour organe l'*Armenia*.

Mais déjà des étudiants Arméniens de Russie, qui faisaient leurs études en Europe, et qui, au début, avaient écrit dans l'*Armenia*, avaient fondé un parti plus avancé, auquel ils donnèrent pour organe le journal arménien *Hintchak*, vers 1887. Portoukalian modère ses disciples exaltés et impatientes. L'*Armenia* combat les manifestations extrêmes et recommande l'union de toutes les classes, pour éviter l'anéantissement de la Nation. Mais, les rédacteurs du *Hintschak*, imbus des idées de Karl Marx, qu'ils avaient prises en Allemagne, prêchent le socialisme, et veulent précipiter les événements.

Au début, les idées hintschakistes ne trouvèrent pas beaucoup d'écho chez les Arméniens. Mais les Turcs redoublaient leurs violences. Le fameux chef Kurde Moussa bey, qui s'était signalé par ses assassinats, ses viols, ses pillages, avait été, sur les instances des Arméniens, amené à Constantinople. Il fut jugé et... acquitté. L'indignation, le désespoir recrutèrent bon nombre d'adhérents au parti hintschakiste. — A qui la faute ?

L'« Union patriotique arménienne » fondée par l'Arménia fut dissoute, et en 1890, elle fut, peut-on dire, remplacée par la *Fédération révolutionnaire arménienne* (Daschnaktzoutioum), qui avait pour organe le journal *Droschak* (Le drapeau), de Genève. Les Droschakistes étaient aussi socialistes, mais moins que les Hintschakistes ; ils n'introduisaient pas le socialisme dans leur programme d'action en Tur-

quie. Ce fut bientôt le parti le plus puissant, malgré a scission d'un groupe modéré.

Mais au moment de la Révolution jeune-turque, apercevant une possibilité de liberté, tous ces partis mirent bas les armes, et offrirent leur concours le plus loyal au nouveau gouvernement. — On sait la suite. A qui la faute ?

Le pamphlet jeune-turc-allemand flétrit avec une particulière violence deux chefs révolutionnaires, Garo et Hampartzoum.

Garo (Hareskin) est le petit-fils de Hatchadour Effendi Pasdermadjian. Celui-ci, qui n'avait pas reçu d'instruction, était doué d'une rare intelligence ; il devint un des Arméniens les plus notables, et, par les moyens les plus honnêtes, gagna une grosse fortune pour Erzeroum, 2.000.000. Sa générosité fut vite proverbiale. Elle ne distinguait pas entre les Arméniens et les Turcs. Il fit construire des écoles et des églises pour les Arméniens ; mais il fit aussi construire une mosquée pour les Musulmans. Et c'est ce grand bienfaiteur de la cité qu'en plein jour, sur la place publique, le Vali Samih Pacha fit assassiner.

Le souvenir de cet abominable forfait est resté vivant dans tous les cœurs arméniens. A qui la faute ? Garo, d'un tempérament très impressionnable, fut impressionné et, dès sa jeunesse, il forma le projet de venger son grand-père et de délivrer son peuple.

Pendant il crut à la sincérité des Jeunes-Turcs, et ne leur refusa pas sa collaboration ! Les massacres d'Adana ne dessillèrent qu'à moitié ses yeux. Il fut député. C'est alors que, peu à peu, écœuré de ce qu'il voyait, il arriva à la conviction qu'il n'y avait de salut possible pour les Arméniens que dans la sup-

pression complète du régime ottoman. A qui la faute ?

Ajoutons que l'oncle de Garo a été assassiné en 1914, au début de la guerre, en plein jour, à sa sortie de la succursale de la Banque ottomane à Erzeroum, dont il était le sous-directeur. Garo, prévoyant le sort qui lui était réservé, s'enfuit de Constantinople. Et c'est ce Garo que le pamphlet jeune-turc allemand accuse de trahir... sa patrie, la Turquie !

Quant à Hampartzoum, le pamphlet jeune-turc allemand en fait le chef des propagandistes de l'action, « le mal famé Hampartzoum », « un gibier de potence de la pire espèce » (Bratter, p. 34). — Or voici ce que m'a raconté quelqu'un qui l'a connu personnellement : « Hampartzoum Boyadjian a été l'homme le plus doux, le plus loyal, le plus honnête, et le plus idéaliste. Arménien, Grégorien, né à Hadjin il alla en 1873-1874, avec un ami catholique, prêcher aux Arméniens de Sassoun de se défendre par les armes contre les agressions des Kurdes. Arrêté pendant le massacre, il est resté enfermé pendant 12 ou 13 ans dans la forteresse de Saint-Jean d'Acre. A la fin, ses camarades ont réussi à le faire évader. Il alla à Paris, devint un des chefs du parti hintschakiste, et demanda à son parti de supprimer le système terroriste. Quand la Constitution fut rétablie à Constantinople, il rentra, prêt à se rallier au gouvernement, et fut élu par les Turcs de Hadjin député à la Chambre ottomane. Quand les persécutions et les massacres commencèrent, il fut un des premiers arrêté et pendu ».

Du reste un seul exemple suffirait pour montrer ce qu'il faut penser de la documentation du Jeune-Turc-Allemand et de ses patrons, tout particulière-

ment en ce qui concerne ce qui pour eux est l'essentiel, les Comités révolutionnaires. Il déclare que « l'un des chefs principaux (*Hauptträdel Führer*) des Arméniens révolutionnaires est Boghos Nubar pacha »... (p. 15). Or Boghos Nubar pacha, chez qui on ne sait ce qui l'emporte, l'intelligence ou la sagesse, n'a jamais appartenu à un parti politique. C'est précisément pour cela qu'il a pu fonder en 1906 *l'Union générale arménienne de bienfaisance*, une association qui a uniquement pour but le développement intellectuel et moral des populations arméniennes d'Asie, et l'amélioration de leur situation morale et matérielle. Les statuts de l'Union, approuvés par le gouvernement égyptien, ont reçu aussi l'approbation du gouvernement ottoman. L'article 1^{er} stipule que la Société n'a aucun caractère politique, et que cette clause est fondamentale : un autre article stipule que nul ne peut faire partie d'aucun conseil de la Société, s'il appartient à un comité politique quel qu'il soit. — Enfin c'est précisément parce que Nubar pacha est resté en dehors de tous les partis politiques qu'il a été choisi par le Catholicos comme son représentant en Europe, qu'il a été nommé président d'une Délégation nationale, pour négocier auprès des Puissances les réformes nécessaires aux provinces arméniennes. Et Nubar pacha fut tellement fidèle à l'esprit de sa mission, il lui enleva tellement tout caractère politique, il resta si bien en relation avec les Ambassadeurs et les Ministres ottomans, que la Porte signa l'acte des réformes du 8 février 1916, et que le Grand-vizir, aussitôt après, offrit à Nubar pacha un portefeuille dans le Ministère ottoman ! — Quel certificat de loyalisme pourrait être comparé à ce certificat ?

Cependant on ne se méprendra pas, — pensons-nous, — sur nos intentions. Nous ne faisons pas l'éloge des Comités révolutionnaires, et surtout nous sommes loin d'approuver, soit directement, soit indirectement, tout ce qu'ils ont dit et fait. Certes pas ! Parmi les révolutionnaires il y a eu des esprits bornés, des esprits exaltés. Il y a eu des habiles. Sous l'influence des socialistes allemands ou des nihilistes russes, plusieurs se sont laissés entraîner à des folies et à des crimes. Il y a eu des assassinats.

Ils ont usé du terrorisme ; ils ont tué des espions, des traîtres Arméniens ; puis ils ont considéré comme traîtres des Arméniens riches, qui refusaient de les aider, ou qui leur étaient hostiles. Mais il est faux qu'ils aient été les instruments du gouvernement russe. Au contraire, ils ont provoqué ses défiances et son hostilité, surtout pendant l'époque où le fameux Arménophobe, le prince Galitzine était gouverneur du Caucase. Il est faux qu'ils aient incendié des mosquées, et massacré des populations turques. Il est faux qu'ils aient poussé aux massacres des Arméniens eux-mêmes pour agiter l'Europe, etc., etc.

De la façon la plus générale, les révolutionnaires — logiquement et fatalement créés par la cruauté séculaire du gouvernement turc, — ont été sincères et généreux. Leur imagination était exaltée par le souvenir de leur passé glorieux, et leur cœur souffrait des malheurs présents de leur peuple.

Plusieurs se sont trompés. Ils ont éloigné de la cause arménienne les partis modérés de l'Europe. Ils ont fourni des prétextes aux accusations, qui faisaient de tous les Arméniens d'incorrigibles anarchistes.

Mais ils n'ont jamais été qu'une minorité. Sans

doute leur propagande — toujours favorisée par les iniquités du gouvernement — n'a pas été sans influence, surtout sur les classes pauvres. Toutefois quel chiffre ont-ils atteints ? dans le monde entier, en comptant les militants et les simples adhérents, peut-être pas 50.000. Ce qui est certain, c'est que, malgré tout, l'immense majorité de la population arménienne de la Turquie est restée paisible, et en dehors de ce mouvement révolutionnaire, qu'elle jugeait dangereux. Dans son loyalisme, elle n'a demandé qu'assez de justice et d'ordre pour pouvoir vivre en sécurité.

7. **Les cinq grandes preuves de la « sédition » et de la « trahison » arméniennes.** — Voici la première : « *On montrera*, dans un temps pas trop éloigné, par des documents officiels, que l'Angleterre, avec l'aide de la Russie et de la France, a organisé en Arménie une vaste conjuration ». *On montrera...*

Voici la seconde : « *On prouvera* de même, dans un temps pas trop éloigné, que les révolutionnaires arméniens, pendant cette guerre, ont occupé les grandes villes du plateau et les ont livrées à l'ennemi ». *On prouvera...*

Voici la troisième : « *On donnera* la preuve que le Consul anglais de Mersine a affiché, en avril 1909, l'insurrection arménienne dans le vilayet d'Adana. » *On donnera...* (Bratter, p. 5, 6).

Voici la quatrième : « La S. Porte *publiera*, en son temps, tous les documents » qu'on a trouvés dans les maisons des révolutionnaires, *et qui démontrent* que les révolutionnaires sont sous la

protection de Paris, de Londres, de Tiflis » (Note de la S. Porte, Bratter, p. 11). *On publiera...*

Voici la cinquième : « les Puissances alliées ont provoqué même des crimes contre les personnes : là dessus les preuves sont arrivées entre les mains de la S. Porte » (Note de la S. Porte, Bratter, p. 13). Ici il n'est pas même dit qu'on fera connaître ces preuves un jour...

Au lieu de fournir les preuves qu'ils prétendent avoir, les Jeunes-Turcs-Allemands préfèrent donner leur parole d'honneur qu'ils en ont : cette célèbre parole d'honneur, qu'Abdul-Hamid donnait déjà à Lord Salisbury.

8. **Second mensonge.** — Ayant établi, sur cette absence de preuves, son accusation de sédition, la S. Porte s'est trouvée en cas de légitime défense ; et elle a procédé à une sévère, mais juste répression.

L'agence Wolff a répandu dans le monde (27 octobre 1915) le communiqué suivant de la Porte : « La nuit du 16 septembre (or on massacrait depuis le mois de janvier) (*Gazette de Lausanne*, 14 février) des bandes arméniennes, retranchées dans des édifices solides et des points les plus dominants d'Ourfa, se sont révoltées en ouvrant le feu sur nos patrouilles. Comme ces faits prouvaient qu'ils étaient décidés à opposer la résistance armée à la force publique, et qu'ils *avaient commencé à massacrer les habitants*, certaines forces militaires furent dirigées sur Ourfa, refuge de ces bandes. Le but des révolutionnaires, qui était d'une part d'occasionner des dommages et des pertes aux sujets des états belligérants... et d'autre part, de détourner une

partie des troupes impériales...., n'a pas été atteint, grâce aux mesures énergiques et rapides prises par les autorités » (*Gazette de Lausanne et Quelques documents*, Genève, p. 69). — Evidemment la S. Porte usait d'un droit incontestable et accomplissait un devoir inéluctable. « En face de ces faits le Gouvernement avait le devoir de résister à l'insurrection et de maintenir la paix et l'ordre public... C'était le devoir incontestable du Gouvernement de procéder avec la plus grande énergie contre les traîtres et les ennemis de l'Empire... Le Gouvernement s'est donc vu contraint de dompter le mouvement par la force des troupes, et de saisir les Arméniens séditieux, qui étaient en relation avec les révolutionnaires de l'étranger et les agents de la Triple Entente » (Bratter, p. 10, 6, 10).

Et le pangermanisme reprend, à propos des massacres Jeunes-Turcs, les théories de Naumann à propos des massacres d'Abdul-Hamid : Nécessité (*Noth...*); il faut laisser faire. Le Comte de Reventlow a écrit : « Si la S. Porte juge nécessaire de supprimer, par tous les moyens, les agitations en Arménie, et de mettre fin aux insurrections, on ne saurait se servir, en parlant de ces mesures, de l'expression de « meurtres », ou d' « atrocités ». Ce sont des décisions gouvernementales justifiées et nécessaires ». (Cette déclaration a fait le tour de la presse vers le milieu d'octobre 1915). « Il serait grand temps que les Allemands comprennent au moins d'où provient le bruit fait au sujet des atrocités arméniennes ; qu'ils comprennent enfin que ce n'est pas notre affaire de nous apitoyer sur le sort des révolutionnaires et insurgés arméniens, qui présentent un grand danger pour notre fidèle alliée turque, et qui

sont l'instrument de nos ennemis mortels, l'Angleterre et la Russie. Si les Turcs ne se défendaient pas énergiquement contre le danger arménien, ils rendraient à leurs alliés un aussi mauvais service qu'à eux-mêmes. Voilà pourquoi nous autres, Allemands, nous devons considérer cette question arménienne non seulement comme intéressant la Turquie, mais encore tous ses alliés, et la soutenir contre les attaques venues du dehors » (*Reventlow, Deutsche Tageszeitung*, 19 décembre 1915. B. d. M. p. 558).

Or, voici trois réflexions :

1^o A supposer, ce qui n'est pas, que ces prétendues insurrections soient réelles ; comme elles seraient le fait de quelques révolutionnaires, et non de la population, dont le Jeune-Turc-Allemand vient de faire l'éloge, la répression abominable, atteignant toute cette population, est un crime sans nom.

2^o Quand nous disons que les accusations de sédition sont fausses, nous n'entendons pas que, nulle part, il n'y ait eu des Arméniens essayant, par la violence, de se défendre contre des violences. Quand une population est persécutée pendant des siècles, et massacrée pendant des dizaines d'années, il serait incompréhensible qu'il n'y eût jamais nulle part quelques révoltes individuelles ou locales. Mais ce n'est pas de ces accidents qu'il s'agit.

3^o Nous disons qu'il n'y a pas eu d'insurrection concertée, dangereuse, vraie. Les télégrammes, qui pleuvent à Constantinople sur Talaat Bey, annonçant qu'ici et là « les soulèvements arméniens avaient été étouffés », et les félicitations renvoyées de Constantinople appartiennent à ce système de « parjure organisé », dont parle le professeur Jacque-

myns, et auquel Lepsius a consacré plusieurs pages de son ouvrage. Il a montré que « dans toutes les villes et les districts ruraux, les chefs, notables et prêtres des Communautés arméniennes, ont été forcés, par les autorités elles-mêmes, au moyen d'emprisonnement, de tortures, de menaces de mort et de nouveaux massacres, à signer des déclarations mensongères, de faux rapports, *des adresses de remerciements* et des documents falsifiés de tout genre, destinés à établir que les Arméniens eux-mêmes auraient troublé la paix publique par des menées révolutionnaires » (*L'Arménie et l'Europe*, p. 54).

Et maintenant, voici les témoignages. — Le premier est sinon tout à fait inédit, du moins presque tout à fait inconnu. Il s'agit d'un mémoire, apporté par le chef révolutionnaire Ruben, — échappé aux massacres, — à la colonie arménienne de Moscou (le mémoire a été publié par les journaux russes et par le *Droschaken*). — D'après ce rapport, peu de temps avant la déclaration de guerre de la Turquie, les Jeunes-Turcs envoyèrent des délégués aux Arméniens révolutionnaires, à Erzeroum pour leur demander d'aller organiser l'insurrection parmi les Arméniens du Caucase. Et pour les décider à entreprendre cette insurrection, ils firent les plus brillantes promesses. Les Arméniens ne se laissèrent pas séduire. — Quelque temps après les pourparlers furent repris ; et les promesses merveilleuses renouvelées. Mais les Arméniens résistèrent encore.

La situation resta stationnaire jusqu'à la fin de 1914. Puis, les Russes ayant eu des succès, les massacres commencèrent. A la fin de janvier 1915 ils s'étendaient partout -- Et c'est seulement en

février que commencèrent les résistances. C'est ce qu'on a appelé les révoltes.

Mais si l'on doute de ce témoignage Arménien, en voici d'autres.

« Les Arméniens, quoique groupés d'une façon assez compacte, dans quelques grands districts, ne forment nullement partout la majorité dans les provinces, où ils habitent en nombre. Ensuite, les lois qui défendent aux chrétiens de porter des armes, mais le permettent aux Mahométans, les mettent à la merci de ceux-ci... Excepté pour Zéïtoun (qui résista aux massacreurs), nous n'avons pu réussir, malgré nos minutieuses recherches, et le grand nombre de renseignements que nous avons recueillis, à découvrir nulle part un mouvement quelconque, qui permit de conclure à un projet de révolte » (Lepsius, p. 62).

M. René Pinon : « Il n'y a eu cependant, au cours de ces années difficiles, aucune tentative de révolte parmi les Arméniens ; ils attendaient patiemment... et quand la guerre éclata, en octobre 1912, ils se comportèrent en loyaux sujets du Sultan... Quiconque a le moindre sens critique, déclarera sans hésiter que ces accusations, ainsi répétées, sont à priori fausses » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1913, p. 89, 6).

H. A. Gibbons : « De la prétendue rébellion des Arméniens, jamais personne n'a donné la preuve par un seul fait. Au contraire, il y a preuves multiples et du caractère le plus convaincant, que l'explication, mise en avant, est inadmissible, et que le grief est totalement dénué de fondement » (*o. c.*, p. 22). « La propagande des exaltés » ne fut « jamais accueillie par les cercles ecclésiastiques ; elle n'eut pas de prise non plus sur la grande masse de la

population arménienne de Turquie... Pendant les massacres de 1909, je me trouvais sur les lieux et j'ai examiné ces accusations. Je me suis convaincu (et j'ai pu convaincre un certain nombre de publicistes, parmi lesquels des Allemands) de l'inanité absolue des reproches lancés contre les Arméniens de Cilicie » (p. 23). — « Après les massacres d'Adana, j'ai passé pendant quatre ans la plus grande partie de mon temps à Constantinople, et j'étais constamment dans la société des chefs de la nation arménienne. Jamais je n'ai entendu un ecclésiastique arménien, ni un Arménien notable, ou jouissant de quelque réputation, parler contre le Gouvernement ottoman... Les Turcs eux-mêmes, — de cela j'ai toute certitude — savaient qu'ils pouvaient compter sur le loyal appui et la coopération des Arméniens » (p. 26).

Et enfin une *Note* écrite par une des plus grandes autorités en la matière, et écrites dans des circonstances telles que le plus grand intérêt du rédacteur était de dire exactement la vérité, s'exprime ainsi : « Il n'y a eu nulle part acte de *rébellion* et le Gouvernement ottoman ne pourrait prouver aucun acte de cette nature. Car on ne peut appeler rébellion les faits de *résistance* armée, qui se sont produits dans quelques localités où des Arméniens, (après avoir eu la preuve indéniable que le Gouvernement, en désarmant les populations, allait procéder aux massacres et aux déportations en masse, comme il avait commencé de le faire dans un grand nombre de centres de toute l'Arménie), se décidèrent à la résistance armée et se réfugièrent dans les montagnes pour se défendre. A Van, ils furent assiégés dans leur quartier jusqu'à l'arrivée des troupes russes. De même, à

Zeftoun, les Arméniens s'étaient réfugiés dans les montagnes, pour échapper à la conscription et à la déportation, qui n'étaient, ils le savaient, que des massacres déguisés ; et ils ne se rendirent que grâce à un stratagème. Les Turcs s'engagèrent envers le Catholicos de Sis à accorder la vie sauve aux Zef-touniotes, s'ils se rendaient, assurant qu'en cas de refus le Gouvernement turc se vengerait en massacrant la population arménienne de tous les villages des environs. Les Zef-touniotes, s'étant rendus, furent tous massacrés. Tels sont les faits exacts et prouvés. »

Et ce qui s'est passé sous Abdul-Hamid s'est passé sous les Jeunes-Turcs, qui ne se sont pas mis en frais d'invention. Toute cette scénérie de prétextes et d'accusations est restée identique à elle-même. Son identité même suffirait à en démontrer la double fausseté : c'est aussi faux en 1915, qu'en 1876.

9. **Le troisième mensonge.** — Il ne nous reste plus à parler que de la *trahison* des Arméniens. C'est, en effet, la dernière accusation, l'accusation actuelle des Jeunes-Turcs-Allemands. Et cette trahison a été punie par l'*évacuation*. Nous avons vu les horreurs que ce mot dissimule. « Nécessité militaire, mesure regrettable, mais bien humaine », a dit Talaat Bey (Gibbons, p. 17).

La Note de la S. Porte, du milieu de juillet 1915, s'exprime ainsi : « Si certains Arméniens ont dû être éloignés de leurs lieux de résidence, la raison en a été que les lieux habités étaient dans la zone des armées, là où leur présence était considérée comme nuisible et dangereuse pour la sécurité intérieure, pour la tranquillité et pour la défense nationale... Les événements donnent tous les jours à

l'administration militaire des preuves de l'existence du plan. »

Et c'était pure bienveillance de la part de la S. Porte ! Elle prenait des précautions. « Pour éviter les désagréments, et la répétition d'événements dans lesquels, à côté des coupables, des Arméniens innocents et paisibles auraient à supporter des dommages regrettables, le Gouvernement turc a dû prendre contre les Arméniens révolutionnaires certaines mesures préventives et restrictives. En conséquence, ces Arméniens ont été éloignés des zones de la frontière et des régions où les lignes d'étapes sont organisées » (Note de la S. Porte. Bratter, p. 12, 13, 14, 15). — On reconnaît le ton paternel que signale Jaequemyns.

Et le chancelier Bethman-Hollweg n'a pas hésité à s'approprier ce langage et *cette pensée* des Jeunes-Turcs-Allemands : « Le Gouvernement ottoman, devant les menées alliées, s'est vu forcé d'évacuer les populations d'Arménie de certaines parties de l'Empire et de leur fixer de nouveaux lieux de résidence. » Et le comte de Bernstorff : « Les Arméniens étaient déloyaux vis-à-vis du Gouvernement ottoman, et secrètement aidaient et soutenaient la Russie ». (*Armenian Atrocities*, p. 111).

Ce thème de la trahison des Arméniens par une entente avec les Russes a été spécialement développé par le Dr. Roth. — Tandis que pour Bratter tout vient de l'Angleterre, pour Roth tout vient de la Russie, qui a allumé la flamme de la révolution. Un corps de volontaires, armés par la Russie, commença à ravager les villages turcs. Anglais, anglo-français, essayèrent de soulever Adana et les localités sur la côte. Dans le territoire de Van, les bandes armé-

niennes combattaient avec les troupes russes. — Et Roth déclare : « Le Gouvernement turc a pu démontrer, par des documents qu'il a saisis, que les Comités révolutionnaires, etc., etc... » — Or, Bratter, dont l'étude a paru après celle de Roth, dit que le Gouvernement n'a pas encore publié ces documents. Mais peu importe ! Roth conclut : « Si la Turquie a employé énergiquement la force des armes, c'était son droit légitime. Quand on s'est vu démasqué, et que le Gouvernement ottoman s'est rendu maître du mouvement, les Puissances de l'Entente ont commencé à exciter l'indignation du monde entier, par une violente protestation contre la Turquie, brutale et altérée de sang » (Roth, *o. c.*, p. 18, 19). Pauvre Turquie si innocente !

A quoi nous répondons : s'il y avait eu des menées russes, elles auraient été dangereuses dans la zone des opérations. Or, ce n'est ni à Van, ni à Erzeroum seulement qu'ont eu lieu les massacres et les évacuations, mais — à la même époque, de la même façon et sur des ordres identiques, — dans cent autres localités, situées à l'intérieur de l'Arménie, et très éloignées de la zone des opérations. — La raison donnée est un prétexte faux.

Nous répondons ensuite que, d'après des germanophiles et des Jeunes-Turcs-Allemands, comme Roth et Bratter, les Arméniens n'avaient pas de prédilection particulière pour les Russes. Ils disaient : « Le Turc prend nos corps, le Russe prend nos âmes » (selon Bratter, p. 22). Et selon Roth : « L'Arménien, en soi, n'est rien moins qu'un partisan du moscovite. Et les gens trompés, qui aujourd'hui font cause commune avec le Cosaque, ne représentent pas la majorité du peuple. En particulier

dans les centres intellectuels, on sait ce que l'on a à attendre de la Russie. Les Arméniens de Turquie ne veulent rien de plus qu'une certaine autonomie du pays et la sécurité de leur vie et de leurs biens » (Roth, *o. c.*, p. 19, 20). Ainsi de l'avis des germanophiles les plus turquisans, la Turquie punit toute la nation, d'un crime dont elle déclara la majorité innocente.

Nous répondons ensuite : c'est exploiter l'ignorance trop générale de l'histoire et de la géographie de ces régions, que de prouver la déloyauté des Arméniens par la présence d'Arméniens dans les armées russes. « Les Arméniens des régions d'au delà de Van et du Caucase sont, depuis quarante ans, sujets russes » (H. A. Gibbons, p. 27). Et si, dans une nation poussée à bout, certains désespérés, affolés, se sont soulevés pour échapper aux massacres suprêmes, se sont armés et réfugiés dans les montagnes, si les soldats russes, dont plus d'un tiers étaient des Arméniens, nous venons de le dire sujets russes du Caucase, ont été accueillis comme des libérateurs ; si même il s'est trouvé des Arméniens pour prendre les armes et se joindre aux corps de volontaires du Caucase, afin de venir au secours de leurs frères exterminés, il n'y a dans ces faits naturels, provoqués par la Turquie même, — dans ces faits rares et locaux, — rien qui justifie, même de loin, le massacre d'une race entière. Ces Arméniens n'ont agi « qu'après qu'ils ont eu la conviction que leur extermination était décidée » (H. A. Gibbons, p. 28). « A la seule exception de Van, il n'y a pas une seule localité, où les Turcs puissent avoir le moindre sujet de soupçonner que les tentatives locales des Arméniens de défendre leurs femmes et leurs

enfants étaient faites de connivence avec l'ennemi. Et Van n'a été, en Asie Mineure, qu'un des trente centres de massacres et de déportations. *Si le Gouvernement ottoman peut citer des faits pour établir que les Arméniens de Turquie complotaient contre la sécurité de l'Empire, qu'il les apporte ! Le monde verra* » (H. A. Gibbons, p. 28).

10. **Le dernier p'aidoyer Jeune-Turc... en français.** — En français, mais pas français : l'humiliation infligée à notre langue a été épargnée à notre nation. — Après avoir fait présenter leur défense en allemand par Bratter, les Jeunes-Turcs ont trouvé le moyen de faire présenter leur défense en français, par... par quelqu'un qui a très bien jugé son œuvre : il n'a pas osé en prendre la responsabilité. « Qui dit cela ? » — « Anonyme » ! (*Gazette de Lausanne*, du 26 mars 1916). Il y a, paraît-il, des amis avec lesquels on n'aime pas s'afficher publiquement, devant ceux qui vous connaissent, vous et eux.

L'avocat allemand est brutal ; l'avocat... en français nie sans nier ; il nous propose de douter. « *On le voit, dit-il, la question arménienne reste ouverte* ».

Ya-t-il eu 500.000, 800.000 Arméniens massacrés ? la question reste ouverte. Et les caravanes avec leurs horreurs ? la question reste ouverte. Et les déserts, avec leurs horreurs plus horribles ? la question reste ouverte. Quelqu'un a dit un jour : « la question ne sera pas posée ». L'anonyme dit : « la question reste ouverte ».

C'est une question « difficile à débrouiller », dit

encore l'anonyme ; et voici comment il s'efforce de l'embrouiller.

Il y a antagonisme entre les Turcs et les Arméniens ; tout d'abord pour... l'argent. Serait-ce ce dont nous ont parlé tous les témoins dignes de foi, à savoir que les Turcs ont une méthode d'administration, qui consiste à s'emparer périodiquement des biens de leurs administrés chrétiens ? D'après l'anonyme, c'est le contraire. Les Arméniens prennent les biens des Turcs. Voici comment. « Les Arméniens sont les Juifs de l'Orient. Intelligents, laborieux, après au gain, économes, ils drainent les richesses des contrées où ils s'implantent, et provoquent la convoitise des voisins plus indolents, lesquels du reste ne tardent pas à devenir leurs débiteurs. Mais ces voisins, *généralement des Kourdes* ou des Circassiens, sont les seigneurs, les maîtres du pays et les plus forts. Il en résulte *forcément*, de temps à autres des conflits locaux, dont l'acuité dépend du plus ou moins d'énergie ou d'intégrité des autorités provinciales ». — Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites ! — Et que cette page d'histoire, à la Jeune-Turque, est pleine de révélations intéressantes, de mots heureux ! Les Arméniens ne sont pas des sujets ottomans, ce sont les esclaves des seigneurs Kourdes, généralement. Ces Kourdes sont « indolents ». Quelle trouvaille de style pour désigner des pillards féroces, vivants de brigandages ! — Quant à l'accusation portée contre les Arméniens d'être les Juifs de l'Orient, elle a été traitée de légende et réfutée suffisamment par des autorités aussi peu suspectes que les deux allemands Rohrbach et Rosen. (Voir plus haut, Etude, III, § 7). — Et au fait, pourquoi les Arméniens sont-ils « laborieux, après au

gain, et économes » ? On comprend que ce soient là des vices intolérables pour les pauvres Kourdes indolents. — Juifs ! — Ils travaillent et drainent les richesses de ceux qui ne travaillent pas ; si bien que les pauvres Kourdes « indolents » deviennent les débiteurs des Arméniens « économes ». Un comble, évidemment ! Et naturellement, c'est intolérable, et « il en résulte *forcément* de temps à autres des conflits locaux ». « Conflits locaux », nouvel euphémisme, digne des précédents.

Et, en somme, tout cela était assez bien. Sans doute les Arméniens avaient « eu *souvent* à souffrir des exactions de leurs seigneurs ». Mais, de « leur propre aveu », jusqu'en 1878, « la vie était somme toute supportable ». En effet que sont des « conflits locaux », et des « exactions », (même « souvent ») ? Cela n'empêche pas la vie d'être « supportable », au moins... pour l'anonyme.

D'autant plus que les difficultés se résolvait « pour la *plupart du temps*, sans effusion de sang ». Que pouvait-on désirer de mieux ? — Et cependant les Arméniens « aspiraient à mieux » ! Etrange aspiration, n'est-ce pas ? Il n'y avait que des « conflits locaux », des « exactions », (« souvent »), et « la plupart du temps » pas d'effusion de sang, ... et les Arméniens « aspiraient à mieux » !

Si bien qu'ils « profitèrent de la présence des Russes à San Stefano pour *arracher* quelques avantages à la Porte ». Quels avantages ? L'anonyme le dit très nettement. Ces avantages consistaient « dans la garantie de la sécurité et des biens des sujets de la nation ». Alors ils n'avaient pas cette garantie ? et ils la désiraient, au lieu de se contenter « d'une vie somme toute supportable », bien qu'il n'y eut

« garantie, ni de leur sécurité, ni de leurs biens » ?
— C'est un peu fort, n'est-ce pas ?

Le sultan Abdul-Hamid fut « profondément irrité » ; il sentit la menace contre l'indépendance, l'intégrité de son empire. Et de 1878 à 1889, il y eut des « tracasseries systématiques ». Quel styliste, que l'avocat... en français des Jeunes-Turcs ! « Tracasseries systématiques », est adorable. Le grand assassin était « tracassier ». Les Arméniens organisèrent la résistance contre... les tracasseries d'Abdul-Hamid, et il y eut des « comités révolutionnaires », hors des frontières. Nous y voilà. Les Comités révolutionnaires pour l'anonyme, comme pour Bratter, c'est l'alpha et l'oméga de la défense jeune-turque. Le sultan « prend peur », et l'anonyme n'oublie pas de noter en passant « les abominables massacres des années 1894, 1895 et 1896 ». Mais tout s'arrangea bientôt. « Abdul-Hamid s'occupa d'autres choses [encore une de ces expressions adorables, dont l'anonyme a le secret] ; les haines et les rancunes s'apaisèrent, et l'existence redevint *à peu près* supportable pour les Arméniens ». Tout n'est-il pas mieux, qui finit bien ? Il y a eu 100.000, 200.000 massacrés. C'est vrai. Mais le massacreur pense à « autre chose » ; les parents oublient leurs « rancunes » contre ceux qui ont massacré leur père, leur femme, ou leurs enfants. Et, au fond, est-il bien d'avoir de la *rancune* pour ceux qui ont massacré votre père, votre mère, votre femme... ? La rancune n'est pas un joli sentiment. Mais enfin, les *rancunes* s'apaisèrent, et les Arméniens eurent de nouveau une existence *à peu près* supportable. On voit que l'anonyme est un homme d'une exactitude méticuleuse, comme tout bon jeune-turc. Il ne dit pas une existence *tout à fait* suppor-

table. Il dit la vérité ultra-exacte : à peu près.

Il n'y avait plus pour les Arméniens qu'à être contents, et à désirer qu'il en fut toujours ainsi, quand vint la Révolution, les désillusions, la guerre, et, en 1909, ... « à Adana, les *troubles graves*, dont « les causes sont *obscurcs* ». « Troubles graves » : c'étaient les abominables massacres d'Adana, dont les causes, nous l'avons vu, ne sont pas obscures du tout pour les historiens autorisés. Mais l'anonyme parle, comme il pense, en jeune-turc. « Il faut y voir, dit-il, *d'après le Gouvernement turc*, les conséquences de menées révolutionnaires des comités arméniens ». Et du reste il n'y a pas lieu de discuter : cela n'a pas d'importance. « *Quoi qu'il en soit*, les Jeunes-Turcs se sont toujours *défundus* de nourrir aucune pensée hostile aux Arméniens ». Et, est-ce que par hasard il ne suffirait pas qu'un Jeune-Turc se défende d'un crime quelconque, pour que son innocence soit démontrée, indiscutablement ? Abdul-Hamid donnait sa parole d'honneur. Est-ce que la parole d'Enver Pacha ne vaut pas celle d'Abdul-Hamid ? Donc les Jeunes-Turcs n'ont jamais voulu massacrer les Arméniens, puisqu'ils « se sont toujours *défundus* de nourrir aucune pensée hostile aux Arméniens ». Entendons bien : *aucune pensée !* « Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur ». Racine pensait certainement à Enver Pacha et à Talaat bey, quand il écrivit ce vers délicieux. Aussi bien les Turcs élaboraient-ils un plan de réformes, et les Arméniens « déclaraient eux-mêmes que leur situation était meilleure que précédemment ». Où ont-ils déclaré cela ? Inutile de le dire, et surtout de le savoir.

Alors vint la guerre ; les comités révolutionnaires

travaillèrent ; et toutes ces si bonnes, et si belles, et si pures idées de ces généreux Jeunes-Turcs, d'Enver Pacha et des autres, tout, tout fut compromis. Quel malheur !

A qui la faute ? à la Russie. La preuve ? Ah ! ici il y a une preuve, et même si topique que — on peut le croire sans se tromper beaucoup — l'anonyme a écrit tout son article pour la fournir. Il la tient des mains mêmes d'Halil bey, le Ministre des affaires étrangères. Pour une caution bourgeoise, voilà une caution bourgeoise. Cette preuve est une proclamation du tzar aux Arméniens, proclamation, spécifie l'anonyme, « du 17 septembre 1914, plusieurs mois avant la déclaration de la guerre entre la Turquie et la Russie ». La proclamation étant un appel à la révolte, la Turquie fut « obligée de prendre certaines précautions », soit de massacrer un petit million d'Arméniens. L'obligation de cette « précaution » saute aux yeux.

Or je remarque que si cette proclamation est du 17 sept. 1914, comme la rupture diplomatique entre la Russie, la France, l'Angleterre et la Turquie est du 31 octobre, dans la matinée, d'après la déclaration officielle du gouvernement français, que j'ai sous les yeux (*Le Temps* du 3 nov. 1914), entre le 17 sept. et le 3 nov. il y a non pas « plusieurs mois » (comme le souligne l'anonyme), mais *un* mois et demi.

Je remarque que les gouvernements n'ont pas l'habitude d'adresser des appels à la révolte aux sujets des autres gouvernements, plusieurs mois, ni plusieurs semaines, avant toute rupture diplomatique, et qu'en conséquence cette proclamation paraît invraisemblable, et quelque chose de plus.

Je remarque que cette proclamation, qui pour l'avocat anonyme... en français, est la preuve capitale, n'est ni mentionnée ni visée par l'avocat allemand, Bratter, si bien documenté par les Jeunes-Turcs, ni par aucun communiqué officiel de la S. Porte.

Et je me demande ce qu'il faut penser. Le voici. Cette proclamation serait un faux, purement et simplement, qui aurait été forgé à Genève (avec l'intention de s'en servir plus tard) et répandu par les Agences télégraphiques, en octobre 1914. En effet, à cette époque, il fut question dans certains journaux de cette proclamation, qui avait été lue, disait-on, par le vice-roi du Caucase, dans son palais, à Tiflis. Or les journaux du Caucase, tant russes qu'arméniens, n'en ont jamais parlé. Et quand les journaux turcs de Constantinople en parlèrent, le patriarche arménien de Constantinople la démentit formellement dans le Conseil national du 9 oct. 1914. A la même époque l'ambassadeur russe formula la même demande. Jusqu'à preuve très authentique du contraire, la proclamation doit donc être considérée comme un faux. Or c'est la grande preuve de l'anonyme ; — sans compter que, si elle était aussi vraie qu'elle paraît fausse, elle ne prouverait rien, car il ne s'agit pas de ce qu'ont dit les Russes, mais de ce qu'ont fait les Arméniens.

L'anonyme rapporte encore les « déclarations » que son excellence Halil bey, Ministre des affaires étrangères « a bien voulu lui faire » sur « les bonnes intentions » des Turcs vis-à-vis des Arméniens, sur la « véritable insurrection » des Arméniens », sur leur « haute trahison », etc., toute la litanie jeune-turque habituelle.

En conséquence l'anonyme estime « invraisem-

blable » que « de propos délibéré, les Jeunes-Turcs, dont les chefs sont des hommes instruits et intelligents, aient ainsi résolu froidement de détruire la partie la plus riche et la plus laborieuse de la population ». Raisonnement connu, depuis que les pangermanistes nous y ont habitué : il est invraisemblable, impossible que des gens instruits et intelligents comme les chefs de la diplomatie et de l'armée allemande aient violé des traités, aient violé les lois de l'humanité en Belgique, etc.

Et voici la conclusion de l'anonyme, auquel son Excellence, Halil bey a annoncé la publication d'un Mémoire, où toute la conduite de la Porte sera justifiée. « Il convient d'attendre la publication de la Note annoncée, avant de pouvoir juger les faits en connaissance de cause et en toute impartialité. Il est malheureusement certain que, quelle qu'ait été la cause initiale du mal, la répression dépassa de beaucoup en horreurs *le crime* [et l'anonyme qui recommande à ses lecteurs la publication de la Note pour pouvoir juger en connaissance de cause, n'attend pas la publication de la Note pour parler du *crime des Arméniens*] et que *le gouvernement fut impuissant à l'empêcher*. Mais, jusqu'à preuve du contraire, nous devons nous refuser à croire qu'il en fut l'instigateur et le complice ». — Encore un bon point donné aux représentants des puissances centrales à Constantinople, et : « *On le voit, la question arménienne reste ouverte* ». Signé : X.

Inutile de rien ajouter; nos lecteurs ont déjà trouvé dans les pages précédentes plus de documents qu'il n'en faut pour éclairer leur religion. Quand la moitié, le quart, la dixième partie de ces documents, seulement, serait incontestable (et nous les croyons

tous incontestables), cette moitié, ce quart, cette dixième partie suffirait et au-delà, pour prouver que les affirmations des Jeunes Turcs allemands ou suisses sont contraires à la vérité, depuis la première jusqu'à la dernière. Et c'est toujours au titre du chapitre 5 de Lepsius qu'il faut en revenir.

IX

Les massacres et la France

1. *Un épisode : une femme de France.* — 2. *Un épisode : marins de France.*

1. **Un épisode : une femme de France.** — C'était pendant les massacres d'Abdul-Hamid ; 300 chrétiens étaient venus demander au consul français de Diarbékirkir de les amener à la côte. Le Consul ne pouvant quitter son poste, sa femme s'offrit pour conduire la caravane. Il faut quinze jours de cheval jusqu'à Alexandrette, le port le plus voisin. Les Kurdes occupent la route dans les villages pillés, et la femme a quatre petits enfants, un à la mamelle. Elle part. Le Gouvernement lui offre une escorte, mais pour elle seule. Elle déclare que l'escorte protégera tout le monde ou personne. Et pour forcer les gendarmes à veiller sur tous, elle envoie ses enfants à la tête de la colonne ; elle reste

en queue. Elle voyage à cheval, ses enfants en litière. De temps en temps, elle monte dans la litière, elle allaite son nourrisson. Elle assure les vivres et le coucher. La nuit, elle se lève pour faire le tour du camp, calmer les paniques. Au passage de l'Euphrate, les ordres venus de Constantinople disent de « laisser passer la femme du Consul ». Les autorités locales en concluent (à tort ou à raison) qu'il faut arrêter les autres. La mère envoie ses enfants sur l'autre rive et déclare au vali qu'elle passera la dernière de la colonne : à lui de voir s'il veut faire mourir de faim son nourrisson. Le vali cède, la caravane passe, continue sa route à travers la *révolution*, les Kurdes, les Circassiens, jusqu'à la mer. La femme du consul embarque tout son monde et monte enfin (V. Bérard, cité par Thoumaïan, *Les Massacres en Arménie*, p. 59-60).

2. Un épisode : quelques marins de France.

— Le sauvetage des 4.000 Arméniens du Mont Moussa restera l'un des plus caractéristiques et l'un des plus émouvants. Il a été raconté par le pasteur même de cette étrange communauté, Dikran Andrea-sian (*The Flag that saved four thousand armenians*). Nous allons résumer ce récit.

Zeitoun est une ville de 7.000 habitants, tous Arméniens, au cœur des montagnes du Taurus. Nous avons déjà parlé de ces héroïques populations.

A la fin du printemps, 6.000 soldats turcs arrivent et sont logés dans des barraques. Ils attaquent le monastère ; mais ils sont repoussés. A coups de canons, ils en deviennent maîtres.

Cinquante des principaux de la ville sont mandés aux barraques pour une conférence avec le com-

mandant. On ne les revoit plus ! Ils ont été, dit-on, évacués pour une destination inconnue. Quelques jours après, le même sort frappe un grand nombre de familles. Et ainsi 300 ou 400 familles prennent le chemin, à pied, presque sans nourriture, des déserts d'Anatolie ou d'Arabie. Peu à peu tous les quartiers sont vidés, sauf un. Le commandant fait appeler le pasteur, et lui ordonne de vider à son tour la place, avec sa femme et les orphelins qu'il a recueillis. — Et quelques heures après, le dernier reste de la ville part pour l'exil... « Nous avons vu des massacres ; mais jamais rien de pareil. Un massacre finit vite ; mais cette angoisse prolongée est presque au-dessus de toute force ».

« Le premier jour de marche nous épuise. La nuit, les muletiers turcs nous volent les ânes et les mules que nous avons. Le lendemain, nous atteignons Marach. Les enfants ont les pieds enflés et pleins d'ampoules ». Alors, en réponse à des démarches de ses amis, le pasteur reçoit l'ordre du commandant de partir, avec sa femme, pour sa ville natale, Yoghonolook, non loin de la mer, à 12 miles d'Antioche. Il n'y a qu'à obéir.

La plaine d'Antioche est historiquement célèbre. Chrysostome prêcha à Antioche avant d'être appelé à Constantinople. Dans la montagne est une chapelle, où le grand évêque allait prier. C'est à Antioche que Paul et Barnabas exercèrent leur ministère si actif. C'est à Antioche que les chrétiens reçurent leur nom.

La ville de Yoghonolook est une petite Naples, une résidence, avec une nature délicieuse. — Douze jours après l'arrivée du pasteur, les habitants reçoivent l'ordre d'évacuer la ville dans 8 jours. Consterna-

tion, indignation inexprimables ! Que faire ? Résister semblait une tentative sans espoir ; mais s'en aller au désert, sous la conduite des arabes fanatiques, est une perspective si terrifiante, que hommes et femmes décident de résister. — Un groupe, composé de 60 familles et d'un pasteur, estimant cependant que la folie est trop folle, obéissent. Ils sont expédiés au désert : on a perdu leurs traces, et on n'en a plus eu de nouvelles.

Les Arméniens décident de se retirer sur la montagne de Moussa Dagh, emportant comme nourriture et ressources tout ce qu'ils peuvent transporter, bétail, fusils : 120 fusils modernes, trois fois autant de vieux fusils, quelques pistolets. « Ce fut très dur de quitter nos foyers ; ma mère pleurait comme si son cœur voulait se briser ». — A la nuit, on gagne le sommet de la montagne : la pluie tombe toute la nuit. Les 4.000 hommes, femmes, enfants, sont trempés jusqu'aux os. On protège surtout la poudre et les fusils.

Le lendemain, on se met à construire des tranchées aux endroits stratégiques. On élit un comité de défense, selon toutes les règles. Quelques-uns proposent une élection à mains levées : mais il est décidé — les choix sont si importants — qu'on votera avec des bulletins, conformément aux principes stricts de la constitution ecclésiastique. L'éducation des missionnaires a porté ses fruits constitutionnels et libéraux. On cherche tous les bouts de papier, et l'on vote. La défense militaire est organisée.

Les Turcs attaquent, insolemment, avec cent soldats, le 21 juillet : ils sont repoussés. Ils reviennent plus nombreux avec un canon, dont le tir ravage le campement arménien. Un jeune tireur rampe à tra-

vers les buissons, se couche sous des branches. Il s'approche si près qu'il entend les artilleurs turcs causer entre eux. Un d'eux est abattu ; avec cinq balles, il en tue quatre. Le capitaine turc ne pouvant découvrir le tireur, furieux, fait mettre le canon à l'abri. « Ainsi nous étions sauvés de ce feu désastreux, pour la journée, et pour quelques jours suivants ».

Les Turcs préparent une attaque en force : ils avaient sous la main 3.000 hommes de troupes régulières. Un matin les Scouts arméniens annoncent l'approche de l'ennemi : vite on envoie de petits groupes garder les endroits menacés. Les Turcs tuent les Scouts, et, se concentrant, forcent un passage ; ils occupent le haut de la montagne et menacent le campement. L'après-midi, les Arméniens constatent que les forces ennemies leur sont bien supérieures en nombre. Elles avancent rapidement. Elles n'ont plus qu'un profond ravin à franchir : mais la nuit est venue, et les Turcs attendent le lendemain.

Les chefs arméniens font éteindre toutes les lumières, et tiennent conseil. Profiter de la nuit, entourer les Turcs, les attaquer par une vive fusillade, et puis se précipiter dans un corps à corps suprême, tel est le plan auquel on s'arrête. Il était téméraire. « S'il échouait, nous savions que tout était perdu ».

Les Arméniens connaissaient la montagne, ses rochers, ses pierres. Ils rampent : ils enveloppent les Turcs sans défiance. A un signal, les fusils partent, et avec une énergie désespérée, les hommes s'élancent. En quelques minutes les Turcs, étonnés, sont remplis de confusion. Ils reculent, trébuchant au milieu des rochers ; les officiers s'efforcent en vain de rallier leurs hommes. Au bout d'une demi-

heure, le colonel donne le signal de la retraite, et avant l'aube, les bois sont vides. 200 Turcs gisaient sur le terrain, et les Arméniens recueillaient sept fusils Mauser, 2.500 cartouches, une mule.

Les Turcs rassemblent alors une quinzaine de mille hommes, et entourent le pied de la montagne du côté des terres ; de l'autre côté, la montagne plonge dans la mer. Les Arméniens étaient condamnés à être pris par la famine.

Les premiers jours, ils s'occupent de leurs blessés. Ils tiennent des réunions pour rendre grâce à Dieu. La femme du pasteur donne naissance à un enfant.

Puis on compte les provisions. Pendant un mois, on vit en tuant du bétail, en réservant le lait pour les enfants et les malades. Il y a encore pour 15 jours de vivres. « Dans notre anxiété, nous commençâmes à chercher s'il serait possible d'échapper par la mer ».

Avant que le blocus fut complet, on avait envoyé un coureur, à travers les villages turcs, jusqu'à Alep, pour prévenir le consul américain. Mais sans doute le coureur n'arriva pas à destination. — Peut-être, pensa-t-on, y aurait-il quelque vaisseau de guerre allié à Alexandrette, dans le port. Un habile nageur s'offrit à tenter l'aventure, et à passer à travers les lignes turques. Il réussit, mais ayant vu du haut de la montagne qu'il n'y avait pas de vaisseau à Alexandrette, il revint.

On prépara alors, en trois exemplaires, un appel que l'on confia à trois nageurs, avec charge d'être toujours à surveiller la mer, et, si un navire venait à passer, de traverser les brisants, et de tâcher de rejoindre le navire : « A tout anglais, américain, français, italien ou russe, amiral, capitaine : au

nom de Dieu et de la fraternité humaine, nous vous appelons. Nous, peuple de six villages arméniens, environ 5.000... nous avons fui la barbarie turque et les tortures, et par dessus tout les outrages à l'honneur de nos femmes... Celui qui a écrit cet appel, a été pasteur protestant à Zeftoun, et a vu de ses yeux les indicibles cruautés... Nous vous adressons notre appel au nom du Christ ! Transportez-nous, nous vous en prions, à Chypre ou ailleurs. Notre peuple n'est pas paresseux ; il gagnera son pain, si on lui donne du travail. Si c'est trop demander, transportez au moins nos femmes, les vieillards, et les enfants ; fournissez-nous des armes, des munitions, de la nourriture, et nous vous aiderons de toutes nos forces contre les troupes turques. Nous vous en supplions, n'attendez pas que ce soit trop tard ». L'appel était signé : 2 décembre, Dikran Andreasian.

Les jours passaient : aucun navire n'était en vue. Les femmes, sur le conseil du pasteur, firent deux immenses drapeaux. Sur l'un, blanc, il peignit en grosses lettres noires, anglaises : « *Chrétiens en détresse ; secours !* » Sur l'autre drapeau, blanc aussi, il peignit une grande croix rouge.

Les munitions et les provisions diminuaient. Les Turcs donnaient le conseil de se rendre. « C'étaient des jours d'anxiété, des nuits longues ».

Un dimanche matin, le 53^e jour du siège, le pasteur préparait son bref sermon, pour encourager et fortifier son peuple. Il entend un homme qui, placé au sommet de la montagne, crie. Il descend et court vers le pasteur : « Pasteur, pasteur, un navire de guerre vient ; et il a répondu à notre signal du drapeau. Dieu soit remercié ! Nos prières sont entendues ! Quand nous agitions le drapeau de la croix

rouge, le navire répond en agitant le drapeau signal. Ils nous voient, ils s'approchent du rivage ! »

C'était le navire français le *Guichen*. Déjà un jeune arménien courait au rivage et nageait. « Le navire semblait nous avoir été envoyé par Dieu. » Le capitaine demanda qu'on lui envoyât une délégation. Il lança une dépêche par télégraphie sans fil à l'amiral de la flotte, et bientôt le vaisseau « *Sainte-Jeanne-d'Arc* apparut à l'horizon suivi par d'autres navires français »,

Restait le sauvetage : pas la partie la moins dramatique de cette dramatique histoire. Un officier de la marine française, qui a été témoin et acteur, en a fait le récit à un journal égyptien. Je résume.

Le 53^e jour de la résistance, la Providence se révéla sous la forme d'un croiseur français. Il a aperçu, il a compris les signaux de détresse. Il approche ; quelques Arméniens le gagnent à la nage et implorent l'aide de la France : « Donnez-nous des armes et des munitions, supplient-ils, et nous tiendrons la montagne jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul des nôtres ou un seul Turc, nous avons juré de n'être plus esclaves. » La France allait faire mieux. Les autres navires de guerre étant arrivés, les Turcs sont bombardés : éperdus, ils se retirent fort en arrière. Alors, le lendemain, des radeaux sont construits, car les navires ne peuvent accoster la petite plage caillouteuse, et, groupés par village, les Arméniens s'alignent sur la rive. Malheureusement, la mer est si houleuse qu'il faut trois heures d'habiles manœuvres, rien que pour mettre les radeaux en communication avec la terre. Mais nos marins font des prodiges d'énergie. Ils relient les radeaux à la rive et aux embarcations par de fortes amarres.

Alors une première manœuvre tire les radeaux sur le rivage, et les réfugiés s'entassent ; une seconde manœuvre ramène les radeaux vers les embarcations éloignées de 30 mètres ; les embarcations portent leurs précieux fardeaux aux navires ; et les manœuvres se continuent jusqu'à la nuit. Alors, ô merveille, vieillards, femmes et enfants sont tous embarqués, tous : pas un seul accident.

Et cependant, parfois l'anxiété avait été grande. Les malheureux se cramponnaient en grappes les uns aux autres d'abord, et puis tous aux braves marins de France, qui les encadraient et les tenaient, et luttait contre les lames furieuses, hurlant et menaçant de tout emporter. Parfois les cris de terreur des femmes et des enfants couvraient le fracas même de la tempête. Deux femmes venaient d'accoucher, il y avait des vieillards presque centenaires, — et qui, n'ayant jamais vu que leurs montagnes, tremblaient comme des feuilles, au milieu de cette nature terrible et inconnue.

Enfin, la plage est vide. Mais les combattants ? Ils sont restés en haut et luttent pour tenir l'ennemi éloigné. Comment faire pour les recueillir, sans que cet ennemi s'en doute ? Le lendemain, les canons de l'escadre fouillent toutes les hauteurs ; et, divisés en 20 groupes, les derniers Arméniens se replient, successivement embarqués, dès qu'ils arrivent. Ils avaient préparé un immense bûcher, où ils avaient entassé tout ce qu'ils ne pouvaient pas emporter ; les derniers mirent le feu, et l'holocauste énorme flambe et fume pendant que les navires français emportent au large les Arméniens... tous sauvés. (D'après *la Gazette de Lausanne*, 8 novembre 1915).

X

L'avenir de l'Arménie

Et cependant, c'est par une vision d'espérance que nous terminerons ces études. Car il ne peut pas ne pas y avoir, car il y a un avenir pour l'Arménie, comme pour la Belgique et la Serbie. Les individus meurent, qu'ils le veuillent ou non. Les peuples ne meurent, que quand ils le veulent. Or, il n'y a pas de peuple au monde qui ait manifesté une pareille volonté de vivre... On l'a tué trop souvent, depuis trop de siècles, pour qu'il ne soit pas immortel.

Il serait très intéressant de savoir combien il reste ou restera d'Arméniens. Mais si on n'est pas bien d'accord sur le chiffre antérieur de la population arménienne, on n'est pas davantage d'accord sur le chiffre des disparus d'une manière ou d'une autre. Quels que soient les chiffres authentiques, encore ignorés, ce qui est certain, c'est que ces chiffres sont énormes ; et qu'il y ait un peu moins ou un peu plus d'un million de victimes, l'horreur du forfait n'en est ni diminuée, ni augmentée.

Disons ce qui est certain. Il n'y avait plus que 400.000 Grecs en Grèce, lorsque fut fondé le royaume de Grèce. Or, il y a encore des milliers d'Arméniens disséminés dans les autres régions de la Turquie ; il y en a à Smyrne, où grâce à des circonstances particulières, il n'y a pas eu encore de massacres. D'après la statistique du Patriarcat de 1882, il y avait

à Smyrne et dans le vilayet d'Aidin (celui de Smyrne) 50.000 Arméniens. — Il y en a à Constantinople : en 1882, dans la ville et ses environs il y avait 135.000 Arméniens. On dit qu'on a évacué (nous savons ce que ce mot signifie) les Arméniens qui n'étaient pas nés à Constantinople, mais que ceux qui y sont nés ont été laissés en vie.

De plus, il y a les émigrés, qui ont cherché un refuge au Caucase, en Amérique, en Europe, en Egypte, et dont le rêve est de revenir dans l'Arménie des Arméniens. De plus, il y a les convertis par force qui, avec joie, reviendront à leur religion et à leur nationalité originelles, et tout cela, comme il a été dit éloquemment, sans compter les morts, qu'il faudra compter aussi, lors du règlement définitif du sort de l'Arménie. Dans une nation qui ressuscite, les morts ne sont pas les moins vivants.

Lord Bryce, dont personne ne contestera la compétence et l'autorité, d'accord du reste avec les voyageurs anglais et américains, affirme qu'en Asie Mineure il n'y a pas une race douée d'une puissance de renouvellement aussi extraordinaire que la race arménienne, et que, du jour où l'Arménie vivra en sécurité, la population doublera en moins de vingt ans. Au contraire, par suite de ses mœurs et tout particulièrement de la polygamie, la population turque reste stationnaire.

L'avenir, l'avenir... est donc à l'Arménie. Et son avenir dépend des Alliés, qui ne l'abandonneront pas à l'heure de la victoire. C'est ici la grande et la sublime leçon de la guerre. Les Alliés ont été forts, sont forts, seront forts dans la mesure où ils ont été hier, où ils sont aujourd'hui, où ils seront demain les défenseurs vrais, efficaces du Droit et de la Jus-

tic. Nos plus pénibles malheurs n'ont été que la conséquence de certaines défaillances coupables. Et c'est, — je ne me lasse pas de le répéter — ce qui fait la merveille de notre politique. Notre intérêt est inséparable de notre devoir, comme notre devoir est inséparable de notre intérêt.

La France ne saurait faillir à sa mission, celle que de plus en plus lui attribuent les Belges, les Serbes, les Monténégrins, comme les Arméniens. Elle n'oubliera pas que les Arméniens sont de culture surtout française, depuis les temps de Godefroi de Bouillon et de Lusignan.

Jamais de ma vie je n'oublierai l'émotion qui me saisit lorsqu'un Arménien, voulant me remercier d'un service qu'il croyait que je lui avais rendu, me fit tous les compliments que son admiration orientale put trouver. Il s'arrêta un moment. Je voyais qu'il cherchait un compliment plus grand encore, le compliment, l'éloge suprêmes. Alors, tout à coup, il ajouta : « Pour nous, Arméniens, voyez-vous, ce que vous avez fait, c'est... français ! »

Entre les nations alliées il ne doit plus désormais y avoir qu'une seule rivalité : être le plus fidèle, le plus ardent champion des petits, surtout des malheureux ; le champion de la belle liberté dans le monde ;... être la nation qui, pour son profit et sa gloire, fera couler dans le monde le plus de larmes de reconnaissance, celles qui seules peuvent sécher toutes les autres.

Que Dieu et les Alliés protègent la Belgique, la Serbie, le Monténégro et l'Arménie.

XI

Appels suprêmes

C'est à ceux qui ont foi, et qui veulent avoir foi dans cet avenir de l'Arménie, que nous recommandons les trois appels suivants :

Le premier est un appel à notre admiration. Il serait difficile de pousser plus loin la foi et la charité chrétiennes. Un Arménien a écrit : « J'ai peu d'espoir de vous revoir dans ce monde. Mais soyez assuré qu'avec l'aide spéciale de Dieu, je ferai mon possible pour en encourager d'autres à mourir virilement... Que ce pays voie que, si nous ne pouvons plus vivre en hommes, nous pouvons cependant mourir comme des hommes. Que beaucoup meurent en hommes de Dieu ; que Dieu pardonne son péché à ce peuple ; il pêche par ignorance. C'est mon grand désir de voir un Ali, un Osman, un Mohamed devenir des ministres du Christ. Que Jésus voie bientôt, comme fruit de son sang, beaucoup de Mahométans devenus des chrétiens. Que la guerre bientôt prenne fin, pour que les Musulmans soient sauvés de leur cruauté et de leur barbarie... Notre attente est en Dieu, pour l'amour des Musulmans aussi bien que pour l'amour des Arméniens » (*L'Essor*, 20 nov. 1915).

Le second appel est un appel à notre repentir. Le désespoir des Arméniens prononce contre la conduite des Puissances chrétiennes une malédiction effrayante. Il s'agit d'un manifeste, publié par le *Hayastan*, journal arménien de Bulgarie. Il proclame la célébration, pour les Arméniens

dispersés en dehors de la Turquie, d'un jour de deuil national : tous les travaux doivent cesser. Le manifeste dit : « Jour de deuil célébré par les reliquats d'une nation civilisée, dont l'extermination s'accomplit en présence d'une humanité fière de ses sciences morales, de ses académies, de son art, de son génie ! Nous cesserons tout travail pendant un jour. Le monde civilisé, qui est seul responsable de l'égorgeement de notre peuple, nous a frappé d'un tel coup, que nous ne pouvons plus que haïr tout, même le travail. Nous ne croyons plus ni à la science, ni au progrès, car l'humanité scientifique est aussi responsable du crime. Désormais tous les principes moraux, tous les principes de vertu, les professions de foi des peuples, des gouvernants et des gouvernés sont abolis, car tout est imprégné de la boue de l'hypocrisie politique et de l'immoralité universelle. Bientôt nous nous tairons, nous n'aurons plus rien à dire à ceux qui nous massacrent, plus rien à dire à ceux qui portent le masque d'une humanité civilisée. Mais il y a l'Histoire, placée plus haut que nos sombres contemporains. Que cette Histoire enregistre l'impudeur de l'humanité, que les générations à venir lisent avec horreur les événements monstrueux d'aujourd'hui, qu'elles sachent que leurs pères encouragèrent le crime, conspirèrent contre toute une nation, et que dans le cœur de ces générations nouvelles règne le poison du mépris pour leurs pères » (*L'Essor*, 20 novembre 1915).

Le troisième appel est un appel à notre charité. Ce n'est pas seulement au sommet du Mont Moussa, c'est aux yeux de toute l'humanité si coupable, que se dresse et flotte le drapeau sur lequel est inscrit : « Chrétiens en détresse : au secours ! ». Il

s'agit d'un appel — inédit celui-là — parvenu en secret, je ne puis dire de qui, ni comment, ni à qui ; mais je puis en affirmer l'authenticité :

« A la hâte et en secret, je vous fais parvenir la voix agonisante des survivants de la terrible crise, que nous traversons en ce moment. On nous fauche la vie. On nous extermine. Ce sera peut-être la dernière voix de l'Arménie, que vous entendrez. Nous n'avons plus peur de la mort ; nous la voyons de près, cette mort de la nation. Nous sommes des épaves, qui clamons la vie de nos frères.

« Actuellement nous avons à ... 6.000 veuves et enfants déportés des six provinces (parmi ceux-ci on ne voit pas de garçons au-dessus de 11 ans), 3.000 de ... et de ses environs, 1.000 de ..., 3.000 de ..., en tout 13.000. Ils sont en route depuis 3 à 5 mois. Ils ont été plusieurs fois pillés, et ils ont voyagé nus et affamés. Le gouvernement leur a donné une seule fois, et à d'autres deux fois, un morceau de pain. On dit que le nombre de ces veuves déportées atteindra 60.000. Elles sont si affaiblies, qu'elles ne peuvent pas rester debout ; la plupart ont des blessures aux pieds, à force de marcher pieds nus.

« Une enquête a prouvé que, sur mille évacués, à peine 400 arrivent aux déserts. Sur les 600 autres, 380 hommes et garçons au-dessus de 11 ans et 85 femmes ont été massacrés ou jetés à l'eau, en dehors des villes, par les gendarmes qui les accompagnent ; 120 jeunes femmes et filles, et 40 garçons ont été enlevés, de sorte que, parmi les déportés, on ne voit pas une personne jolie.

« Parmi les survivants, 60 o/o sont malades. Ils seront envoyés à..., ou à..., où une mort certaine les attend. On ne peut pas décrire la férocité à

laquelle ils sont exposés. Ils voyagent depuis 3 à 5 mois ; ils ont été pillés 2, 3, 5, 7 fois ; on a même fouillé leurs pantalons. Loin de leur donner à manger, on leur défend même de boire de l'eau, quand ils passent près d'un ruisseau ; les 3/4 des jeunes femmes et des jeunes filles ont été enlevés ; le reste est obligé de passer la nuit avec les gendarmes qui les accompagnent. Des centaines sont mortes par suite de ces outrages, et les survivantes racontent des raffinements d'outrages si répugnants qu'on se révolte à les entendre. A..., B..., C... et leurs cinq compagnons ont été tués par les gendarmes entre X... et Y..., où des milliers de cadavres décapités font horreur aux passants. L'Euphrate charrie des milliers de cadavres d'hommes et de femmes. Les Européens en ont pris des vues photographiques. 15.000 Zeitouniotes sont déportés à..., où ils subissent les pires atrocités. Des milliers de nourrissons sont jetés dans les fleuves et dans les champs par leurs mères. Je n'ai pas le temps d'en dire plus long. On peut dire qu'il n'est resté aucun Arménien en Arménie ; il n'en reste pas non plus en Cilicie. L'Arménien privé de vie, de ses biens et de son honneur, vous fait parvenir son dernier cri d'un secours. Secours pour sauver la vie des survivants ! de l'argent pour leur donner du pain ! Le besoin urgent, c'est l'argent. Faites-le savoir à la colonie arménienne d'Europe. Un bruit court que le gouvernement autorisera les femmes et les enfants au-dessous de 17 ans à s'expatrier. Mais par quel moyen ? Qui pourvoiera aux dépenses ? Nous attendons des secours pour retarder la mort de la nation.

« Dépêchez-vous, n'importe comment... »

APPENDICE

Accord du 8 février 1914.

[L'exceptionnelle importance de cet *accord*, qui est l'aboutissement de tout le travail et de toutes les espérances de l'Arménie depuis 1878, et qui peut être le point de départ de sa constitution future, nous engage à en publier ici le texte intégral].

Deux Inspecteurs Généraux Etrangers seront placés à la tête des deux Secteurs de l'Anatolie Orientale : M. A... à la tête de celui comprenant les vilayets d'Erzeroun, Trébizonde et Sivas ; et M. B... à la tête de celui comprenant les vilayets de Van, Bitlis, Kharpout et Diarbékir.

Les Inspecteurs Généraux auront le contrôle de l'administration, de la justice, de la police et de la gendarmerie de leurs secteurs.

Dans le cas où les forces de sûreté publique s'y trouveraient insuffisantes, sur la demande de l'Inspecteur Général, les forces militaires devront être mises à sa disposition pour l'exécution des mesures prises dans les limites de sa compétence.

Les Inspecteurs Généraux révoquent, selon le cas, tous les fonctionnaires dont ils auront constaté l'insuffisance ou la mauvaise conduite, en déférant à la justice ceux qui se seraient rendus coupables d'un

acté puni par les lois ; ils remplacent les fonctionnaires subalternes révoqués par de nouveaux titulaires remplissant les conditions d'admission et de capacité prévues par les lois et les règlements. Ils auront le droit de présenter à la nomination du Gouvernement de Sa Majesté le Sultan, les fonctionnaires supérieurs. De toutes les mesures de révocation prises, ils préviennent immédiatement les Ministères compétents par des dépêches télégraphiques brièvement motivées, suivies dans la huitaine du dossier de ces fonctionnaires et d'un exposé des motifs détaillé.

Dans des cas graves nécessitant des mesures urgentes, les Inspecteurs Généraux jouiront d'un droit de suspension immédiate à l'égard des fonctionnaires inamovibles de l'ordre judiciaire, à la condition d'en déférer immédiatement les cas au Département de la Justice.

Dans le cas où il serait constaté des actes commis par les valis, nécessitant l'emploi de mesures de rigueur urgentes, les Inspecteurs Généraux soumettront par télégraphe le cas au Ministère de l'Intérieur qui en saisira immédiatement le Conseil des Ministres, lequel statuera dans un délai maximum de quatre jours, après la réception du télégramme de l'Inspecteur Général.

Les conflits agraires seront tranchés sous la surveillance directe des Inspecteurs Généraux.

Des instructions plus détaillées, relatives aux devoirs et aux attributions des Inspecteurs Généraux, seront élaborées après leur nomination et avec leur concours.

Dans le cas où, durant le terme de dix années, les postes des Inspecteurs Généraux deviendraient

vacants, la S. Porte compte, pour le choix des dits Inspecteurs Généraux, sur le concours bienveillant des Grandes Puissances.

Les lois, décrets et avis officiels seront publiés, dans chaque secteur, dans les langues locales. Chaque partie aura le droit, devant les tribunaux et devant l'administration, de faire usage de sa langue, lorsque l'Inspecteur Général le jugera possible. Les jugements des tribunaux seront libellés en turc et accompagnés, si possible, d'une traduction dans la langue des parties.

La part de chaque élément ethnique (ounsour) dans le budget de l'instruction publique de chaque vilayet, sera déterminée proportionnellement à sa participation aux impôts perçus pour l'instruction publique. Le Gouvernement Impérial ne mettra aucune entrave à ce que, dans les communautés, les coreligionnaires contribuent à l'entretien de leurs écoles.

Tout Ottoman devra accomplir son service militaire en temps de paix et de tranquillité dans la région de l'Inspectorat militaire qu'il habite. Toutefois le Gouvernement Impérial enverra jusqu'à nouvel ordre dans les localités éloignées du Yémen, de l'Assir et du Nédjet des contingents de l'armée de terre prélevés de toutes les parties de l'Empire Ottoman, proportionnellement aux populations y établies ; il enrôlera en outre, dans l'armée de mer, les conscrits pris dans tout l'Empire.

Les régiments « Hamidié » seront transformés en cavalerie de réserve. Leurs armes seront conservées dans les dépôts militaires, et ne leur seront distribuées qu'en cas de mobilisation ou de manœuvres. Ils seront placés sous les ordres de commandants de

corps d'armée, dont la zone comprend la circonscription où ils se trouvent. En temps de paix, les commandants des régiments, des escadrons et des sections seront choisis parmi les officiers de l'armée Impériale Ottomane active. Les soldats de ces régiments seront soumis au service militaire d'un an. Pour y être admis, ils devront se pourvoir eux-mêmes de leurs chevaux avec tout l'équipement de ceux-ci. Toute personne, sans distinction de race ou de religion, se trouvant dans la circonscription, qui se soumettrait à ces exigences, pourra être enrôlée dans lesdits régiments. Réunies, en cas de manœuvres ou de mobilisation, ces troupes seront soumises aux mêmes mesures disciplinaires que les troupes régulières.

La compétence des Conseils Généraux des vilayets est fixée d'après les principes de la loi du 13 mars 1329 (1913).

Un recensement définitif, auquel il sera procédé sous la surveillance des Inspecteurs Généraux dans le plus bref délai — lequel, autant que possible, ne dépassera pas un an —, établira la proportion exacte des différentes religions, nationalités et langues dans les deux secteurs. En attendant les membres élus aux Conseils Généraux (*medjlisi oumoumi*) et aux Comités (*endjoumen*) des vilayets de Van et Bitlis seront par moitié musulmans et non-musulmans. Dans le vilayet d'Erzeroum, si le recensement définitif n'est pas effectué dans le délai d'un an, les membres du Conseil Général seront de même élus sur la base de l'égalité, comme dans les deux vilayets sus-nommés. Dans le vilayet de Sivas, Kharpout et Diarbékir, les membres des Conseils Généraux seront dès à présent élus sur la base du principe de la propor-

tionnalité. A cet effet, jusqu'au recensement définitif le nombre des électeurs musulmans restera déterminé d'après les listes ayant servi de base aux dernières élections, et le nombre des non-musulmans sera fixé d'après les listes qui seront présentées par leurs communautés. Si cependant des difficultés matérielles rendaient ce système électoral provisoire impraticable, les Inspecteurs Généraux auront le droit de proposer, pour la répartition des sièges aux Conseils Généraux des trois vilayets Divas, Kharpout et Diarbékir, une autre proportion plus conforme aux besoins et aux conditions actuelles des dits vilayets.

Dans tous les villages où les Conseils Généraux seront élus sur la base du principe de la proportionnalité, la minorité sera représentée dans les Comités (endujmen).

Les membres élus aux Conseils administratifs seront, comme par le passé, la moitié musulmans et la moitié non-musulmans.

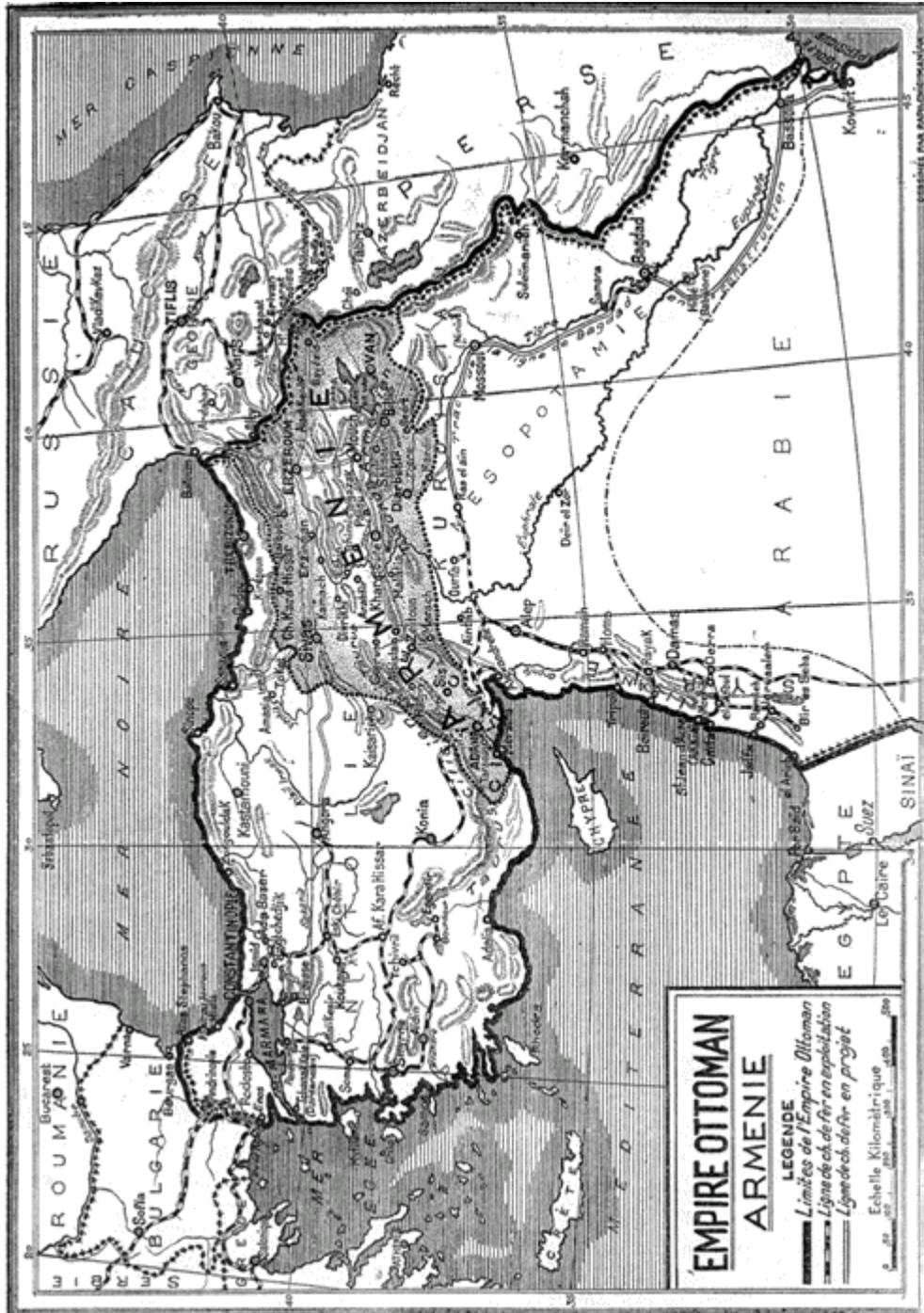
A moins que les Inspecteurs Généraux n'y voient d'inconvénient, le principe d'égalité entre musulmans et non-musulmans sera appliqué pour le recrutement de la police et de la gendarmerie dans les deux secteurs, à mesure que les postes deviendraient vacants.

Le même principe d'égalité sera appliqué, autant que possible, pour la répartition de toutes les autres fonctions publiques dans les deux secteurs.

Accord du 26 janvier-8 février 1914.

DE LA MER DU NORD AU GOLFE PERSIQUE





EMPIRE OTTOMAN
ARMENIE

LEGENDE
 ———— Limites de l'Empire Ottoman
 ———— Lignes de chemins de fer en exploitation
 - - - - - Lignes de chemins de fer en projet

Echelle Kilométrique
 0 25 50 100 150 200

carte par M. L. B. 1914

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.	1
Conférence sur L'ARMÉNIE, LES MASSAGRES ET LA QUESTION D'ORIENT.	3
Etudes et documents	37
I. — L'ORIENT ENJEU ET CAUSE DE LA GUERRE.	
1. Le plan : Première étape.	37
2. La dernière étape : la Turquie.	40
3. L'Étape intermédiaire : la Serbie	46
4. Le symbole : le Hambourg-Golfe Persique	48
II. — LES TURCS.	
1. Le Gouvernement et le Peuple	52
2. Absence du sens de l'organisation.	54
3. La persécution : un mode d'administration.	54
4. La tolérance turque	58
5. Que dit le Coran	60
6. Le droit commun, les capitulations, les réfor- mes	63
7. Affinités ethniques ; Turcs et Bulgares	66
8. Affinités morales ; Turcs et Pangermanistes.	66
III. — LES ARMÉNIENS.	
1. Géographie politique : la grande Arménie turque	69
2. La petite Arménie, ou Cilicie	70

	Pages
3. Géographie physique	72
4. Statistique	73
5. Commerce et industrie	75
6. Instruction publique	75
7. Mœurs et caractère.	76
8. La littérature arménienne	85
9. Saint Grégoire l'Illuminateur et le Christianisme	87
10. L'Eglise Arménienne ou Grégorienne	91
11. Un Catholicos	95
V. — DE SAN STÉFANO A BERLIN.	
1. Traité de San Stéfano.	98
2. Traité de Berlin	101
3. Les Réformes	103
V. — ABDUL-HAMID.	
1. L'école du massacre	107
2. Le contrôle général	108
3. Le Panislamisme	109
4. La Cavalerie Hamidié.	110
5. La parole d'honneur d'Abdul-Hamid	111
6. Les massacres : littérature, un épisode	111
7. Abdul-Hamid et Guillaume. L'embrassade du 18 octobre 1898	113
8. Abdul-Hamid et un diplomate français	114
9. Les massacres d'Abdul-Hamid et le Pasteur allemand Naumann	115
10. Les massacres d'Abdul-Hamid et le Pasteur allemand Schneller.	122
11. Avertissements et Prophéties	124
VI. — LES JEUNES-TURCS.	
1. Avant 1908	126
2. Le pacte entre les Jeunes-Turcs et les Arméniens	126
3. Le panturquisme	129
4. Portraits de Talaat Bey et d'Enver Pacha	131
5. Les massacres : sources américaines.	132
6. Les massacres : sources allemandes	134
7. Le caractère général des massacres	137

	Pages
VII. — LES MASSACRES ET L'ALLEMAGNE.	
1. Une accusation sans preuves	139
2. Il faut distinguer entre le peuple et le Gouvernement	141
3. Le Chancelier et les Représentants du Catholicisme et du Protestantisme allemands	142
4. Fraternité et agapes turco-allemandes.	145
VIII. — LES TROIS MENSONGES,	
1. Le mot et sa signification	147
2. Le dernier plaidoyer Jeune-Turc-Allemand	147
3. Le premier mensonge	148
4. L'innocence de l'Arménie.	150
5. C'est la faute de l'Angleterre et des Alliés	153
6. Les partis révolutionnaires	153
7. Les cinq grandes preuves de la « sédition » et de la « trahison » arméniennes	166
8. Le second mensonge	167
9. Le troisième mensonge	173
10. Le dernier plaidoyer Jeune-Turc, en français	177
IX. — LES MASSACRES ET LA FRANCE.	
1. Un épisode : une Femme de France	185
2. Un épisode : quelques Marins de France.	186
X. — L'AVENIR DE L'ARMÉNIE.	194
XI. — APPELS SUPRÊMES	197
APPENDICE.	201
Carte de la mer du Nord au golfe Persique.	
Carte de l'Empire ottoman.	